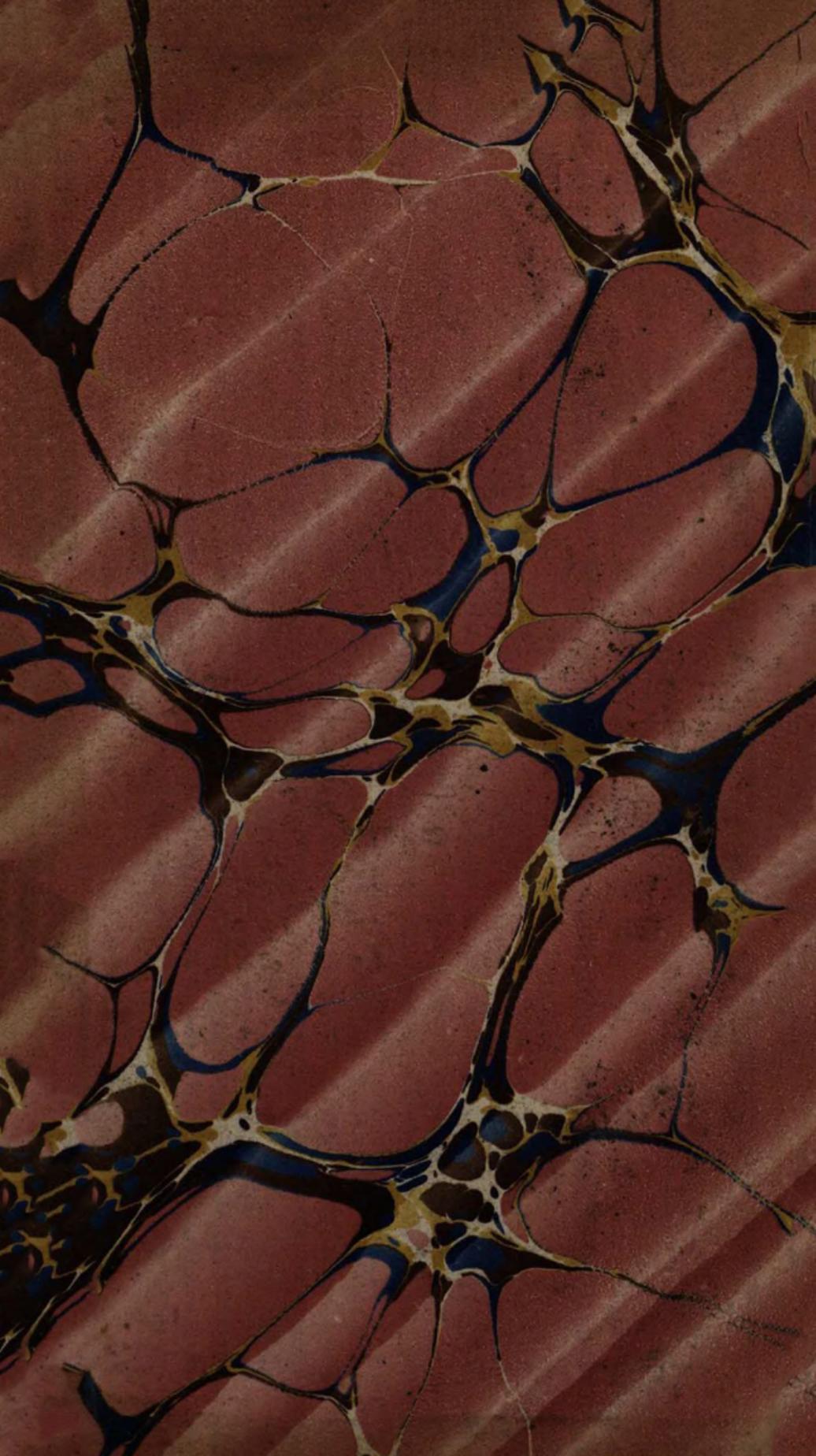


10660 [5]







MA 1813

W. P. H. & CO. N. Y.

W. P. H. & CO. N. Y.



**VOYAGES**

**DU**

**CAPITAINE COOK.**

---

**TROISIÈME VOYAGE.**

---

**V.**

*Se trouve aussi chez*

DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.

BRUNOT-LABBE, Libraire, Quai des  
Augustins.

M.<sup>me</sup> ARLAUD, Libraire, Galerie De-  
lorme..

---

*Les exemplaires d'usage ont été dépo-  
sés conformément à la loi.*

---

# VOYAGES DU CAPITAINE COOK,

DANS LA MER DU SUD, AUX DEUX PÔLES,

## ET AUTOUR DU MONDE,

PREMIER, SECOND ET TROISIÈME, ACCOMPAGNÉS

DES RELATIONS DE BYRON, CARTERET ET WALLIS,

ET

D'UNE NOTICE, ou NOUVEAUX DÉTAILS EXTRAITS  
DE DIFFÉRENS VOYAGES PLUS RÉCENS,

Sur la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les Iles de  
la Société, les Iles des Amis, les Iles Sandwich, l'Indien  
OMAÏ, et la révolte de l'Équipage d'un vaisseau pour se fixer  
à Taïti.

DE 1764 à 1804.

TRADUCTION NOUVELLE, réduite à la partie historique; précédée d'un  
COUP D'ŒIL GÉNÉRAL sur l'intérêt des Voyages qui composent cette Collec-  
tion, et d'un PETIT VOCABULAIRE des termes de Géographie et de Marine.

PAR M. G . . . . . T.

ORNÉE de la Carte générale et de 30 figures.

---

TOME CINQUIÈME.

---

PARIS,

LEROUGE, LIBRAIRE, COUR DU COMMERCE,

FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

---

1811.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5152573

VOYAGES  
DE CAPITAINE COOK  
ET AUTOUR DU MONDE



10660[5]

TOME CINQUIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE

17, RUE DE LA HARPE, 17

# INTRODUCTION

AU TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

---

LE troisième Voyage du capitaine Cook a été le plus malheureux, puisqu'il a terminé la carrière illustre de cet infatigable navigateur; mais il n'est pas le moins remarquable par l'étendue et l'importance de son objet. Comme cette dernière expédition se lie nécessairement aux diverses entreprises relatées dans les volumes précédens, il ne sera peut-être pas inutile de récapituler ici, en peu de mots, les résultats disséminés dans les différentes parties de cette collection. Les cinq Voyages que nous avons rapportés font tous partie d'un plan vaste: les vues qu'on s'était proposées en les ordonnant, et les découvertes qu'ils ont procurées, amènent celui-ci comme une conséquence naturelle; les vaisseaux anglais avaient, à la vérité, dans l'espace

de dix ans, achevé cinq fois le tour du globe, cependant il restait encore à faire, et je vais le démontrer, en retraçant ce qu'on avait exécuté.

Deux Voyages avaient été entrepris vers la fin du règne de Georges II, l'un en 1741 et 1742, l'autre en 1746 et 1747, pour découvrir un passage au nord-ouest par la baie d'Hudson. Le successeur de ce prince voulut ranimer cet esprit de découverte, et accroître, par des expéditions de long cours, les progrès de la navigation, du commerce et de la géographie. Jusqu'alors les notions que l'on avait sur les mers immenses de l'hémisphère austral étaient si imparfaites et si vagues, que leur publicité avait produit des incertitudes plutôt que donné des connaissances. Ces notions avaient induit en erreur les hommes crédules et n'avaient point satisfait les savans judicieux. Des spéculateurs s'étaient piqués de deviner la disposition

du globe ; une foule de conjectures, établies sur des bases mensongères, ou sur des traditions obscures et ridicules, remplissaient la géographie de la moitié de la surface de la terre.

Les navigateurs anglais dirigèrent donc leurs opérations vers l'Océan atlantique du sud. Les voyages du lord Anson n'avaient donné sur les îles Falkland que des détails incomplets : le commodore Biron, en 1764, déterminâ leur position, leur étendue, et fit connaître tout ce qui pouvait les rendre utiles. Deux ans après, ses observations furent vérifiées par le capitaine Macbride, qui visita les mêmes contrées. Une première erreur, démontrée d'une manière incontestable, c'est que l'île Pépys et les îles Falkland, que l'on croyait former des terres distinctes, éloignées l'une de l'autre d'environ cinq degrés de latitude, ne sont qu'une même terre.

Le détroit de Magellan avait souvent

été visité et traversé par les vaisseaux des différentes nations, mais il s'en fallait de beaucoup que l'on eût examiné avec assez de soin ses baies, ses havres, ses caps, les îles qu'il renferme, et les côtes qui le bordent au nord et au sud. Byron, Carteret et Wallis ont rempli cette tâche importante avec le plus grand succès.

La détresse et les fatigues inouïes des escadres du lord Anson et de Pizarre, qui, par une saison défavorable, avaient entrepris le passage autour du cap Horn, avaient fait considérer ces parages comme extrêmement dangereux. M. Cook a dissipé ces frayeurs mal fondées. Le premier il observa l'entrée occidentale du détroit de Magellan, poursuivit sa route autour de la Terre de Feu, au milieu du détroit de Lemaire, et par une carte exacte de l'extrémité méridionale de l'Amérique, prouva combien il serait avantageux de doubler le cap Horn.

Dans son premier voyage, il reconnut que la Nouvelle-Zélande ne fait point partie d'un continent, ainsi qu'on le pensait ; il fit le tour de cette terre, marqua son étendue et trouva qu'elle est partagée en deux îles. Cette vaste contrée ne figurera donc plus désormais sur les cartes que comme les deux plus grandes îles de cet Océan.

Mais il fallait résoudre la question si débattue et toujours renouvelée sur l'existence d'un continent austral. M. Cook fut donc envoyé une seconde fois pour le chercher sur tous les points de l'hémisphère sud, et, supposé qu'il y en eût un, pour reconnaître s'il était accessible à la navigation. Ce voyage, qui dura plus de trois ans et fut exécuté avec une intrépidité et une constance extraordinaires, détruisit enfin un fantôme né de l'imagination des géographes spéculateurs ; ce continent supposé s'évanouit comme une ombre à l'approche des vaisseaux. On avait donc faussement pensé

qu'un continent austral était nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les deux hémisphères.

Les deux premiers voyages de M. Cook avaient eu pour objet d'ouvrir de nouvelles routes à la navigation, et de vérifier les erreurs répandues dans la géographie. L'hémisphère austral avait été parcouru à diverses reprises et reconnu sur tous les points accessibles ; il restait une autre hypothèse à vérifier, celle du passage au nord entre l'Océan atlantique et la mer Pacifique, en venant de l'est et suivant les côtes d'Asie, ou en revenant de l'ouest et suivant les côtes de l'Amérique septentrionale.

Si ce passage existait et s'il était praticable, il abrégait considérablement les voyages au Japon, à la Chine, et en général dans toutes les contrées de l'Inde. Il offrait une route facile et à la proximité, qui épargnait le long et ennuyeux détour du cap de Bonne-Espérance.

Il s'agissait donc de décider ce point

très-important dont la nation anglaise s'occupait depuis plus de deux siècles. En outre de la première tentative de Cabot, en 1497, qui procura la découverte de Terre-Neuve et de la côte de Labrador; en outre du premier voyage de Frobisher, en 1576, et de celui de James et de Fox en 1631, d'intrépides navigateurs avaient fait de ce côté des recherches multipliées. On devait à ces entreprises de connaître la baie d'Hudson et celle de Baffin; mais le problème du passage demeurait toujours indécis.

L'infructueuse expédition de Wood, en 1676, semble terminer la longue liste de celles qui furent tentées au nord, dans le dix-septième siècle. Si l'on ne désespéra pas tout-à-fait alors de la découverte, on cessa du moins assez long-tems d'y songer; mais M. Dobbs, zélé partisan de la probabilité d'un passage au nord-ouest par la baie d'Hudson, ramena enfin sur cet objet l'attention de

l'Angleterre. Le capitaine Middleton fut envoyé par le gouvernement, en 1741, et les capitaines Smith et Moore le furent, en 1746, par une société particulière; le parlement offrait une récompense de vingt mille livres sterling, à ceux qui découvriraient le passage. Ces nouvelles tentatives se terminèrent encore sans amener aucune solution.

Mais lorsque des recherches d'une si haute importance ne furent plus simplement tentées d'après les sollicitations d'un individu, et soutenues par la souscription des particuliers; lorsqu'elles furent protégées par le roi, et vivement favorisées par le ministre chargé du département de la marine, alors on dut s'attendre qu'elles se poursuivraient avec une constance infatigable, et que la question serait enfin résolue. En 1773, tandis que M. Cook faisait son voyage au pôle austral, M. Phipps, aujourd'hui lord Mulgrave, partit avec deux vais-

seaux, et se dirigea vers le nord, afin de déterminer jusqu'où la navigation était praticable du côté du pôle boréal. Des barrières insurmontables arrêtaient ses progrès; mais on ne renonça pas encore à l'espoir d'ouvrir une communication entre l'Océan atlantique et la mer Pacifique par le nord, et l'Amirauté ordonna un voyage qui eût spécialement cette découverte pour objet.

Les opérations projetées étaient nouvelles et d'une telle étendue, que pour les diriger, on crut avoir besoin des talens et de l'expérience du capitaine Cook. Il pouvait jouir paisiblement de sa gloire dans la retraite honorable qu'on lui avait accordée à Greenwich; mais à la voix du comte Sandwich, il se crut heureux d'avoir été choisi pour commander une aussi glorieuse expédition: il oublia toutes les fatigues, tous les dangers d'une troisième circonvallation du globe, et par une route qu'aucun n'a-

vait encore essayée. Il s'empessa de quitter l'asile du repos. Jusqu'alors tous les navigateurs étaient revenus en Europe par le cap de Bonne-Espérance ; on enjoignit à M. Cook de revenir en Angleterre par les hautes latitudes septentrionales, entre l'Asie et l'Amérique. Ainsi l'on changeait la route ordinaire, et au lieu d'entrer dans la mer du Sud par l'Océan atlantique, on voulut essayer de pénétrer dans l'Océan atlantique par la mer du Sud.

Tels sont le but et l'importance de ce troisième Voyage, dont nous allons placer la relation sous les yeux du lecteur. M. Cook a relevé la terre située dans l'Océan indien austral, que M. de Kerguelen, en deux voyages, n'avait reconnue que d'une manière imparfaite. En outre de plusieurs découvertes importantes dans l'Archipel des îles des Amis, il a fait la découverte du groupe des îles Sandwich, terre fatale où ses jours fu-

rent terminés, mais qu'il avait regardée comme une relâche qui devait procurer les plus grands avantages à la navigation. Quant à ses opérations au nord, les Espagnols, qui se vantent de s'être élevés jusqu'à cinquante-huit degrés de latitude, n'ont rien fait qui puisse se comparer aux résultats de cette nouvelle expédition. M. Cook a découvert, dans un seul été, une beaucoup plus grande portion de la côte nord-ouest d'Amérique, que les Espagnols n'ont pu le faire en deux cents ans, bien qu'ils aient des établissemens à peu de distance; il a prouvé que Behring et Tschirickoff aperçurent réellement le continent d'Amérique en 1741; il a reconnu que ce continent se prolonge à l'ouest en face du Kamtchatka, vérité que rejetaient obstinément les géographes à systèmes.

M. Cook a aussi déterminé, à l'exception de quelques portions peu considérables, la véritable position des côtes oc-

cidentales de l'Amérique, depuis le quarante-quatrième jusqu'au soixantième degré de latitude. Il a marqué la position relative de l'Asie et de l'Amérique, et fixé les bornes étroites qui séparent l'ancien et le nouveau monde. Enfin, il a prouvé l'impossibilité physique d'un passage au nord-est. Une remarque assez singulière, c'est qu'on s'était plu à supposer un continent dans l'hémisphère sud, et des mers dans l'hémisphère boréal, et que M. Cook, après n'avoir trouvé dans son second voyage que des mers au lieu des terres australes imaginaires, a, dans sa troisième expédition, remplacé les mers chimériques du nord par la découverte des côtes de l'Amérique septentrionale.

Sans doute le commerce finira par s'ouvrir une route au milieu des vastes pays avec lesquels ces voyages ont trouvé une communication, et peut-être notre siècle lui-même profitera de ces





*Ce jeune indien quitta notre capitale avec .....*

avantages. Si la Grande-Bretagne n'en peut jouir, à cause de son trop grand éloignement des contrées qu'elle a découvertes, d'autres peuples commerçans profiteront sûrement du fruit de ses travaux. Les Russes, éclairés sur la position et l'étendue de la côte occidentale de l'Amérique, se rendront directement des îles des Renards à la rivière de Cook et à l'anse du prince Guillaume. Si l'Espagne ne s'empresse pas de recueillir les fourrures précieuses qu'offre l'Entrée du roi Georges, et de s'en faire une source de revenus et de richesses pour ses ports du Mexique, si ses vaisseaux ne viennent point de Manille pour les porter à la Chine, il est probable qu'un jour des navires partiront de Canton pour aller les chercher directement en Amérique et leur épargner le long et dispendieux détour du Kamtchatka et de Kiachta.

M. Cook avait enrichi son journal

d'une multitude d'observations précieuses que lui avait fournies un de ses dignes collaborateurs, M. Anderson, relativement à l'histoire naturelle, aux mœurs et à la langue des différentes peuplades. C'est sur ce manuscrit qu'a été rédigée la plus grande partie de cette relation. Le capitaine Clarke, qui prit le commandement du vaisseau après la fin tragique de M. Cook, ne lui survécut que fort peu de tems. C'est à M. King que l'on doit le récit de la dernière partie du voyage. Reprenant le fil de la narration au moment où le plus affreux des événemens l'avait interrompue, il rendit cette fin doublement intéressante, par les regrets touchans qu'il donne à la mémoire de son illustre et infortuné commandant, et par des observations savantes et judicieuses qui attestent son mérite personnel.

# VOYAGES

## AUTOUR DU MONDE.

---

---

### TROISIÈME VOYAGE

#### DU CAPITAINE COOK.

NAVIGATION autour du monde et au pôle boréal, sur les vaisseaux la *Résolution* et la *Découverte*. — Années 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS. — Omai prêt à quitter l'Angleterre. — Départ de la *Résolution*. — Relâche dans la rade de Santa-Cruz. Description de l'île Ténériffe. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Jonction de la *Découverte*, incident. Excursion à la tour de Babylone. — Terre de Kerguelen. Inscription trouvée.

LE 9 février 1776, je fus chargé de faire de nouvelles découvertes dans la mer du Sud, et S. M. me donna pour cet objet le commande-

ment de la corvette la *Résolution*. L'Amirauté acheta en même tems la *Découverte*, vaisseau de trois cents tonneaux, qui dut voyager avec moi de conserve, et sous les ordres du capitaine Clarke, le même qui avait été mon second lieutenant durant ma deuxième expédition. Ces deux vaisseaux furent abondamment approvisionnés de tout ce que l'expérience avait prouvé nécessaire à la conservation des équipages. Comme ils mouillaient à Long Reach, le 8 juin, le comte de Sandwich, sir Hugh Palliser et d'autres officiers du bureau de l'Amirauté, nous donnèrent un nouveau témoignage d'intérêt en venant examiner si pour l'équipement on avait exécuté leurs ordres et rempli leurs intentions. Ils furent reçus aux acclamations de joie des équipages, et salué de dix-sept coups de canon.

On voulut reconnaître l'hospitalité des Taïtiens ainsi que des habitans des autres îles que nous avions découvertes, et leur offrir des présens qui augmentassent leur aisance. On embarqua donc un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques brebis, du foin et des grains pour leur subsistance. Pour ajouter à leurs végétaux, on fit une collection de semences des meilleurs légumes de nos jardins. On munit également les vaisseaux de tous les ustensiles de fer propres à

établi un trafic avec les habitans des îles que l'on pourrait découvrir.

Les lords de l'Amirauté portèrent leur attention jusqu'à s'occuper des moyens de perfectionner l'astronomie et la navigation. Le 11, ils me confièrent, ainsi qu'à M. King, mon second lieutenant, tous les instrumens d'astronomie et de marine dont on pouvait tirer quelque utilité; le bureau des longitudes y joignit la montre marine ou le garde-tems qui avait déjà servi avec tant d'avantage dans ma seconde expédition. Elle avait été faite par M. Kendall. M. Anderson, chirurgien du bâtiment, qui avait déjà visité les îles de la mer du Sud à bord de la *Résolution*, et qui joignait aux connaissances de son art beaucoup d'instruction sur l'histoire naturelle, fut chargé des observations relatives à la botanique, à la minéralogie et au règne animal. Pour les cartes et les relèvemens de côtes, ce soin fut confié à plusieurs jeunes officiers de marine versés dans ce travail. On voulut que ce voyage fût aussi amusant qu'instructif pour le lecteur. M. Webber, excellent dessinateur, fut attaché à l'expédition pour tracer d'après nature toutes les scènes intéressantes qui pourraient se rencontrer.

Il était résolu qu'on toucherait à Taïti : le roi voulut saisir cette occasion de renvoyer

Omaï dans sa patrie. Ce jeune Indien quitta notre capitale avec un mélange de regret et de plaisir. Lorsqu'on lui parlait de Londres, et des personnes qui l'avaient honoré de leur protection et de leur amitié, une douce émotion animait son visage, et il avait peine à retenir ses larmes; mais ses yeux petillaient de plaisir dès que la conversation revenait sur son pays. Les bons traitemens qu'il avait éprouvés en Angleterre le pénétraient de reconnaissance; cependant l'aspect flatteur de reparaître parmi ses compatriotes, chargé de présens qu'il savait être à leurs yeux des trésors inestimables, l'idée de la considération, de la supériorité même dont il allait jouir, tout cela opérait fortement sur lui, et peu-à-peu dissipait de tristes impressions; il parut absolument heureux en s'embarquant.

Le roi lui avait fait donner avec profusion toutes les choses que l'expérience avait appris être d'une grande valeur à Taïti. Lord Sandwich, M. Banks et plusieurs autres personnes, y joignirent de nouveaux présens. On n'avait rien négligé enfin pendant son séjour, et à son départ, pour qu'à son retour il pût donner aux habitans des îles de l'Océan-Pacifique une idée de la magnificence et de la libéralité de la nation anglaise.

Tous ces préparatifs nous retinrent que'que

tems; enfin le 11 juillet je remis des instructions au capitaine Clarke, que des affaires empêchaient de partir aussitôt que nous, et le 12 à huit heures du soir, la *Résolution* sortit de la rade de Plimouth. Douze jours après notre départ, nous doublâmes le cap Finistère. Voyant que nous n'avions pas assez de foin et de graines pour nos animaux jusqu'au cap de Bonne-Espérance, je résolus de toucher à Ténériffe, afin d'y prendre ces supplémens, et les rafraîchissemens nécessaires à l'équipage. Cette relâche me parut préférable à celle de Madère. Le 31, nous jetâmes l'ancre au côté sud-est dans la rade de Santa-Cruz. Il s'y trouvait la *Boussole*, frégate française commandée par le chevalier de Borda, deux brigantins de la même nation, un brigantin de Londres chargé pour le Sénégal, et quatorze navires espagnols.

Cette rade est située devant la ville du même nom, et passe pour la meilleure de Ténériffe par la grandeur, l'abri et la bonté du fond. Elle est entièrement exposée aux vents du sud-est et du sud; mais ces vents ne sont jamais de longue durée. On prétend qu'il est sans exemple qu'un vaisseau ait chassé sur ses ancres et fait côte. Au sud-ouest de la rade, s'avance dans la mer un môle très-commode pour l'embarquement et le débarquement des cargaisons.

L'eau destinée à l'approvisionnement des vaisseaux arrive à ce môle; comme celle qui sert aux habitans, elle vient d'un petit ruisseau qui tombe des montagnes, et dont les eaux sont conduites dans la ville par des tuyaux de bois supportés par des poteaux; le reste n'a pas assez de volume pour atteindre le rivage.

En considérant les environs de Santa-Cruz, on croirait que le sol de Ténériffe est stérile et incapable même de fournir à la subsistance de ses habitans; mais ceux-ci nous vendirent tant de rafraîchissemens que sans doute ils recueillent beaucoup plus de productions de toute espèce qu'il ne leur en faut pour leur consommation. Les bœufs s'y vendent à un prix modéré. Ils sont petits, forts en os et pèsent environ quatre-vingt-dix livres le quartier. La chair en est maigre.

M. Anderson fit des remarques sur les productions et l'état général de l'île. Le célèbre pic de Ténériffe est loin d'avoir l'aspect majestueux du Pico, bien que sa hauteur perpendiculaire soit peut-être plus grande. Cela peut venir de ce qu'il est entouré d'autres montagnes très-élevées, et que le Pico n'a dans son voisinage rien qui le rivalise.

A l'est des montagnes, l'île paraît absolument aride. Des chaînes de collines s'étendent

vers la mer ; entre elles sont des vallées profondes terminées par d'autres collines ou montagnes dans le sens opposé , et plus hautes que les premières. Leur base est formée d'une pierre pesante , compacte , bleuâtre , mêlée de particules brillantes. On trouve çà et là sur la surface de larges masses d'une terre rouge et friable. C'est sans doute à l'action perpétuelle du soleil sur ces montagnes qu'il faut attribuer leur état de ruines.

La ville de Santa-Cruz est d'une étendue médiocre , mais passablement bâtie. L'extérieur des églises n'y est pas magnifique ; l'intérieur est décent et modestement orné. Presque tous les travaux de l'île se font avec des mules ; les chevaux y sont rares et presque entièrement réservés pour les officiers. Les bœufs sont aussi employés pour le trait , et on les attèle par les cornes. Dans mes différentes promenades , j'ai aperçus une grande quantité de faucons , de perroquets qui sont indigènes , d'hirondelles de mer , de mouettes , de perdrix , de bergeronnettes , d'hirondelles , de martinets , de merles et de serins. On y trouve aussi des lézards de deux espèces , et quelques insectes.

Un habitant fort instruit dit à M. Anderson qu'il croît dans l'île un arbuste très-commun , absolument conforme à l'arbuste de thé décrit

par Tournefort et Linnée, tel enfin qu'il croît à la Chine et au Japon. On le regarde comme une herbe sauvage, et l'on s'empresse de le détruire : cependant les Espagnols de l'île s'en servent quelquefois en place de thé, et lui attribuent toutes les qualités de celui de la Chine, ils lui donnent même le nom de thé ; mais ce qui est remarquable, ils prétendent que cette plante se trouvait dans l'île lors de sa découverte. Une autre curiosité botanique dont lui parla le même habitant, est ce qu'ils appellent *limon imprégné* : c'est un citron distinct, renfermé dans un autre, et ne différant de celui qu'il contient, que par une forme un peu plus globuleuse. Ils ont une espèce de raisin regardé comme un excellent remède dans toutes les maladies de poitrine. D'ailleurs l'air et le climat en général sont très-sains et particulièrement faits pour soulager ces maux. L'insulaire attribuait cet avantage à la facilité de changer sans cesse de température, en établissant sa résidence à différentes hauteurs ; il s'étonna même que les médecins anglais n'eussent jamais songé à envoyer leurs consommationnaires à Ténériffe, plutôt qu'à Nice ou à Lisbonne. M. Anderson dit qu'en effet il s'aperçut, en parcourant diverses distances, d'une variation sensible dans la température.

Quoique le sommet du pic exhale constamment de la fumée, on n'a point éprouvé de tremblement de terre, ni d'éruption volcanique depuis 1704, époque à laquelle le port de Garra-chica, où se faisait le principal commerce, fut détruit de fond en comble.

Le commerce est très-considérable à Ténériffe; on y fait chaque année quarante mille pipes de vin, dont une partie est consommée dans l'île, et une autre distillée pour faire une eau-de-vie qui approvisionne les îles de l'Amérique espagnole. Ce qu'il en reste est exporté chez les Anglo-Américains, qui donnent du blé en échange, celui qu'on recueille dans l'île ne suffisant pas pour la subsistance des habitans.

La race originaire que les Espagnols trouvèrent dans l'île lors de la découverte des Canaries, ne forme plus une tribu distincte; elle s'est fondue avec les colons espagnols; mais on en reconnaît les descendans à leur taille, à leur force et à la grosseur de leurs os. En général les hommes sont bazanés, et les femmes ont une pâleur que jamais ne remplace cette fraîcheur qui fait la beauté des femmes du Nord.

Ce peuple est doux, poli, et conserve cet air de gravité qui caractérise la nation espagnole. Omai ne trouvait pas qu'il y eût une

nuance bien distincte entre les mœurs et les manières anglaises et celles des peuples d'Espagne; nous ne croyons pourtant pas qu'il y ait une grande ressemblance. Seulement, disait-il, ces derniers ne lui paraissaient pas avoir notre franchise, mais toute leur personne avait, suivant lui, beaucoup plus de l'air de ses compatriotes.

Le 4 août, nos provisions étant embarquées, la *Résolution* mit à la voile, et nous continuâmes notre route. Le 10, à neuf heures du soir, on aperçut au sud l'île de Bonavista; nous n'en étions guère qu'à une lieue; mais nous crûmes en être bien plus éloignés. Cette erreur pensa causer notre perte: en voulant éviter les rochers à fleur d'eau, nous nous trouvâmes presque dessus cet écueil, et nous doublâmes les brisans. Notre situation fut pendant quelques minutes extrêmement alarmante.

La *Résolution* arriva, le 13 au matin, à l'entrée du port Praya devant l'île St. Iago. J'avais espéré y trouver la *Découverte*; ne l'y voyant pas et n'ayant consommé que très-peu d'eau depuis le départ de Ténériffe, je ne crus pas devoir m'arrêter et je cinglai vers le sud. Le premier septembre, nous coupâmes l'équateur par 27<sup>d.</sup> 38'. de longitude occidentale. Nos gens passèrent l'après-dîner à faire la ridicule et vieille cérémonie du *baptême de la*

*ligne* (1). Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 8 octobre. Nous vîmes alors pendant la nuit de ces animaux marins qui jettent de la lumière, et dont j'ai parlé dans mon premier voyage. Ceux-ci étaient infiniment plus gros et en bien plus grand nombre.

Le 17, on aperçut le cap de Bonne - Espérance, et le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table. Je saluai la garnison de treize coups de canon qui me furent rendus. Le gouverneur nous permit de dresser notre observatoire, ainsi que plusieurs tentes, et de laisser paître le bétail autour de nos travailleurs.

Le 31, un ouragan qui continua pendant trois jours, interrompit toute communication entre les vaisseaux et le rivage. Notre bâtiment ne fut pas endommagé, mais nos tentes et notre observatoire avaient été mis en pièces, et le quart de cercle presque hors d'état de servir. La *Découverte* arriva le 10 novembre. Elle avait quitté Plimouth le 10 août, et serait arrivée une semaine plus tôt, si la tempête ne l'eût chassée loin de la côte. Elle avait été sept jours de plus que la

---

(1) Cette cérémonie est décrite dans un des volumes précédens. On en trouve aussi les détails dans le Voyage de M. de Bougainville aux îles Falkland et Malouines, par Pernetty.

*Résolution* dans sa traversée. Le capitaine Clarke avait eu le malheur de perdre un de ses soldats de marine, qui était tombé dans les flots. Du reste il n'avait essuyé aucun autre accident, et son équipage était en pleine santé. Comme la *Découverte* avait besoin d'être calfatée, les ouvriers de la *Résolution* se joignirent aux siens pour accélérer le travail.

Notre bétail consistait en seize têtes; un taureau, deux vaches avec leurs veaux, pâturaient avec les béliers et les brebis. On m'avertit de les tenir près des tentes, et tous les soirs on les y parquait. La nuit du 14, quelques chiens s'étant introduits dans le parc, firent sauter les moutons par-dessus la palissade, en tuèrent quatre, et dispersèrent le reste. On en reprit six le lendemain, mais on ne put retrouver les deux béliers et deux des plus belles brebis. M. Hemmi, le fiscal, m'offrit obligeamment pour me dédommager, un bélier d'Espagne : il en avait fait venir un certain nombre de Lisbonne. Je le refusai, persuadé que ceux du Cap répondraient également à mon but. L'événement prouva que je ne m'étais pas trompé.

M. Anderson et plusieurs de nos messieurs firent une petite excursion dans l'intérieur du pays. Ils traversèrent une large plaine située à l'est de la ville, et arrivèrent à Stellenbosh, la

colonie la plus importante après le Cap. Ce village ne contient pas plus de trente maisons, et se trouve au pied d'une chaîne de montagnes. Ils y passèrent un jour à herboriser sans beaucoup de succès. Ils décidèrent ensuite de retourner à une grande ferme dont le propriétaire, M. Cloëder, les avait beaucoup priés de s'arrêter chez lui. Il y eut dans l'aimable accueil qu'il leur fit une recherche qui leur causa une agréable surprise : ils furent reçus au son des instrumens. La musique continua pendant tout le dîner. M. Cloëder leur montra ensuite ses caves, ses vignobles, ses plantations, et ils furent très-étonnés de l'abondance qu'ils rencontraient sur un sol où nulle autre nation européenne n'eût peut-être voulu prendre la peine d'aller s'établir. En continuant leur voyage, ils allèrent examiner une pierre d'une énorme grosseur, appelée par les habitans la *tour de Babylone* ou le *diamant de la Perle*. Elle est posée sur le sommet de plusieurs collines peu élevées. Elle est d'une forme oblongue, ronde au faite, et regardant par ses extrémités le sud et le nord. Les côtés est et ouest sont d'un coupe presque perpendiculaire.

Nos messieurs arrivés au sommet, jouirent d'une vue superbe et qui s'étendait sur tout le pays. La circonférence de ce rocher doit être au

moins d'un demi-mille, car il fallut plus d'une demi-heure pour en faire le tour. Sa plus haute élévation, qui est le côté du sud, paraît égaler le dôme de St. - Paul de Londres ; c'est une masse non interrompue, ou un seul bloc, si l'on excepte quelques crevasses de la profondeur de trois ou quatre pieds, et une veine qui la traverse vers le côté du nord. C'est l'espèce de pierre appelée par les minéralogistes *saxum conglutinatum* ; la veine qui la traverse est plus compacte que le reste, quoique de même nature. On ne put observer si cette veine pénètre dans l'intérieur, ou si elle est seulement superficielle. Il est étonnant que ni Kolben, ni La Caille n'aient pris la peine de décrire cette tour de Babylone. M. Sonnerat, dans sa relation, dit que la montagne de la Perle mérite d'être observée ; que c'est une des plus hautes des environs du Cap, et qu'elle n'est composée que d'un seul bloc de granit crevassé en plusieurs endroits. Sir John Pringle (1) à qui M. Anderson en envoya un échantillon, le fit examiner : le chevalier Hamilton pensa que cet immense et singulier fragment de granit était le produit d'une explosion volcanique, ou de quelque autre éruption de cette espèce.

---

(1) Président de la Société Royale.

On pense bien qu'après l'accident arrivé à notre troupeau, je ne laissai pas plus long-tems à terre le bétail qui nous restait. Pour en augmenter le nombre, j'achetai deux jeunes taureaux, deux génisses, deux jeunes chevaux entiers, deux jumens, deux béliers, plusieurs brebis et chèvres, quelques lapins et des volailles. C'était pour les déposer à la Nouvelle-Zélande, à Taïti, dans les îles voisines et sur les différentes terres où leur transplantation me paraît assurer des ressources aux navigateurs, et des avantages aux Indigènes.

A la fin de novembre, tout le travail de la *Découverte* était achevé. Les deux bâtimens avaient leur eau et des provisions pour plus de deux ans. Le 30, je donnai au capitaine Clarke une copie de mes instructions, et un ordre sur ce qu'il devait faire en cas de séparation. Chacun de nous monta ensuite à son bord et leya l'ancre. Le 5 décembre, nous nous trouvions par 39<sup>d.</sup> 14'. de latitude sud, et 25<sup>d.</sup> 56'. de longitude est. La mer était en plusieurs endroits d'une couleur rougeâtre. On en puisa quelques baquets, et nous la trouvâmes pleine d'une quantité de petits animaux qui, vus au microscope, ressemblaient à des écrevisses. Malgré tous nos soins, plusieurs chèvres mouru-

rent , particulièrement les mâles, et quelques brebis.

Le 12 , nous aperçûmes deux îles , dont la plus grande, celle qui est au sud, pouvait avoir environ quinze lieues de tour ; la plus septentrionale paraissait en avoir neuf ; elles sont séparées par un canal qui peut avoir cinq lieues de largeur. Nous le suivîmes à égale distance des deux îles, et avec les meilleures lunettes on n'aperçut ni arbres ni arbustes. La surface n'offrait que des montagnes arides et couvertes de neige à une grande élévation. Au côté nord de chacune de ces îles, est une roche détachée. Celle qu'on voit sur l'île du sud, a la forme d'une tour, et paraît située à quelque distance du rivage. En côtoyant, on aperçut beaucoup d'algue-marine, et la couleur de la mer indiquait de sonder ; mais on n'apercevait aucune apparence de golfe. MM. Marion et Crozet, dans leur passage aux îles Philippines, avaient découvert ces deux îles et quatre autres entre les neuvième et douzième degrés de longitude, un peu plus à l'est et à peu près par la même latitude. Comme elles n'avaient point de noms sur les cartes que M. Crozet me montra au Cap, j'appelai les deux premières, *Iles du prince Edouard*, et les quatres autres, *Iles de Marion et de*

*Crozet*, en l'honneur des deux capitaines français.

Je fis mes efforts pour passer dans la latitude des terres découvertes par M. de Kerguelen. Le 24, nous aperçûmes une île fort élevée et d'environ trois lieues de circuit. Bientôt après, à une lieue à l'est de celle-ci, nous en découvriâmes une autre de même grandeur; et entre ces deux, vers le sud, quelques-unes plus petites. Une troisième, fort haute, fut vue par la pointe orientale de la première île, dans la direction du sud-est demi-est, et enfin parut une terre au delà des petites îles. Je formai le dessein de la chercher; mais le vent était en poupe, une mer très-grosse se brisait avec un fracas horrible contre tous les rivages; et comme il faisait une brume épaisse, il était à craindre si nous ne trouvions pas de passage, que nous ne pussions regagner le large ou que nous n'allassions porter contre des rochers. Nous ne fîmes donc que côtoyer l'île dont je viens de parler; c'est un roc haut et rond que j'appelai le *Cap Bligh*: c'est peut-être celle que M. de Kerguelen nomma l'île du Rendez-vous; mais elle ne peut assurément servir de *rendez-vous* qu'aux oiseaux, et je la crois même inaccessible à tout autre animal.

Dès que le tems s'éclaircit, je dirigeai vers

la terre : bientôt on aperçut cette île dont on n'avait eu le matin qu'une vue très-imparfaite ; elle se prolongeait du sud-est-quart-est au sud-sud-ouest. L'extrémité gauche, qui me sembla être la pointe nord de la terre nommée dans la carte française de l'hémisphère méridional, le *Cap Saint-Louis*, était terminée par un roc perpendiculaire d'une hauteur prodigieuse. Dès que nous eûmes doublé le cap, nous conçûmes l'espoir de trouver un havre. Nous en découvriâmes un, en effet, à un demi-mille, et nous y jetâmes l'ancre. Tous les canots furent aussitôt mis à la mer, et, tandis qu'on s'occupait de nos provisions d'eau, je descendis dans l'île pour examiner le pays.

Le rivage était couvert de pingoins, d'autres oiseaux et de veaux marins. Ces derniers n'étaient pas en grand nombre, et se montraient si peu sauvages, qu'on en tua autant qu'on le voulut, pour se procurer, avec leur graisse, de l'huile pour les lampes. La bonne eau n'était pas moins commune que les oiseaux ; mais on n'apercevait pas un seul arbre, pas un seul arbuste, et très-peu d'herbe. Une agréable verdure couvrait les flancs des collines. Je vérifiai que tout cet aspect n'était produit que par une seule espèce de plante. Je montai sur les rocs qui s'élèvent l'un sur l'autre en forme d'amphi-

théâtre. J'espérais de là découvrir tout le pays ; mais, avant d'être au sommet, je fus surpris par un brouillard si épais, que j'eus peine à retrouver mon chemin pour descendre.

Le 27, je permis à nos gens de se rendre à terre pour célébrer la fête de Noël. Ils y descendirent en grand nombre, et se répandirent dans l'intérieur, qu'ils trouvèrent stérile et inhabitable. Le soir, l'un d'eux me rapporta une bouteille qu'il avait trouvée attachée avec un fil d'archal, à une pointe de rocher au nord du havre. Elle contenait un morceau de parchemin, sur lequel était cette inscription :

*LUDOVICO XV, GALLIARUM  
REGE, ET D. DE BOYNES,  
REGI A SECRETIS AD RES  
MARITIMAS, ANNIS 1772  
ET 1773.*

Il est clair, d'après cette inscription, que d'autres navigateurs avaient, avant moi, visité ce havre. Je supposai qu'elle avait été laissée par M. de Boisgüehenneu, qui alla à terre le 13 février 1772, le jour même où M. de Kerguelen découvrit cette terre. Pour attester que nous y avons aussi séjourné, j'écrivis de l'autre côté du parchemin :

*NAVES RESOLUTION  
ET DISCOVERY  
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,  
DECEMBRIS 1776.*

J'y joignis une pièce de deux sous en argent de 1772 ; et la bouteille étant close , on la plaça sur une petite éminence au nord du havre , près de l'endroit où on l'avait trouvée ; elle ne peut manquer d'être aperçue par tous les navigateurs qui arriveront dans ce port. J'arborai ensuite le pavillon anglais , et je nommai ce havre *Baie de la Nativité* (1) , à cause du jour où nous y étions arrivés.

---

(1) Cette baie est bien évidemment celle dont parlent les Voyages de M. de Kerguelen et de M. de Pagès , et qui fut nommée *Baie de l'Oiseau* , du nom du vaisseau commandé par M. de Rosnevet. On peut en juger par le passage suivant de la relation française : « Le 6, l'on mit à » terre dans la première baie , à l'est du Cap Français , » et l'on prit possession de ces contrées... La côte des » deux bords est haute , et par une pente très-rude. Elle » est couverte de verdure . Il y avait sur la plage beau- » coup de pingoins et de lions marins. Ces deux espèces » d'animaux ne fuyaient pas , et l'on augura que le pays » n'était pas habité. La terre rapportait de l'herbe large , » noire , et bien nourrie , qui n'avait cependant que cinq » pouces au plus de hauteur. L'on ne vit aucun arbre , » ni signe d'habitation. » *Voyage de M. de Pagès* , tome II , page 69.

---

## CHAPITRE II.

DÉPART de la Terre de Kerguelen. — Relèvement de la côte. — Détails sur cette contrée. Son sol. Ses productions. Les animaux qui s'y trouvent. — Passage à la Terre de Van-Diemen. — Entrevues avec les Naturels. Leur figure, leurs vêtemens. — Description générale. Productions du pays. Habitans, langage. — Arrivée à la Nouvelle-Zélande.

Nous mêmes à la voile le 25, et nous longeâmes la côte, afin de reconnaître sa position et son étendue. Partout je remarquai le même aspect de désolation et de stérilité qu'aux environs de la baie. Il me parut que cette terre ne se prolonge pas au sud au-delà du cap Georges. Les navigateurs français présumèrent d'abord que le cap Saint - Louis était la pointe d'un continent méridional, mais nous avons prouvé depuis que ce continent n'existe pas, et que la terre dont il est question n'est autre chose qu'une île d'une médiocre étendue. Sa stérilité me l'aurait fait nommer *Ile de la Désolation*, mais je l'appelai *Terre de Kerguelen*, pour ne pas ôter à ce capitaine l'honneur de sa découverte.

Il n'est peut-être pas dans les deux hémisphères, sous les mêmes latitudes, de terre qui fournisse moins aux observations des naturalistes, tout en offrant un aspect qui fait d'abord concevoir beaucoup d'espérance. Toute la verdure que l'on aperçoit est due à une seule petite plante, assez semblable au saxifrage, et qui croît en larges touffes le long des montagnes. On y trouve aussi une plante assez multipliée dans les endroits humides des coteaux. Elle est haute de deux pieds, et ressemble assez au chou, lorsqu'il monte en graine. Les feuilles en sont nombreuses, larges et arrondies près de la racine, plus étroites à la base, et terminées par une petite pointe. Les feuilles des tiges sont plus petites, oblongues et pointues. Les tiges, qui sont quelquefois au nombre de trois ou quatre sur la même racine, s'élèvent séparément, et finissent par de longues têtes cylindriques, composées de petites fleurs. La plante a le goût âcre des plantes anti-scorbutiques, cependant elle diffère sensiblement de cette famille de plantes. A l'exception des veaux marins qui n'y sont même pas en grand nombre, nous ne vîmes aucun quadrupède, ni de terre, ni de mer. Nous remarquâmes parmi les pingoins une espèce qui nous était absolument inconnue; elle est longue de vingt-quatre pouces, et large de

vingt; la partie supérieure du corps et la gorge sont noirs, le reste est blanc, hormis le haut de la tête marqué par un arc d'un beau jaune, dont les deux pointes se terminent de chaque côté en de longues et superbes plumes que l'oiseau peut dresser comme deux crêtes. Un autre oiseau que nous vîmes dans la baie, nous parut d'une espèce remarquable; il est blanc, la base de son bec est garnie d'une espèce de croûte de corne; il est plus grand qu'un pigeon; son bec est noir, ses pieds sont blancs et ressemblent à ceux du corlieu.

En quittant la terre de Kerguelen, les vaisseaux gouvernèrent à l'est sur nord pour toucher à la Nouvelle-Zélande, et y faire de l'eau, du bois et des fourrages pour les bestiaux: le nombre en était fort diminué; pendant que nous visitions cette terre de désolation, nous avions perdu deux jeunes taureaux, une genisse, deux béliers et plusieurs chèvres.

Depuis le 30 décembre jusqu'au 4 janvier (1777), nous eûmes un temps assez clair; mais alors le vent tourna au nord, et y resta pendant huit jours, accompagné d'un épais brouillard. Les vaisseaux firent plus de trois cents lieues dans les ténèbres, et furent assez heureux pour ne point se séparer: enfin nous aperçûmes la Terre de Van-Diemen. Tout le long de cette

côte, dont *Mewstone* est le point le plus méridional, gisent différentes îles ou hautes roches, telles que *la Tête de Tasman* et *la Roche de Swilly*. A une lieue à l'est de cette dernière, en est une autre fort élevée, dont ne parle point le capitaine Furneaux : je la nommai *Eddystone*, à cause de sa ressemblance avec ce fanal. La nature semble avoir placé à ces deux roches, comme la main des hommes bâtit la tour du fanal d'*Eddystone*, pour avertir les navigateurs des dangers qui les environnent ; ce sont les sommets apparens d'une chaîne de rochers couverts, contre lesquels la mer brise en plusieurs endroits à une très-grande élévation. La fiente des oiseaux de mer blanchit leur surface, et les fait apercevoir, même durant la nuit.

Ne pouvant différer de faire des provisions jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, je résolus de toucher à la terre de Van-Diemen, et de conduire les vaisseaux dans la baie de *l'Aventure*. Nous y mouillâmes le 24, à quatre heures du soir. Les canots furent aussitôt mis à la mer. Le bois et l'eau étaient en abondance, mais l'herbe, dont nous avions un besoin urgent, était rare et très-grossière. J'envoyai le lendemain, pour faire nos provisions, deux détachemens que je fis protéger par des soldats de marine.

Les Naturels ne s'étaient pas encore montrés ; mais il y en avait sans doute dans le voisinage , puisqu'on apercevait encore , au milieu des bois , des colonnes de fumée. Descendus à terre , nous fûmes agréablement surpris de recevoir la visite de neuf Indigènes , savoir , huit hommes et un enfant ; ils s'avancèrent vers nous sans montrer la moindre crainte , et témoignant même la plus grande confiance : ils étaient sans armes , un seul d'entr'eux tenait un bâton de deux pieds de long , pointu par un bout. Ils étaient nus et sans ornemens , à moins que l'on ne regarde comme tels des sillons piquetés , qui offraient sur leur corps différentes lignes ou droites ou courbes.

Ils sont d'une taille médiocre ; leur peau est noire , ainsi que leurs cheveux , qui sont aussi crépus que ceux des Naturels de Guinée ; mais ils n'avaient point , comme ceux-ci , les lèvres grosses et le nez plat. Leurs traits n'avaient rien de désagréable ; leurs yeux étaient assez beaux ; leurs dents fort unies , mais fort sales. La plupart avaient les cheveux et la barbe oints d'une couleur rouge ; quelques-uns avaient le visage peint de la même composition. Ils reçurent tous nos présens avec beaucoup d'indifférence. On leur offrit du pain ; dès qu'ils comprirent que c'était pour manger , ils le rendirent

ou le jetèrent au loin , sans même le goûter. Ils refusèrent également du poisson éléphant , qu'on leur présenta cru et apprêté ; mais quand on leur donna des oiseaux , ils les gardèrent , et firent entendre qu'ils aimaient cette nourriture. J'avais fait mettre à terre deux cochons dans l'intention de les leur laisser ; mais , en les apercevant , ils les saisirent par les oreilles , comme aurait pu faire un chien , et il était visible que leur intention était de les tuer.

Je desirai connaître l'usage qu'ils faisaient du bâton pointu , et je m'en informai par signes ; ils me comprirent si bien que l'un d'eux planta un morceau de bois pour but , et y tira à la distance de vingt verges. Sa dextérité n'était pas merveilleuse , car , après diverses tentatives , il en fut toujours très-loin. Omaï , pour leur montrer la supériorité de nos armes , y tira un coup de fusil ; ce bruit les épouvanta tellement , que , malgré tout ce qu'on put faire ou dire , ils s'enfoncèrent dans les bois. Cependant ils allèrent à l'endroit où les gens de la *Découverte* faisaient de l'eau : l'officier qui commandait , ignorant la visite amicale qu'ils nous avaient faite , et quel pouvait être leur dessein , tira en l'air un coup de fusil qui les fit tous enfuir de nouveau avec la plus grande précipitation.

Jugeant que leur frayeur les empêcherait de

rester assez près pour nous observer, je fis porter deux porcs, un mâle et une femelle, à environ un mille dans les bois, et on les laissa auprès d'un ruisseau. J'avais l'intention de faire encore présent à la Terre de Van-Diemen d'un taureau et d'une génisse, de quelques brebis et de quelques chèvres; mais je réfléchis que les Naturels les détruiraient, et j'abandonnai cette idée. S'ils ont rencontré les porcs, ils les auront probablement tués; cependant, comme ces animaux deviennent bientôt sauvages, qu'ils se cachent dans les bois les plus fournis, il est possible qu'ils s'y multiplient sans être d'abord aperçus; au lieu que le bétail ayant besoin d'un emplacement ouvert, n'aurait pas manqué d'attirer aussitôt leurs regards, et ne leur aurait point échappé.

Le lendemain nous nous rendîmes encore à terre. Une vingtaine de Naturels, parmi lesquels se trouvaient de jeunes garçons, s'approchèrent de nous sans donner aucune marque de peur ou de défiance. Dans ce nombre, il s'en trouvait un d'une difformité remarquable; mais la bosse qu'il avait sur le dos le distinguait encore moins que la singularité de ses gestes et les propos enjoués par lesquels il voulait sans doute nous égayer. Malheureusement nous ne pouvions y rien comprendre: le langage de ce pays diffère entièrement de celui des côtes plus sep-

tionales que j'ai visitées dans mon premier voyage.

Plusieurs d'entr'eux portaient au cou trois ou quatre rangs d'un petit cordon fait de la peau de quelque animal ; d'autres avaient, autour de la cheville des pieds, une lanière étroite de la peau du kangaroo. On leur donna à chacun un rang de collier avec une médaille. Ce présent parut leur être agréable. Ils ne faisaient aucun cas du fer ou des instrumens de ce métal. La manière dont ils examinaient les hameçons, porte à croire qu'ils en ignoraient l'usage. On a peine à concevoir qu'un peuple habitant des bords de la mer, et qui ne paraît pas tirer grand parti du sol pour sa subsistance, n'ait pas quelque manière de pêcher ; cependant nous n'en vîmes aucuns se livrer à cette occupation, et n'aperçûmes même ni canots, ni pirogues. Quelques habitations que nous rencontrâmes, consistaient en de petites huttes faites avec des pieux et couvertes d'écorces. De gros troncs d'arbres qui avaient été creusés par le feu, nous parurent servir aussi de retraite aux Naturels.

Le lieutenant King, qui était resté à la tête de nos détachemens sur un autre point du rivage, me dit, à son retour, qu'il avait reçu la visite de beaucoup de femmes et d'enfans, auxquels il avait donné toutes les bagatelles qu'il

avait avec lui. Ces femmes portaient une peau de kangaroo dans sa forme naturelle, attachée sur les épaules, et entourant le milieu du corps; mais elle ne semble destinée qu'à supporter leurs enfans, quand elles les ont sur le dos, car elle ne couvrait pas les parties naturelles. Du reste, ces femmes étaient aussi nues et aussi noires que les hommes. Leurs corps étaient tatoués de la même manière. Quelques-unes avaient les cheveux absolument rasés; les autres ne les avaient que d'un côté, mais il ne restait à toutes sur le haut de la tête qu'une couronne semblable à la tonsure des moines. La plupart des enfans étaient assez jolis, mais il s'en fallait que les femmes, surtout celles qui étaient avancées en âge, fussent d'une physionomie agréable.

Quelques matelots de la *Découverte* voulurent faire la cour à ces dames, et leur offrirent des présens; leurs propositions furent rejetées avec dédain. Était-ce pudeur ou crainte de leurs maris? c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. Il est certain que cette galanterie ne plut guère aux hommes: un des vieillards, dès qu'il s'en aperçut, fit retirer les femmes et les enfans; les femmes n'obéirent pas sans quelque répugnance. Cette conduite des Européens envers les femmes des Sauvages, est d'autant plus blâmable, qu'elle peut attirer de grands

malheurs sur tout un équipage , et ne remplit jamais aucune des vues particulières qui la suscitent.

Dans les pays où les femmes sont d'un libre accès , les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers ; autrement , ni les présens , ni les occasions ne peuvent les séduire. C'est une remarque qui se vérifie dans tous les pays de la mer du Sud. Pourquoi donc exposer inutilement sa propre vie et celle de ses compatriotes ?

La Terre de Van-Diémen avait déjà été deux fois visitée. Elle fut ainsi nommée par Tasman , qui la découvrit en 1642. Depuis ce tems elle avait échappé à l'attention des navigateurs jusqu'au capitaine Furneaux, qui y toucha en 1773. C'est la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande : si elle ne mérite pas le nom de continent , c'est du moins l'île la plus grande qui soit connue. Le sol est presque partout assez élevé. Il est varié par des montagnes et des vallées. La verdure domine de tous les côtés.

M. Anderson a beaucoup observé le pays. Le riyage , dit-il , a deux milles de long. Derrière , dans un terrain plat , est un lac salé , ou plutôt saumâtre , dont la longueur est parallèle à la côte , et où l'on prit à la ligne quelques bremines blanches et de petites truites. Le reste du pays tenant à la baie est montagneux , et ne fait avec le terrain plat qu'une vaste forêt de

très-grands arbres. Une prodigieuse quantité d'arbustes, de branches rompues, d'arbres abattus, la rendent impraticable, excepté sur quelques coteaux où les arbres sont plus rares et entremêlés d'une herbe grossière. Le bois des arbres est compact et très-dur, propre à faire des dards, des avirons et autres instrumens de cette espèce; on en ferait, dans l'occasion, d'excellens mâts, mais il faudrait trouver un moyen de le rendre plus léger. Au nord de la baie, est un pays plat qui s'étend à perte de vue. Des ruisseaux se formant des eaux qui sortent des montagnes, arrosaient les vallées; ils n'étaient pourtant pas, à beaucoup près, aussi considérables que le promettait un pays montagneux, vaste et boisé. Il a en effet toutes les apparences d'un pays très-sec. Si l'on excepte ses bois, il ressemble plus à l'Afrique aux environs du cap de Bonne-Espérance, quoiqu'il soit dix degrés plus au nord, qu'à la Nouvelle-Zélande, qui est par la même latitude, et où l'on trouve des vallées, petites il est vrai, mais garnies de larges ruisseaux. La chaleur y est aussi forte, puisque le thermomètre y fut à 64, 70 et même 74<sup>d</sup>. Les oiseaux, deux heures après qu'ils avaient été tués et souvent plus tôt, se couvraient de petits vers, ce qu'on doit attribuer à la chaleur du climat: rien n'annonçait que la

putréfaction provînt d'une cause particulière.

Nous n'y avons pas rencontré de végétaux qui fussent bons à manger. Le seul quadrupède que nous ayons pris , est une sorte d'opossum , deux fois grand comme un rat : c'est probablement le mâle d'une espèce que nous avons remarquée près de la rivière Endeavour. Il est d'une couleur sombre sur le dos, avec une teinte de brun ou de couleur de rouille. Le ventre est blanchâtre ; un tiers de la queue vers la pointe est blanc , et l'extrémité est sans poil ; c'est par-là sans doute qu'il se pend aux branches des arbres , car il y grimpe , et vit de toutes sortes de petits fruits. Le kangaroo , autre animal que l'on trouve plus loin vers le nord , habite aussi probablement cette partie , puisque les habitans portaient des bandes de sa peau. Nous aperçûmes à différentes reprises , en nous promenant dans les bois , des animaux traverser tout-à-coup sous nos yeux , et si nous en jugeons par leur grosseur , ce devaient être des kangaroos. La quantité de fiente que l'on voit partout , et les traces qu'ils laissent dans les broussailles , font présumer qu'ils y sont très-nombreux.

Les principales espèces d'oiseaux , sont le grand faucon , ou aigle , la corneille qui ressemble à celle d'Angleterre , un perroquet jaune , et de grands pigeons. Il y a aussi trois ou quatre

sortes de petits oiseaux ; l'une est de l'espèce des grives , l'autre a une queue très-longue , et une partie de la tête et du cou du plus bel azur : ce qui le fit nommer *motacilla cyanea*. Sur le rivage étaient des mouettes , quelques pies de mer et un joli pluvier avec un capuchon noir. On voyait quelques canards sauvages aux environs du lac. Des sarcelles venaient se percher sur les arbres élevés et dégarnis de feuilles. On vit dans les bois quelques serpens et des lézards.

La mer est , dans ses productions , plus abondante , et pour le moins aussi variée. On y trouve le *pejegallo* , ou éléphant , décrit dans les Voyages de Frézier. Cette espèce y est la plus nombreuse , et le poisson nous parut un assez bon manger. Nous prîmes de larges raies , des nourrices et des bremines blanches , plus fermes et meilleures que celles du lac.

Les insectes n'y sont pas en grand nombre , mais ils y sont très-variés. Nous vîmes des sauterelles , des papillons et plusieurs espèces de mites , très-agréablement nuancées. Il y a deux espèces de mouches - dragon et de taons , plusieurs sortes d'araignées , quelques scorpions. Les cousins y sont rares , mais leurs piqûres produisent une douleur presque insupportable.

Les habitans de ces contrées ont peu de cet air sauvage et féroce qui caractérise presque

tous les peuples non civilisés. Ils sont gais et doux, ne montrent aux étrangers ni réserve ni jalousie. Sous le rapport de l'intelligence et de l'activité, je ne puis parler d'eux d'une manière favorable : ils paraissent doués d'une très-petite portion de la première, et quant à l'autre, ils sont peut-être au-dessous même des habitans indolens de la Terre de Feu, qui n'ont pas assez de sagacité pour se garantir de la rigueur de leur climat, quoiqu'ils possèdent tous les matériaux qui y seraient propres. Le bâton grossièrement affilé que l'un d'eux portait à la main, fut le seul objet qui annonçât chez eux quelque travail mécanique. Il faut pourtant un peu d'art pour tracer ces lignes de longueur et de direction différentes, qui s'élèvent sur leurs bras et sur leur corps à une grande élévation du niveau de la chair. Je ne puis deviner le moyen qu'ils emploient pour parvenir à se broder ainsi.

Ces Indiens sont probablement de la même race que ceux des parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande. Ils n'ont cependant pas la vue faible et le défaut des dents de devant que Dampierre remarqua chez les peuples de la côte occidentale; mais je crois que la distance des lieux, l'entière séparation, la diversité des climats, le laps du tems peuvent produire des

différences plus grandes encore dans la figure et dans les mœurs. La différence des idiômes ne forme aucune difficulté : car si la similitude de langage, entre deux peuples éloignés, est une forte présomption qu'ils sont sortis d'une souche commune, la différence de ce même langage n'est pas non plus une preuve du contraire. Au reste, il faudrait être plus versé dans les langues que l'on parle à la côte de Van-Diemen, et sur les côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande, pour affirmer qu'il n'y ait pas d'analogie entr'elles. On a même de fortes raisons pour adopter l'opinion contraire : l'animal qu'on appelle kangaroo, porte le même nom chez les uns et chez les autres ; il n'est pas à supposer que le hasard ait fait adopter la même expression à deux peuples différant d'extraction et de langage. Nous n'avons pu recueillir que dix mots de la langue des Naturels de Van-Diemen. L'un de ces mots qui exprime le froid, est remarquable en ce qu'il diffère peu du terme qui a la même signification à la Nouvelle-Zélande et à Taïti : le premier est *mallareede*, le second *makkareede*, le troisième *ma'reede*. On pourrait donc supposer avec quelque raison que tous les habitans de la mer du Sud ont une origine commune. Je ne donne point ici le complément de notre Vocabulaire,

j'aurai occasion de le présenter un peu plus étendu.

Le 30, à huit heures du matin, les vaisseaux quittèrent la baie. Bientôt il s'éleva une forte tempête qui fut annoncée par l'abaissement subit du mercure dans le baromètre. Elle fut suivie d'une chaleur presque insupportable. Le mercure monta aussitôt dans le thermomètre de 70<sup>d</sup> à près de 90<sup>d</sup>. Cette chaleur ne fut que momentanée ; elle dura si peu que plusieurs personnes à bord ne s'en aperçurent pas. Le 7 février, un des soldats de la *Découverte* tomba dans la mer, et s'y noya. C'était le second malheur de cette espèce qu'éprouvait le capitaine Clarke.

Le 10, on découvrit la terre de la Nouvelle-Zélande. Nous gouvernâmes vers le cap Farewell. Après l'avoir doublé, on porta sur l'île Stephens, et le 12 les deux vaisseaux mouillèrent dans le détroit de la Reine-Charlotte. Le même jour on se mit à l'œuvre. Les barriques vides furent mises à terre, l'on prépara un emplacement pour les observatoires et les tentes des soldats et des travailleurs.

---

## CHAPITRE III.

RELACHE dans le canal de la Reine-Charlotte. — Premières visites des Naturels. Leur défiance. — Détails sur le massacre des gens du capitaine Furneaux. — Chef qui fut à la tête des assassins. Son intrépidité. — Jeunes Zélandais qui s'embarquent à la suite d'Omaï. — Divers renseignemens.

A PEINE avions-nous jeté l'ancre que plusieurs pirogues vinrent aux côtés des vaisseaux, mais très-peu de Naturels voulurent monter à bord; je m'en étonnai, parce qu'ils me connaissaient tous. Parmi eux se trouvait un homme que j'avais traité avec une bonté particulière pendant mon premier séjour. Ni mes protestations d'amitié, ni mes préseus ne purent l'engager à monter sur le vaisseau. Je ne pouvais concevoir la cause de cette défiance, à moins de supposer qu'ils nous soupçonnaient de venir venger la mort des gens du capitaine Furneaux (1). En voyant à bord de mon bâtiment ce même Omaï, qu'ils devaient se souvenir d'avoir vu sur l'*Aventure* lors de

---

(1) Voyez tome IV, page 209.

cette funeste catastrophe, ils ne pouvaient douter que je n'en fusse instruit. Je crus donc nécessaire de les rassurer, et je les vis bientôt passer de cette contrainte pénible à une entière confiance.

Je pris néanmoins les plus grandes précautions. Je plaçai une garde de dix soldats de marine pour protéger ceux qui étaient à terre, et tous les travailleurs furent armés. M. King et deux ou trois officiers, avaient ordre de rester constamment avec eux. Jamais bateau n'alla à quelque distance sans être bien armé, et sans un officier sur lequel je pusse compter, et qui connût bien les Naturels. Après le massacre du détachement de l'*Aventure* dans ce même détroit, après celui du capitaine Marion et de plusieurs de ses gens dans la Baie-des-Iles (1), il était impossible de ne pas avoir un peu de défiance.

Pendant toute cette journée une foule de familles vinrent des différentes parties de la côte et s'établirent auprès de nous; de sorte qu'à l'exception de notre petit camp, il ne restait pas sur cette rive un seul point où l'on pût encore élever une hutte. Ils dressent ces habita-

---

(1) Voyez tome IV, page 169.

tions momentanées avec une facilité remarquable ; j'en ai vu fabriquer plus de vingt sur un terrain qui, une heure auparavant, était couvert de plantes et d'arbustes.

Ces Indiens apportent avec eux une partie des matériaux, ils prennent le reste dans le lieu même. Aussitôt leur débarquement, ils sautèrent sur le rivage et prirent possession d'un terrain, en arrachant les plantes et les arbustes, et en plantant en terre quelques-uns des pieux qui forment la carcasse d'une hutte. Alors ils retournèrent aux canots, réunirent leurs armes contre un arbre, et de manière qu'ils pussent s'en ressaisir promptement à la moindre alarme.

Pendant tout ce tems, les femmes s'occupaient de leur côté ; les unes veillaient sur les canots, d'autres sur les provisions et leurs misérables ustensiles ; quelques-unes allaient chercher des branches sèches pour faire cuire leurs alimens. Quant aux enfans et aux vieillards, je les occupai assez pendant ce tems à ramasser des grains de verre : je ne les quittai que lorsque j'eus vidé mes poches.

Ces habitations passagères sont tout juste ce qu'il faut pour garantir du vent et de la pluie, et c'est leur seul objet. J'observai que toujours, ou presque toujours, une même famille, quelque

nombreuse qu'elle fût, s'associait et bâtissait en commun; de sorte que leurs villages, et même leurs plus grandes bourgades formaient différens quartiers divisés par de petites palissades, ou quelque autre clôture.

Cet établissement à notre proximité nous fut d'un grand avantage; chaque fois que le tems le permettait, quelques Naturels allaient à la pêche, et au moyen d'échanges, nous partagions le produit de leurs travaux. Ce supplément joint à ce que fournissaient nos filets et nos lignes, nous mettait en telle abondance, que rarement nous manquions de poisson; les autres rafraîchissemens n'étaient pas en moindre grande abondance. Tous les jours on faisait cuire pour les équipages des deux vaisseaux, du céleri, du cochléaria, et un potage avec des pois et du froment; ils buvaient de la bière de pin. Ce régime était fort convenable pour arrêter les progrès du scorbut; à notre arrivée nous n'avions que deux hommes qui en fussent attequés.

J'ai toujours toléré le commerce avec les femmes, parce que je ne pouvais l'empêcher; mais je ne l'ai jamais encouragé, parce que j'en redoute les conséquences. Je sais que plusieurs personnes s'imaginent que ces liaisons font notre plus grande sûreté chez les Sauvages, et peut-être cela serait-il vrai pour des hommes que

leur goût ou la nécessité fixeraient parmi eux : mais il en est bien autrement pour des passagers et des navigateurs tels que nous ; en pareilles circonstances les liaisons avec les femmes perdent plus d'hommes qu'elles n'en sauvent. Peut-on raisonnablement en espérer autre chose , quand leur propre satisfaction est leur seul but , sans aucun mélange d'attachement ?

Parmi ceux qui nous visitèrent était un chef nommé *Kahora* ; c'était lui qui commandait le parti qui massacra les gens du capitaine Furneaux. Il avait tué de sa main M. Rowe , l'officier. A le juger d'après ses compatriotes , il était plutôt craint qu'aimé. Non content de me dire que c'était un méchant homme , ils me sollicitaient souvent pour lui ôter la vie , et paraissaient fort étonnés que je ne m'y prêtasse pas , car une telle action était conforme à leurs idées de justice. Mais pour suivre les conseils de nos prétendus amis , il m'aurait fallu extirper la race entière , puisque chaque horde me demandait à son tour d'en détruire une autre.

Le 15 , m'étant mis en route avec mon canot pour découvrir de l'herbe , je visitai l'hippah ou village fortifié à la pointe sud-ouest de Motuara , et les jardins que nous avions formés sur l'île. Le premier était désert ; cependant les

maisons et les palissades avaient été rétablies. Une description de cet hippah se trouve dans mon premier Voyage. On a vu dans le second qu'en 1773, lorsque l'*Aventure* relâcha au détroit de la Reine-Charlotte, M. Bayley choisit cet endroit pour faire ses observations, et s'amusa, ainsi que ses gens, à semer plusieurs des productions de nos jardins : il n'en restait pas le moindre vestige. On avait probablement tout arraché pour rebâtir le village; quant aux autres jardins formés par le capitaine Furneaux, quoiqu'ils fussent couverts des herbes du pays, nous y trouvâmes pourtant des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des raves, de la moutarde et quelques pommes de terre. Le changement de sol avait beaucoup amélioré ces dernières, qui venaient du cap de Bonne-Espérance : une bonne culture pouvait les rendre les meilleures du monde. Les Zélandais aiment cette racine, mais il est clair qu'ils n'en avaient pas semé une seule, et sans la difficulté de les extirper quand une fois elles sont plantées, nous n'en aurions probablement pas retrouvé une seule.

Le 16, à la pointe du jour, j'allai avec cinq canots et un détachement recueillir du fourrage pour le bétail. Le capitaine Clarke, plusieurs officiers, Omaï et deux des Naturels m'accom-

pagnèrent. Nous remontâmes le détroit jusqu'à trois lieues, et nous mîmes à terre à la rive orientale. Nous visitâmes l'anse des Herbes, lieu mémorable du massacre des gens du capitaine Furneaux. J'y retrouvai mon ancien ami Péeterée ou Pedre, qui, à mon dernier voyage, ne m'avait presque pas quitté. Il était accompagné d'un autre Indien, et tous deux nous reçurent sur la rive, armés du patou et d'un dard. J'ignore si cette réception était une marque de politesse ou un effet de la crainte, mais je crus voir à des signes certains qu'ils n'étaient pas sans inquiétude. Quelques présens écartèrent bientôt cette frayeur, et attirèrent à la rive deux ou trois autres familles; néanmoins le plus grand nombre se tint hors de vue.

Nous voulûmes connaître les circonstances de la fin tragique de nos compatriotes. Omaï était notre interprète; Pedre et les autres répondirent à nos questions sans réserve, et avec la franchise de gens qui ne craignent point la punition d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'ils n'y avaient eu aucune part. Ils nous racontèrent que nos gens étant à dîner, plusieurs Naturels qui les entouraient leur volèrent du pain et du poisson, et qu'ils furent frappés. Le ressentiment produisit une querelle, et deux Zélandais furent tués des deux

seuls coups de fusil qu'on tira ; car, avant que les Anglais pussent en tirer un troisième ou recharger les autres, les Naturels tombèrent en foule sur eux, les accablèrent par le nombre, et les massacrèrent tous. Pedre et ses compagnons nous montrèrent le lieu même de la scène, au côté droit de l'anse. Ils me désignèrent du doigt le lieu où était le soleil : ce devait être assez tard dans l'après-midi. Le canot était à deux cents verges de cet emplacement, et gardé par un Noir qui appartenait au capitaine Furneaux.

Ce Noir, à ce que nous apprîmes ensuite, occasionna la querelle, en assénant un violent coup de bâton à un des Naturels qui volait quelque chose dans le canot. Les cris de l'Indien vinrent frapper les oreilles de ses compatriotes ; ils crurent qu'on l'avait tué, et attaquèrent aussitôt les Européens. Ces deux versions nous furent certifiées par plusieurs Naturels qui n'avaient aucun intérêt à nous tromper. Tous convinrent que la querelle avait été occasionnée par des vols ; mais assurèrent qu'on n'avait eu aucun dessein prémédité de verser du sang, et que si ces vols n'eussent pas été si promptement punis, il ne fût arrivé aucun malheur. En effet, les plus grands ennemis de Kahoora, ceux qui demandaient sa perte avec le plus de chaleur, avouaient en même tems qu'il n'avait

eu aucune intention de quereller, encore moins de tuer, jusqu'à ce que l'affaire s'engageât. Il paraît aussi que les malheureuses victimes n'avaient aucune crainte du sort qui les menaçait : autrement ils ne se seraient point fiés à dîner si loin de leur canot au milieu d'un peuple qui pouvait devenir leurs assassins. Je ne pus jamais découvrir ce que devint le canot. Quelques-uns dirent qu'il avait été emmené par une troupe d'étrangers, mais qu'ils ignoraient en quel endroit.

Le soir, lorsque nous nous embarquâmes pour gagner les vaisseaux, Pedre se laissa persuader de lancer son canot et de nous suivre; mais dès que nous fûmes au large, le vent souffla violemment du nord-ouest, et il fut obligé de remettre à terre. Quant à nous, ce ne fut pas sans peine que nous rejoignîmes les vaisseaux, où quelques canots n'arrivèrent qu'à une heure après minuit, et fort à tems, car il s'éleva aussitôt une violente tempête accompagnée de beaucoup de pluie.

Le 18, Pedre vint s'établir auprès de nous avec sa famille. Le vrai nom de ce chef était *Matahouah*, celui de Pedre lui avait été donné par nos marins, mais il était également connu sous tous les deux parmi ses compatriotes. Le 20 nous essayâmes une autre tempête : ces ouragans sont fréquens sur cette côte

et souvent fort dangereux. Le 21 nous eûmes la visite d'une tribu ou famille, composée d'une trentaine de personnes, hommes, femmes, et enfans, qui venaient du haut du détroit. Je ne les avais pas encore vus. Le chef se nommait *Tomatongeaurooranne* : c'était un homme de quarante-cinq ans, d'une physionomie ouverte. Le reste de sa famille était ce que j'avais encore vu de mieux parmi les Naturels de la Nouvelle-Zélande.

Les deux tiers des habitans du détroit étaient alors établis près de nous. Un grand nombre fréquentaient journellement les vaisseaux ou notre petit camp du rivage ; il y eut surtout dans celui-ci une grande affluence, parce que nos gens faisaient de l'huile de veau marin. Jamais les Groënländais n'eurent autant de goût pour l'huile de baleine, qu'en montrèrent les Zélandais ; ils mangeaient jusqu'à l'écume des marmites et le dépôt des barriques ; un peu d'huile pure était pour eux le régal le plus délicieux.

Dès que nous eûmes embarqué toutes nos provisions, nous sortîmes de l'anse, mais le vent nous força de remettre à l'ancre un peu en dehors de l'île Motuara pour attendre un moment plus favorable. Pendant que nous démarrions pour mettre à la voile, Matahouah,

Tomatongeaurooranne et plusieurs autres Naturels, vinrent nous faire leurs adieux, ou plutôt tâcher d'obtenir quelques nouveaux présens. Ces deux chefs me demandèrent des chèvres et des cochons: je leur en donnai. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais je comptai peu sur leurs promesses. Les animaux que le capitaine Furneaux avait laissés sur le rivage, et qui étaient tombés bientôt entre les mains des Naturels, avaient été tués; je ne pus rien apprendre de positif sur ceux que j'avais laissés dans la baie occidentale, et dans la rade des Cannibales. Cependant tous les Naturels m'assurèrent qu'il se trouvait alors des volailles sauvages dans les bois derrière la rade du Vaisseau; et j'appris dans la suite que Tiratou, chef fort renommé parmi eux, avait en sa possession un grand nombre de coqs et de poules, et l'une des truies.

J'avais d'abord eu l'intention de laisser dans cette île des chèvres, des cochons, des brebis, deux génisses et un jeune taureau, si je trouvais un chef assez puissant pour les protéger, ou un lieu propre à les cacher aux yeux de ceux qui par ignorance pouvaient les détruire; mais Tiratou était absent, et Tringho-Waya, qui, lors de mon premier voyage, paraissait un personnage d'importance, avait été tué cinq mois auparavant, avec soixante-dix personnes de sa

tribu. Je ne trouvai plus dans notre voisinage de tribu assez nombreuse pour qu'elle me parût avoir de la supériorité sur les autres. Donner ces animaux à des tribus faibles, c'était manquer son but; car dans un pays où l'on ne connaît point de sûreté pour la propriété, il fallait qu'ils devinssent la proie du plus fort, qu'ils fussent divisés ou tués, peut-être l'un et l'autre. J'avais donc résolu de n'en point laisser du tout, jusqu'à ce que Matahouah et l'autre chef m'ayant demandé des chèvres et des cochons, je les leur donnai au hasard. J'ai laissé à différentes reprises une douzaine de porcs à la Nouvelle-Zélande, outre ceux que le capitaine Furneaux y a débarqués. Il serait bien extraordinaire que la race de ces animaux ne s'y fût pas conservée et multipliée dans l'état sauvage ou domestique, et même dans tous les deux.

Lorsque nous fûmes mouillés près de Motuara, trois ou quatre canots pleins de Sauvages vinrent à nous, de la côte sud-est du détroit, et l'on fit avec eux un commerce très-actif. Dans l'un de ces canots était Kahoorā, ce chef qui commandait le parti qui avait massacré les gens du bateau de l'*Aventure*. C'était la troisième fois qu'il venait nous voir, sans montrer la moindre crainte. Omaï, me le montrant du doigt, me pria de lui tirer un coup de fusil. Voyant que je

m'y refusais , il s'adressa à Kahoorā , et le menaça de le tuer lui-même , s'il avait la hardiesse de reparaitre encore.

Le chef s'épouvanta si peu de ces menaces qu'il revint le lendemain avec toute sa famille , hommes , femmes et enfans , au nombre de vingt. Omaï accourut m'avertir et me demanda s'il devait l'appeler. Je lui dis qu'il le pouvait ; il me l'amena aussitôt dans ma dunette. » Voilà Ka » hoora , me dit-il , tuez-le. » Mais comme s'il eût oublié ses premières menaces , ou qu'il craignît d'être chargé de l'exécution , il se retira. Peu à près il reparut , et voyant que le chef existait encore , il me dit avec beaucoup de naïveté : « Pourquoi » ne le tuez-vous pas ? Vous dites qu'en Angle- » terre on pend un homme qui en tue un autre ; » celui-ci en a tué dix , et pourtant vous ne lui » ôtez pas la vie , quoique ses compatriotes » eux-mêmes sollicitent de vous cet acte de » justice. » Les argumens d'Omaï , tout spécieux qu'ils étaient , ne firent point d'effet sur moi , et je lui dis de demander au chef pourquoi il avait tué les gens du capitaine Furneaux ? A cette question , Kahoorā croisa ses bras , baissa la tête , et eut l'air d'un homme pris dans un piège : je crois fermement qu'il s'attendait à périr ; mais je ne lui eus pas plutôt garanti sa sûreté , qu'il reprit toute sa bonne

contenance. Toutefois il ne se souciait guère de répondre à ma question : il fallut lui répéter bien des fois la promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal. Il me dit alors qu'un de ses compatriotes ayant apporté une hachette de pierre qu'il voulait échanger, un Anglais s'en empara, refusant de la rendre et de rien donner en retour. Le propriétaire alors arracha un pain pour équivalent, et la querelle fut engagée.

Le reste du rapport de Kahoora différait peu de tous ceux qu'on nous avait faits. Le chef ajouta qu'il l'avait échappé belle pendant le combat ; se voyant mis en joue par un Européen, il s'était promptement glissé derrière le bateau, et celui qui était à ses côtés avait été tué roide ; dès que le fusil fut déchargé, il attaqua M. Rowe qui, en se défendant avec son sabre, le blessa au bras, mais fut bientôt accablé par le nombre.

Le lendemain, lorsque M. Furneaux envoya M. Burney avec un détachement armé à la recherche de ces hommes, on vit bientôt les horribles preuves de tout ce qui s'était passé ; on fit plusieurs décharges sur un groupe de Sauvages encore assemblés dans ce lieu, et qui faisaient sans doute leur horrible festin ; mais aucun des meurtriers ou des cannibales, n'était tombé victime de notre juste vengeance. Ka-

hoora , et tous les Indiens qui avaient été à portée de le savoir , nous assurèrent que le feu du détachement n'avait tué ni même blessé personne.

Les Naturels que j'avais rencontrés , et qui me savaient instruit des détails de ce massacre , ne doutaient pas que je ne le vengeasse par la mort de Kahoorá. J'ai dit que plusieurs le désiraient , et tous me paraissaient étonnés de mon indulgence. Kahoorá ne l'ignorait pas , et ne craignit pourtant pas de se livrer souvent à ma discrétion. Lorsqu'il nous visitait dans la rade , il aurait peut-être pu mettre sa confiance dans le grand nombre d'amis qui l'accompagnaient ; mais dans ses dernières visites , il n'avait pas les mêmes moyens ; nous nous trouvions alors mouillés à une telle distance du rivage , que si j'avais voulu l'arrêter , il ne pouvait compter sur aucune assistance , ni se flatter d'échapper. Cependant après les premières frayeurs que lui causèrent mes questions , il fut si éloigné d'éprouver de la crainte , que voyant dans ma chambre le portrait d'un de ses compatriotes , il pria M. Weber de faire le sien. J'avoue que j'admire son intrépidité. J'étais flatté de la confiance qu'il avait en moi ; il comptait entièrement sur la déclaration que j'avais formellement faite à tous ceux qui me demandaient sa mort : que j'avais tou-

jours été leur ami à tous, et que je continuerais de l'être, s'ils ne me donnaient point de raisons du contraire; que je consentais à oublier le traitement inhumain qu'ils avaient fait à quelques-uns des nôtres, en raison du laps de tems; mais que si jamais ils se livraient à de pareils excès, je serais inexorable et leur ferais éprouver tout le poids de ma vengeance.

Avant d'arriver à la Nouvelle-Zélande, Omaï m'avait témoigné le desir d'emmener avec lui, dans sa patrie, quelques-uns des Naturels. Peu de jours après mon arrivée, j'eus occasion de le satisfaire. Un garçon de dix-sept à dix-huit ans, nommé *Taweiharooa*, offrit de nous accompagner, et fit sa résidence à bord. J'y fis d'abord peu d'attention, imaginant qu'il nous quitterait à l'instant du départ, et quand il aurait obtenu d'Omaï beaucoup de petits présens. Voyant qu'il persistait dans la résolution de nous suivre, que c'était le fils unique d'un chef qui venait de mourir, et qu'il avait encore sa mère, femme très-respectée dans le pays, je craignis qu'Omaï n'eût séduit le jeune homme et ses parens, en leur donnant l'espoir, ou même leur promettant qu'il reviendrait. Je leur fis donc savoir à tous, que si le jeune homme venait avec nous, il ne fallait plus espérer de le revoir; mais cette déclaration ne produisit aucun effet. La

veille de notre départ, Tiratoutou sa mère, vint à bord recevoir son dernier présent d'Omaï. Le même soir, Taweiharooa et elle se séparèrent avec toutes les marques possibles d'affection entre une mère et un fils qui se quittent pour toujours ; mais elle dit alors qu'elle ne pleurerait plus : elle tint parole. Le lendemain elle vint faire le dernier adieu, mais tout le tems qu'elle fut à bord, elle montra beaucoup de gaîté, et partit sans donner la plus légère marque d'affliction.

Pour que Taweiharooa partît d'une manière digne de sa naissance, il fallait qu'il prît un domestique parmi ses compatriotes. Un jeune homme s'offrit, et resta à bord jusqu'au moment de mettre à la voile. Ses amis l'emmenèrent alors, mais sa place fut bientôt remplie par un tout jeune garçon de neuf à dix ans, nommé *Kokoa*. Ce fut son propre père qui me le présenta, et je crois qu'il eût montré moins d'indifférence en se séparant de son chien. Il dépouilla l'enfant du peu de vêtemens qu'il avait, et nous le laissa tel qu'il était né. Vainement je voulus convaincre les Indiens de l'impossibilité du retour de ces jeunes gens, aucuns, pas même leurs proches parens, ne parurent s'embarrasser de ce qu'ils deviendraient. D'après cela, je donnai mon consentement à leur départ, d'au-

tant plus qu'ils ne pouvaient réellement perdre au change.

Il paraît , par toutes les informations que j'ai prises , et les renseignemens que nous obtînmes de Taweiharooa , que les habitans de la Nouvelle-Zélande doivent être dans une éternelle appréhension d'être détruits les uns par les autres. Il n'est point de tribu qu'une autre tribu n'ait offensée , et qui n'épie sans cesse l'occasion de se venger. Peut-être le desir de faire un bon repas n'est pas le moins vif aiguillon qui les excite à cet acharnement : on dit qu'ils passent souvent beaucoup d'années à attendre le moment favorable ; et que le fils n'oublie jamais une injure faite à son père. Pour exécuter leurs desseins sanguinaires , ils attaquent leurs ennemis pendant la nuit ; et s'ils les prennent au dépourvu ( ce qui doit rarement arriver ) , ils massacrent tout indistinctement , sans épargner ni les femmes ni les enfans. Après cette horrible boucherie , ils font , sur le lieu même , leur abominable repas , ou bien ils emportent chez eux le plus de cadavres qu'ils peuvent , et là ils s'en repaissent avec une brutalité trop révoltante pour la décrire. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leurs projets , ils s'enfuient , et souvent sont à leur tour poursuivis et attaqués par leurs adversaires.

Ils ne connaissent pas l'usage de faire des prisonniers, ou de donner quartier : aussi n'est-il pour le vaincu d'autre salut que dans la fuite. Cet état de guerre perpétuelle, et la manière destructive de la faire, produit une si grande défiance, qu'un Zélandais est nuit et jour sur ses gardes : et en effet, quel motif plus puissant pour rendre l'homme vigilant, que le salut de son corps; et j'ajouterai même de son ame, puisque, d'après leurs idées religieuses, l'ame de celui dont la chair est dévorée par ses ennemis, est livrée à un feu éternel, tandis que l'ame de celui dont le corps a été arraché des mains de ses meurtriers, va rejoindre, dans le séjour de leurs divinités, ceux dont la mort a été naturelle. Je leur demandai s'ils mangeaient aussi la chair de leurs amis tués à la guerre, mais dont les corps avaient été dérobés aux ennemis. Ma question les surprit, et parut même leur faire éprouver une sorte d'horreur. Ils enterrent ordinairement leurs morts; mais, quand ils ont plus de cadavres ennemis qu'ils n'en peuvent manger, ils les jettent à la mer.

Ils n'ont point de Moraï, ni d'autre lieu consacré au culte public; ils ne s'assemblent jamais pour cet objet; ils ont des prêtres qui seuls implorent les dieux, soit à l'occasion d'une guerre contre une tribu voisine, soit pour une pêche,

ou toute autre entreprise de ce genre. Nous n'avons pu savoir quels sont les principes de leur religion , mais ils leur sont profondément inculqués dès le bas âge. Nous en eûmes une preuve remarquable dans l'enfant qui devait accompagner Tawaiharooa. On lui avait coupé les cheveux ; il jeûna la plus grande partie de la journée , disant que s'il mangeait ce jour-là , l'Eatooa le tuerait. On lui offrit inutilement tous les mets les plus capables de le tenter ; cependant , vers le soir , les besoins de son estomac l'emportèrent sur les préceptes de la religion , et il mangea , mais très-peu. J'avais déjà eu occasion de penser qu'ils attachaient quelques idées superstitieuses à la coupe de leurs cheveux : souvent on en voyait des touffes suspendues aux branches d'arbres, près des habitations ; mais je n'ai jamais pu rien découvrir sur ce point mystérieux.

Malgré l'état continuel de guerre dans lequel vivent les Zélandais, les étrangers qui voyagent sans mauvais dessein , sont bien reçus et bien traités pendant leur séjour ; mais on ne les laisse séjourner que le tems qu'il faut pour leurs affaires. C'est ainsi que, dans tout le nord de l'île, se fait le commerce du *poenamoo*, ou du talc vert. Ils nous dirent qu'on ne trouvait cette pierre que dans un endroit qui porte son nom ,

situé vers le haut du détroit de la Reine-Charlotte, et à une ou deux journées de la station de nos vaisseaux. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas le tems de visiter cette place, car on nous fit, sur cette pierre, cent histoires fabuleuses, toutes plus ou moins absurdes : par exemple, ils prétendent que cette pierre est originairement un poisson, qu'ils l'étourdissent, lui attachent une corde, le traînent au rivage, l'y amarrent, et qu'ensuite il se pétrifie. Comme tous conviennent qu'on le pêche dans un lac, il est probable que les torrens l'apportent des montagnes et le déposent dans ce vaste bassin. Ce lac est nommé par les Naturels *Tavai-Poenammoo*, c'est-à-dire, l'eau du talc vert.

La polygamie est d'usage parmi les Zélandais ; il n'est pas rare de voir un homme qui ait deux ou trois femmes. Les Zélandais sont nubiles de très-bonne heure. Une femme célibataire doit s'y trouver dans un grand abandon : sa subsistance doit être difficile et précaire ; au moins se trouve-t-elle sans protection dans un pays où chaque individu en a toujours besoin d'une très-puissante.

Je demandai un jour à Taweiharooa combien de vaisseaux semblables aux nôtres avaient mouillé dans le détroit de la Reine-Charlotte, ou dans le voisinage ? Il en cita un qui nous

était absolument inconnu. Ce vaisseau, que les Zélandais distinguaient par le nom de *Tupia*, avait, disait-il, abordé à la côte nord-ouest de Teerawitte, peu d'années avant mon arrivée dans le détroit avec l'*Endéavour*. Je crus d'abord qu'il confondait les lieux et les époques; que ce vaisseau pouvait être celui de M. de Surville, qui avait touché à la côte nord-est d'Eaheinomauwe, la même année que j'y étais sur l'*Endéavour*, ou celui de M. Marion-Dufresne, qui alla dans la baie des Iles, sur la même côte, peu d'années après. Mais il nous assura qu'il ne se trompait point, et que le fait était fort connu de tous les habitans du Détroit. Pendant son séjour, le capitaine de ce vaisseau avait cohabité avec une femme du pays, qui avait eu de lui un fils encore vivant, et de l'âge environ de Kokoa. Taweharooa nous apprit aussi que ce vaisseau avait introduit le premier, parmi eux, la maladie vénérienne : ce fléau y est actuellement très-commun, quoiqu'ils paraissent s'en soucier peu; ils prétendent que les effets en sont beaucoup moins terribles que dans le commencement. Le seul remède qu'ils emploient, c'est de faire prendre au malade une sorte de bain chaud fait avec le suc de certaines plantes vertes, exprimées sur des pierres très-chaudes.

Je regrettai de n'avoir pas entendu parler de

ce vaisseau tandis que je mouillais dans le détroit. Omaï nous aurait procuré des renseignemens exacts, en interrogeant des témoins oculaires. Le témoignage de Taweharooa n'était que par ouï dire, et pouvait être sujet à erreur. A la fin de 1773, la seconde fois que je visitai la Nouvelle-Zélande, dans mon dernier voyage, on nous avait aussi parlé d'un vaisseau qui avait relâché sur la côte de Teerawitte; mais alors nous crûmes mal comprendre, et nous fîmes peu d'attention à cette nouvelle. Le vaisseau inconnu avait aussi laissé dans le pays un quadrupède que notre jeune Zélandais n'avait point vu, et dont nous ne pûmes présumer l'espèce à la description qu'il nous en fit.

Taweharooa nous apprit qu'on trouvait à la Nouvelle-Zélande des serpens et des lézards d'une énorme grandeur. Ceux-ci ont huit pieds de long, et leur corps est aussi gros que celui d'un homme. Quelquefois ils saisissent les hommes et les dévorent. Ils vivent sous terre : on les tue en faisant du feu à l'ouverture de leurs retraites. Nous ne pûmes nous tromper sur l'espèce des deux animaux qu'il indiquait : il traça sur du papier une figure assez exacte de l'un et de l'autre.

Malgré tous les détails que j'ai déjà donnés dans mes deux premiers Voyages, sur ce pays

et ses habitans, M. Anderson a fait beaucoup de remarques qui ne seront pas superflues : elles confirmeront ou rectifieront la plupart de mes observations, et ne peuvent manquer d'offrir au lecteur un nouveau degré d'intérêt. Je vais les rapporter dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE IV.

DESCRIPTION générale de la Nouvelle-Zélande et de ses habitans. — Départ. — Chagrin des deux Zélandais qui sont à bord. — Découverte de l'île Mangeea. — Le frère du roi vient au vaisseau. — Disposition amicale des habitans. — Impossibilité de débarquer. — Découverte de l'île Watecoo. — Omaï et quelques Anglais descendent à terre. — Inquiétude sur leur sort.

LE sol est montueux dans tous les environs du détroit de la Reine-Charlotte. A partir du rivage, il s'élève en collines, à sommets arrondis. A une grande distance, on voit des vallées, ou plutôt des sillons peu profonds qui aboutissent du côté de la plage à une anse couverte de sable ou de cailloutage ; derrière, sont de petits terrains plats, où les naturels dressent leurs huttes, ayant retiré leurs canots sur la côte. Cette position est d'autant plus favorable, que dans chaque anse est un petit ruisseau qui a son embouchure dans la mer. Ces ruisseaux sont remplis de petites truites.

On ne peut mieux juger de la bonne qualité du sol que par l'abondance des productions. Si l'on excepte quelques éminences qui se voient

près du rivage et n'offrent que des buissons, toutes les collines présentent des forêts continues d'arbres très-hauts et dont la végétation vigoureuse surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir. C'est un des plus beaux coups d'œil qu'offrent les grands et superbes ouvrages de la nature.

La douce température du climat ne contribue pas peu sans doute à cette végétation surprenante. Dans le tems même de notre relâche qui correspondait à notre mois d'août, la chaleur ne fut jamais désagréable, et le thermomètre ne passa pas 66<sup>d</sup>. Le froid de l'hiver n'est pas moins tempéré. Dans le mois de juin 1773, qui répondait au mois de décembre, le mercure ne descendit jamais au-dessous de 48<sup>d</sup>., et les arbres étaient alors aussi verts que dans l'été. Je crois que les feuilles ne tombent que pour être successivement remplacées par celles du printemps.

Il est surprenant que, dans un pays aussi vaste, on ne voie pas même de traces de quadrupèdes, excepté quelques rats et une espèce de chien-loup qui est un animal domestique. Ces Insulaires sont de moyenne taille, et en général mal faits. Leur couleur varie depuis le noir foncé jusqu'à une teinte jaunâtre ou olive; leurs traits n'ont pas plus d'uniformité. Quelques-uns res-

semblent à des Européens. Les jeunes gens ont une physionomie libre et ouverte. Les femmes sont en général plus petites que les hommes ; elles ont peu de graces.

L'habillement des deux sexes est le même , et consiste en une pièce d'étoffe oblongue de cinq pieds de long sur quatre de large , faite du lin soyeux dont j'ai eu occasion de parler. C'est un ouvrage à nœuds marqueté aux coins , ou décoré avec des morceaux de peau de chien. Deux coins de cet habillement passent sur les épaules , et s'attachent sur la poitrine par la partie qui couvre le corps. Quelquefois il est chargé de grandes plumes ou de morceaux de peau de chien qui paraissent travaillés dans l'étoffe ; mais le plus ordinairement ce manteau consiste en une quantité de joncs passés dans un grand anneau ; celui-ci pose sur les épaules , et les joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses. Quand ils sont assis avec cet accoutrement sur le rivage ou dans leurs canots , on les prendrait pour des rochers grisâtres , si leur tête noire , qui sort du milieu ne faisait pas regarder avec plus d'attention.

Ils se réunissent au nombre de quarante, cinquante et plus ; quelquefois les familles sont isolées , et leurs huttes sont contiguës , mais en général ils n'ont que de misérables habitations.

La meilleure avait trente pieds de long, quinze de large, six de haut; elle était bâtie absolument comme nos granges de campagne; l'intérieur était solide et régulièrement soutenu des deux côtés par des piliers alternativement grands et petits, bien liés ensemble avec des branches d'osier, et peints en rouge et en noir. La traverse du faite était forte, et tous les gros joncs qui formaient l'intérieur du toit, étaient exactement parallèles l'un à l'autre. A l'un des bouts était une très-petite ouverture carrée qui servait de porte, et auprès une autre plus petite, apparemment pour la fumée, car elle n'avait point d'autre échappée. Cette habitation était une des plus belles, et la résidence de l'un des chefs.

Leur industrie ne le cède ni en invention, ni en exécution, à celle d'aucun autre peuple sauvage. En effet, sans connaître l'usage d'aucun métal, ils fabriquent tous les objets qui leur sont nécessaires. Leurs vêtemens, leurs armes, tout est fait avec une solidité, une exactitude, une justesse qui répondent à leur but. Leur ciseau et leur gouge sont de jaspe ou de la pierre serpentine, et quelquefois d'une pierre noire, douce et très-solide; mais leur chef-d'œuvre est la sculpture que l'on remarque sur les plus petites choses; la proue de leurs canots surtout en

est ornée d'une manière qui montre autant de goût que de travail et de patience. Les cordes de leurs lignes à pêcher sont aussi fortes et aussi unies que les nôtres. Ce qui doit leur coûter le plus, ce sont les instrumens tranchans : la pierre qui les compose est fort dure, et ils ne peuvent la façonner qu'en frottant pierre sur pierre, ce qui doit prendre beaucoup de tems. Une coquille ou un morceau de jaspe leur sert de couteau. Pour vilebrequin, ils se servent d'une dent de goulu emmanchée dans un morceau de bois. Ils ont aussi une petite scie formée d'un bois convexe très-bien sculpté, où sont fixées des dents de poisson. Ils ne s'en servent que pour scier les ennemis qu'ils tuent dans le combat.

Ces Indiens, extrêmement prompts à ressentir une injure, sont toujours prêts à s'en venger. Ils montrent cependant de l'insolence, lorsqu'ils ne craignent rien, ce qui est contraire au vrai courage; et peut-être que cette ardeur de vengeance tient plus à un caractère féroce qu'à une grande bravoure. Ils paraissent défiants et soupçonneux, mais ces défauts tiennent plutôt à leur éducation qu'à leur naturel. Jamais ils ne s'approchent des vaisseaux à la première vue; ils arrêtent leurs canots à une certaine distance, pour observer les mouvemens, et décider entr'eux s'ils

doivent risquer ou non leur sûreté. Ils joignent à cela beaucoup de penchant au vol: dès qu'ils espèrent n'être pas découverts, ils dérobent tout ce qui se trouve sous leurs mains; ils trompent aussi en négociant, s'ils le peuvent faire sans danger; ils ne veulent rien confier, et on les voit se réjouir s'ils croient s'être joués de votre bonne foi.

Cette conduite n'a pourtant rien d'extraordinaire chez un peuple sans subordination et sans lois. L'autorité d'un chef ne s'étend pas au-delà de sa famille; et quand ils se réunissent pour la défense commune, ou tout autre objet, on choisit pour commander, les plus recommandables par leur courage ou leur prudence. On ignore comment se décident leurs querelles, mais dans toutes celles dont nous fûmes témoins, quoiqu'elles fussent de peu d'importance, il y eut beaucoup de bruit et de désordre. Leurs armes sont des javelots, des patous, des lances et quelquefois des pierres. Avant l'engagement, ils entonnent l'hymne de guerre, qu'ils chantent tous avec la plus exacte mesure. Bientôt leur ardeur devient une frénésie; leurs yeux, leur bouche, leur langue se contournent d'une manière horrible pour effrayer l'ennemi; ils paraissent alors plutôt des démons que des hommes. A la victoire succède une scène horrible, cruelle et

honteuse pour l'humanité. Ils hachent en pièces les corps des vaincus, lorsque souvent ils respirent encore. Ils les font rôtir, et les dévorent avec une avidité sans exemple.

On ne croirait pas que des peuples aussi barbares fussent susceptibles de tendres affections ? Cependant ces êtres féroces connaissent la douleur, le désespoir que cause la perte d'un objet aimé. Ils pleurent la mort de leurs amis, avec cette expression touchante qui peint le véritable attachement. S'ils perdent leurs parens, ils poussent des cris lamentables. Dans leur désespoir, ils saisissent des coquilles, des cailloux tranchans avec lesquels ils se blessent au front et aux joues, jusqu'à ce que leur sang coule, et se mêle à leurs pleurs. Ils font de petites figures qui représentent l'image de ces objets tant regrettés, les suspendent à leur cou, et les portent sans cesse pour entretenir un souvenir douloureux. Toutes les impressions sont si vives en eux que le plaisir même les porte aux mêmes lamentations, lorsqu'ils célèbrent le retour de leurs amis.

Les enfans sont de très-bonne heure initiés à tous les usages, bons ou mauvais, de leurs pères. Ainsi l'on voit un petit garçon ou une petite fille de neuf ou dix ans, faire toutes les contorsions effroyables, par lesquelles ils cherchent à ins-

pirer la terreur à leurs ennemis; ils chantent la chanson de guerre et ne manquent jamais la mesure. Ces Indiens chantent aussi avec une sorte de mélodie les traditions de leurs ancêtres, leurs actions guerrières et différens autres sujets. Ils sont passionnés pour cette occupation. Ils y emploient la plus grande partie de leurs tems, ainsi qu'à jouer d'une espèce de flûte.

Leur prononciation est un peu gutturale; cependant leur langue n'est ni dure, ni désagréable, et tout ce qui peut contribuer à rendre un idiome musical se rencontre dans leur langage; il est aussi fort expressif, si l'on compare ses moyens avec tout ce qu'ont exigé de travail et d'observations les langues d'Europe pour arriver à leur perfection. Le lecteur peut s'en convaincre par l'esquisse que je joins ici. Je le mets en même tems à portée de reconnaître toute l'analogie de cette langue avec celle de Taïti.

### TABLEAU COMPARATIF

*de la Langue zélandaise et de la taitienne.*

FRANÇAIS.	NOUVELLE- ZÉLANDE.	TAÏTI.
Eau . . . . .	Ewy . . . . .	Evy.
Queue de chien . .	Wyero . . . . .	Ero.
Mort, morte.	Kaoo, matte . . .	Matte, roa.

FRANÇAIS.

NOUVELLE-  
ZÉLANDE.

TAITI.

Voler. . . . .	Ererre. . . . .	Eraire.
Maison. . . . .	Ewharre. . . . .	Ewharre.
Dormir. . . . .	Moea. . . . .	Moc.
Hameçon. . . . .	Makoe. . . . .	Mattou.
Fermé. . . . .	Opanee. . . . .	Opanee.
Lit. . . . .	Moenga. . . . .	Moera.
Papillon. . . . .	Epaïpe. . . . .	Pepe.
Manger. . . . .	Hekace. . . . .	Ey. Maa.
Froid. . . . .	Makkareede. . . . .	Morcede.
Le jour. . . . .	Agoonac. . . . .	Aooanac.
La main. . . . .	Reenga. . . . .	Ereema.
Grand. . . . .	Keerakoi. . . . .	Erahoi.
Rouge. . . . .	Whairo. . . . .	Oora, oora.
Nous. . . . .	Taooa. . . . .	Taooa.
Où est-ce? . . . . .	Kahaia. . . . .	Tehaia.
Une pierre. . . . .	Powhy. . . . .	Owhy.
Un homme. . . . .	Tangata. . . . .	Taata.
Une femme. . . . .	Quadne. . . . .	
L'œil. . . . .	Eve'rai. . . . .	
Le nez. . . . .	Maidje. . . . .	
Les dents, la bouche et la langue.	Ka'my. . . . .	
Un petit oiseau, espèce indigène.	La'erenne. . . . .	
L'oreille. . . . .	Koi'qee. . . . .	
Leur tatouage en relief. . . . .	No'onga. . . . .	
Je veux m'en aller.	Toga'rago. . . . .	
Noir. . . . .	Purra. . . . .	Ere.
Blanc. . . . .	Ema. . . . .	Ooama.
Demeurer. . . . .	Nohoanna. . . . .	Nohonoa.
Dehors. . . . .	Wohe. . . . .	Wohe.

FRANÇAIS.	NOUVELLE- ZÉLANDE.	TAÏTI.
Mâle. ( <i>de toute</i> <i>espèce.</i> ) . . . . .	Toa . . . . .	Etoa.
Femelle. . . . .	Eowha. . . . .	Eooha.
Goulu ( <i>poisson</i> )	Mango . . . . .	Mao.
Comprendre. . . . .	Geetaia. . . . .	Eetea.
Oublier. . . . .	Warre. . . . .	Ooaro.
Nier. . . . .	Taeninnahoi. . . . .	Ninnahoi.
Un. . . . .	Tahaee . . . . .	Tahay.
Deux. . . . .	Roea. . . . .	Rua.
Trois. . . . .	Toroò. . . . .	Torou.
Quatre. . . . .	Faa . . . . .	Hea.
Cinq. . . . .	Reema. . . . .	Rema.
Six. . . . .	Ono. . . . .	Ono.
Sept. . . . .	Heetoo. . . . .	Hetu.
Huit. . . . .	Waroo. . . . .	Warou.
Neuf. . . . .	Eeva. . . . .	Heva.
Dix. . . . .	Angahoorā. . . . .	Ahourou.
Onze. . . . .	Matahee.	
Douze, etc. . . . .	Marooa. . . . .	
Vingt. . . . .	Mangahoorā. . . . .	

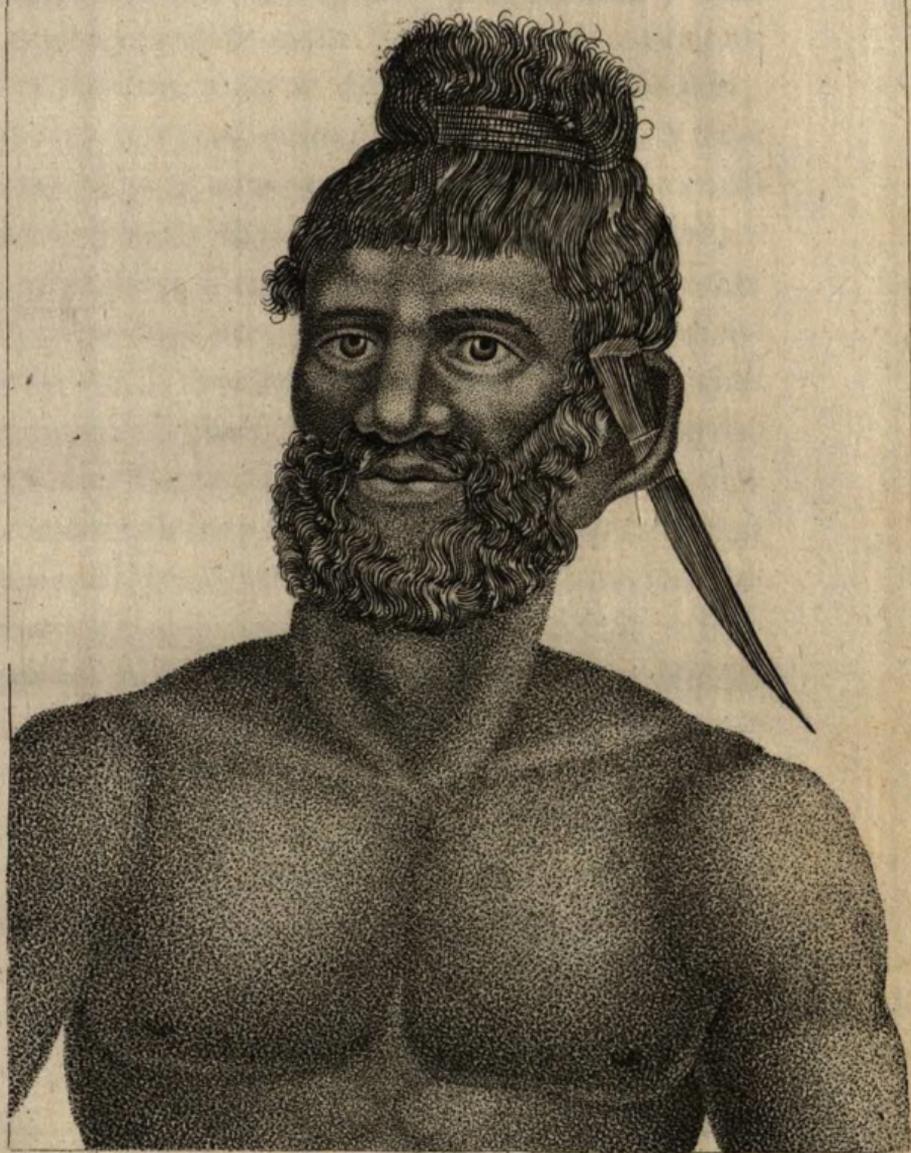
Les deux vaisseaux avaient mis à la voile le 25, mais ce fut seulement le 27 que nous perdîmes de vue la Nouvelle-Zélande. Le mal de mer inspira bientôt à nos deux jeunes Zélandais des idées mélancoliques, et ils se repentirent beaucoup de leur démarche. Tous les moyens de consolation ne servaient à rien, ils ne cessaient de pleurer, et consacrèrent leurs regrets dans une espèce de romance qui, autant qu'on en put juger, faisait l'éloge le plus ten-

dre de leur pays et de leurs compatriotes dont ils se voyaient à jamais séparés; et en guérissant du mal de mer, leur douleur s'affaiblit peu-à-peu; bientôt ils oublièrent amis et patrie, et devinrent aussi attachés aux Européens, que s'ils fussent nés parmi eux.

Le 29 mars, nous découvrîmes une petite île, vers laquelle nous fîmes voile jusqu'au coucher du soleil. On louvoya pendant la nuit, et le lendemain trouvant la côte méridionale inabordable, on chercha un ancrage au côté occidental. Nous vîmes bientôt sur le rivage une foule de Naturels armés de massues et de dards, qu'ils agitaient en l'air pour nous menacer ou pour nous inviter à descendre. Ils portaient sur leurs épaules une pièce d'étoffe de différentes couleurs, blanche, rayée ou tachetée: presque tous avaient la tête enveloppée d'une espèce de turban blanc, qui souvent avait une figure conique. Nous vîmes qu'on lançait en grande hâte un canot de la plage, et l'Indien qui le montait mit au large comme pour venir aux vaisseaux. La *Résolution* arriva pour le recevoir; mais, changeant d'avis, il revira vers la plage. Il revint ensuite accompagné d'un second canot; mais ils s'arrêtèrent à quelque distance, paraissant avoir peur d'approcher, jusqu'à ce qu'Omaï les eût rassurés en leur parlant

dans la langue de Taïti. Alors ils s'approchèrent d'assez près pour recevoir des bracelets et des clous qu'on leur tendit au bout d'un morceau de bois. Ils craignirent d'y toucher, et les mirent de côté sans les délier. C'était sans doute par quelques motifs superstitieux : Omaïnous dit, qu'en nous voyant disposés à leur faire des présents, ils avaient sollicité quelque chose pour leur *Eatooa* ou leur dieu : peut-être aussi était-ce parce qu'il leur demanda mal-à-propos s'ils mangeaient de la chair humaine, question qui leur avait causé de l'horreur et de l'indignation. On voulut savoir de l'un d'eux, nommé *Mourooa*, d'où lui venait une cicatrice qu'il avait au front ? il répondit que c'était la suite d'une blessure qu'il avait reçue dans un combat contre les habitans d'une île située au nord-est, qui venaient quelquefois les attaquer. Ils refusèrent de monter à bord, disant qu'on le leur avait défendu ; mais qu'ils étaient chargés de demander d'où venait le vaisseau, et le nom du capitaine. Nous nous informâmes à notre tour du nom de leur île ; ils l'appelaient *Mangya* ou *Mangeea*, et leur chef se nommait *Orooaevaka*.

Mourooa était un homme robuste et bien fait, mais d'une taille médiocre ; ses traits étaient agréables, et il paraissait avoir de la gaieté dans l'esprit, car il fit plusieurs gestes qui annon-



*Mourooa était un homme robuste.....*



çaient de la plaisanterie et de la bonne humeur. Il en fit d'autres plus sérieux, et répéta quelques mots d'un ton religieux, sans doute pour se recommander à quelque divinité. Sa couleur était celle des Européens méridionaux, son compagnon était moins bien; tous deux avaient des cheveux forts et droits, d'un noir de jais, et attachés tous ensemble sur le haut de la tête avec un petit morceau d'étoffe. Ils avaient aussi des ceintures faites de la substance du *morus papyrifera*. Cette étoffe était glacée comme l'espèce dont on se sert aux îles des Amis, mais celle qu'ils avaient à leur tête était blanche comme celle de Taïti. Ils portaient une sorte de sandales faites d'herbe entrelacée, et destinées sans doute à les garantir de la dureté des pierres de corail. Leur barbe était longue, l'intérieur de leur bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, était tatoué. Leurs oreilles étaient percées ou plutôt fendues, et l'ouverture en était assez large pour que l'un d'eux y mît un couteau et des bracelets dont on lui avait fait présent.

Deux de nos canots furent mis à la mer; l'un avec les gens de la *Découverte*, alla sonder les côtes, et j'allai sur l'autre chercher un lieu de débarquement. Dès que j'eus pris le large, les deux Sauvages amenèrent leurs pirogues bord à bord, et Mourooa sauta dans mon bateau sans

hésiter un instant , et sans que je l'y eusse invité. Omaï qui m'accompagnait , lui demanda où l'on pouvait débarquer ; l'Indien montra deux endroits , mais je trouvai que l'approche était impraticable , à moins de courir le risque de submerger mon canot ou même de le briser. Je ne fus pas plus heureux pour découvrir un ancrage. Je ne trouvai de mouillage , qu'à une encablure des récifs et des brisans.

Pendant que je reconnaissais ainsi le rivage , une foule de Naturels accouraient en armes sur la plage. Mourooa s'imaginant que cet appareil de guerre empêchait le débarquement , leur fit signe de se retirer. Comme on lui obéit , je jugeai que c'était parmi eux un personnage d'importance ; en effet , si on le comprit bien , il était frère du roi. La curiosité des Insulaires était si grande , que plusieurs se jetèrent à la mer , vinrent à la nage vers les bateaux et y entrèrent sans difficulté. On eut même beaucoup de peine à les empêcher d'y entrer tous , et encore plus de les empêcher de voler tout ce qui leur tombait sous la main. Quand ils virent que nous retournions vers les vaisseaux , ils nous quittèrent tous , excepté Mourooa.

Malgré quelques marques de frayeur il resta à sa place , et monta à bord de la *Résolution*. Le bétail et les nouveaux objets qui se présentaient

à lui, ne les surprirent pas autant que je pouvais m'y attendre. Peut-être ses inquiétudes absorbaient-elles toute son attention. Il est certain qu'il paraissait fort agité; ses terreurs redoublèrent en voyant que le vaisseau s'éloignait de la côte. Comme il ne me pouvait donner aucune instruction, je le fis reconduire à terre. En sortant de ma chambre il tomba sur une chèvre. La peur fit un instant place à la curiosité : il s'arrêta, la considéra et demanda à Omaï quel était cet *oiseau*? Il répéta la même question à quelques-uns de nos gens. Quand notre canot l'eut porté assez près de la côte, il se jeta à la mer, et gagna le rivage à la nage. Aussitôt ses compatriotes l'entourèrent en foule, paraissant fort empressés d'apprendre ce qu'il avait vu.

Nous fûmes donc obligés d'abandonner sans la connaître, cette île magnifique qui annonçait la fertilité et l'abondance. Elle est située par  $21^{\text{d}} 57'$  de latitude méridionale, et  $201^{\text{d}} 53'$  de longitude orientale. Elle a environ cinq lieues de tour; son élévation est médiocre et assez égale, cependant par un tems clair on peut l'apercevoir de dix lieues. Le milieu de l'île s'élève en collines de moyenne hauteur, qui se prolongent en s'abaissant insensiblement vers le rivage, et au sud-ouest il est escarpé, quoique

à la hauteur de dix ou douze pieds d'élevation seulement. On y voit plusieurs excavations faites par les vagues, dans la pierre de sable brun qui le compose. La descente y est couverte d'arbres touffus, d'un vert foncé, mais peu élevés, et qui semblent tous de la même espèce. Au nord-ouest, le rivage se termine en une plage sablonneuse, derrière laquelle la terre, coupée en petites ouvertures ou goulets, offre une immense bordure d'arbres pareils à de grands saules, que sa régularité ferait prendre pour un effet de l'art, si l'on n'était arrêté par l'aspect de son étendue. En totalité, l'île offre un coup d'œil agréable, et la culture en pourrait faire un des séjours les plus délicieux du monde, à en juger par la nombreuse population et la bonne mine des habitans. Les productions doivent abonder en tout genre, mais nous tenons de Mourooa qu'ils n'ont point de quadrupèdes tels que les chiens et les cochons; cependant ils n'en ignoraient pas les noms. Ils ont la banane, l'arbre à pain, le taro. On n'aperçut que très-peu d'oiseaux.

Leur langue qui est un dialecte de celle de Taïti, a, comme celle des Zélandais, une prononciation plus gutturale. Les Naturels de Mangeea ont la peau douce et les muscles délicats: ils ne le cèdent point en beauté aux peuples de Taïti ou des Marquises. Leur caractère paraît

aussi répondre à celui qui distingue ces nations : non-seulement ils sont gais, mais comme nous le vîmes par Mourōoa, ils sont au fait de tous ces gestes lascifs que les Taïtiens emploient dans leurs danses. Il est probable que leur manière de vivre est la même ; en effet, une de leurs maisons que l'on aperçut près du rivage, était faite à la manière de ces derniers. Elle se trouvait agréablement située, au milieu d'un bocage ; elle nous parut avoir trente pieds de longueur, sept de hauteur, et être ouverte à l'une de ses extrémités qui représentait une ellipse coupée transversalement. Au devant se voyait quelque chose de blanc étendu sur des broussailles : c'était apparemment un filet d'une contexture très-délicate. Leur manière de saluer un étranger est celle des habitans de la Nouvelle-Zélande, ils appuient leur nez contre le sien. De plus ils lui prennent la main et la frottent avec force sur leur nez et leur bouche.

Le 1<sup>er</sup>. avril nous découvrîmes une île pareille à celle que nous venions de quitter, et bientôt après, une plus petite. Nous aurions pu arriver plutôt à celle-ci, mais nous donnâmes la préférence à la plus grande, dans l'espoir d'y trouver une plus forte abondance de fourrage pour le bétail. J'envoyai donc plusieurs canots avec un détachement armé sous les ordres du

lieutenant Gore, pour chercher un ancrage et un lieu de débarquement.

Nos bateaux ne furent pas plutôt en mer, qu'on aperçut plusieurs pirogues montées chacune d'un seul homme, qui partaient du rivage. Trois de ces bâtimens vinrent se ranger le long du bord de la *Résolution*. Ils sont longs et étroits avec des agrès extérieurs ; la poupe est relevée de deux ou trois pieds, comme l'étambord d'un vaisseau ; l'avant est plat au-dessus, mais en bas il est fait comme une proue, et l'extrémité inférieure est recourbée comme un manche de violon. Je jetai aux Insulaires des couteaux, des grains de verre et semblables bagatelles dont ils ne parurent pas faire grand cas. Ils donnèrent eux-mêmes quelques cocos qu'on leur demanda ; mais ce ne fut point par manière d'échange qu'ils le firent ; ils paraissaient n'avoir aucune idée de trafic.

L'un d'eux ne se fit pas beaucoup presser pour monter à bord ; les deux autres, encouragés par son exemple, amarrèrent leurs pirogues au vaisseau, et y montèrent aussi. Ils ne firent paraître ni frayeur ni défiance. Après leur départ il arriva un autre canot conduit par un Sauvage qui m'apportait un présent de plusieurs espèces de bananes. Cet Indien me demanda par mon nom, il l'avait appris d'Omaï,

qui avait été en avant avec M. Gore. Je reconnus son honnêteté en lui donnant une hache et un morceau d'écarlate, il s'en retourna fort satisfait. Omaï me dit à son retour que ce présent m'avait été envoyé par le roi de l'île. Bientôt après s'avança une double pirogue montée de douze hommes, qui en s'approchant du vaisseau chantèrent quelques mots en chœur; un d'eux se levait pour entonner chaque reprise. Quand ce chant solennel fut fini, ils se mirent bord à bord et demandèrent le chef. Dès que je leur eus été désigné, ils me présentèrent un cochon et quelques cocos, après quoi celui qui paraissait le principal personnage m'offrit une natte.

Nous les conduisîmes dans toutes les parties du vaisseau. Il y eut des choses qui les surprirent, mais rien ne fixa leur attention. Ils avaient peur d'approcher des vaches et des chevaux; ils ne se formaient pas d'idée de leur nature, mais ils crurent deviner ce qu'étaient les chèvres et les brebis, et nous firent entendre qu'ils voyaient bien que c'étaient des *oiseaux*: erreur bien extraordinaire et vraiment inconcevable, puisqu'il est peu de différence plus marquée que celle des chèvres à aucun animal ailé. Mais ces peuples ne connaissent d'autres animaux terrestres que des cochons, des chiens et des oiseaux;

les brebis et les chèvres étant fort différentes des deux premiers, ils en inféraient qu'ils devaient appartenir à la dernière espèce qu'ils savaient être variée à l'infini. Je donnai à ce nouvel ami tout ce que je crus lui être agréable ; mais à son départ il ne parut pas satisfait. J'appris ensuite qu'il désirait un chien, animal qui ne se trouvait pas dans l'île, quoique les habitans sussent qu'il y en avait sur d'autres terres de cet Océan. Les Indiens qui visitèrent M. Clarke, ne s'en retournèrent pas plus contents, parce qu'ils furent également trompés dans leur attente.

Les Sauvages de ces canots étaient en général de moyenne taille, assez semblables à ceux de Mangeea, mais ils avaient une teinte plus noire et plus foncée que tout ce qu'on avait vu jusqu'à là. Leur chevelure était ramassée et attachée sur la couronne de la tête, ou bien elle flottait sur leurs épaules. Il y avait beaucoup de variété dans leurs traits. Les jeunes gens étaient beaux ; comme ceux de Mangeea, ils portaient des ceintures d'étoffe glacée, ou d'une natte fine dont les bouts passaient entre les cuisses ; leur cou était orné de colliers faits d'une herbe large, teinte en rouge et couverte de graines de belles de nuit ; leurs oreilles étaient percées et non fendues ; ils étaient tatoués depuis le genou

jusqu'au talon , ce qui leur donnait l'air d'avoir des bottes ; comme ceux de Mangeea , ils portaient la barbe longue , et une espèce de sandales couvrait leurs pieds.

Les recherches de M. Gore pour trouver un mouillage avaient été inutiles. Le rivage était , tout le long de la côte occidentale , garni de roches escarpées , contre lesquelles la mer brisait avec un fracas horrible. Cependant , comme les Naturels avaient montré beaucoup de déplaisir en voyant qu'ils ne débarquaient pas , M. Gore imaginait qu'au moyen d'Omaï on pourrait leur parler , et les engager à franchir eux-mêmes ces rochers pour apporter aux canots ce dont nous avions besoin , particulièrement des tiges de bananiers , qui étaient fort bonnes pour le bétail.

Un délai d'un jour ou deux ne pouvait tirer à conséquence ; je résolus d'employer cet expédient. Le lendemain , 3 , dès l'aube du jour , plusieurs canots partirent de l'île , et l'un d'eux s'avança vers la *Résolution* : il apportait un cochon , quelques bananes et des cocos ; mais les Indiens demandaient un chien en retour , et refusaient toute autre chose. Il se trouvait par hasard un chien et une chienne , qui étaient fort incommodes à bord , et dont on aurait pu disposer en cette occasion pour une utilité

réelle ; mais le propriétaire ne goûta pas nos raisons. Omaï , pour faire plaisir à ce peuple , consentit à se défaire d'un chien favori qu'il avait amené d'Angleterre , et ce présent fut reçu avec des transports de joie.

M. Gore partit dans la matinée avec trois bateaux , pour essayer ce qu'il avait projeté : deux des Naturels et Omaï l'accompagnaient ; il faisait peu de vent , et ce ne fut que dans l'après-midi que les vaisseaux purent arriver auprès du rivage. Les canots étaient alors sur leurs grappins en deçà du récif , ce qui fit penser que M. Gore et quelques-uns des siens avaient mis pied à terre ; les vaisseaux s'approchèrent autant qu'il fut possible , pour être à portée de leur donner des secours en cas de besoin. A dire la vérité , le récif était un obstacle aussi insurmontable , que si l'on eût été séparé d'eux par la moitié du globe : mais les Naturels pouvaient ne pas sentir autant que nous toute cette impossibilité ; ils continuaient de venir de tems en tems nous apporter quelques cocos , ce qui calmait un peu nos inquiétudes sur le sort des absens.

---

---

 CHAPITRE V.

RELATION de ce qui était arrivé à Omaï et aux Anglais qui avaient débarqué à Watecoo. Chefs. Danses. Combat simulé. Soupçons alarmans. Différens vols. Repas. Départ. — Nouveaux détails. Projet des Insulaires. Discours exagérés d'Omaï. Expédient qu'il imagine pour intimider. Rencontre extraordinaire qu'il fait dans l'île. — Entrevue avec les Naturels des îles d'Hervey. — Raisons qui déterminent à prendre une autre route.

**E**NFIN vers le coucher du soleil les bateaux reprirent le large. Omaï, MM. Gore, Anderson et Burney, étaient les seuls qui fussent descendus. Je copie la relation de M. Anderson, pour n'omettre aucun des détails intéressans de ce voyage.

« Nous nous avançâmes vers une plage sablonneuse sur laquelle était rassemblée une multitude de Naturels; plusieurs se mirent à la nage, et nous apportèrent des cocos. Omaï leur fit entendre que nous avions envie de débarquer, mais toute leur attention se fixa sur le chien qu'on avait apporté, et qui, trans-

porté sur le rivage, fut entouré d'une foule prodigieuse. Bientôt après, deux canots vinrent à nous; pour inspirer plus de confiance, nous résolûmes de nous hasarder sans armes au milieu des habitans. Nos conducteurs, profitant adroitement du flot, nous mirent à terre sans accident. Des Naturels nous soutinrent pour nous aider à marcher sur ces pointes de rochers; plusieurs autres vinrent à notre rencontre, tenant en main des branches vertes de mimosa, et nous saluèrent, en appliquant leur nez contre les nôtres.

» Nous arrivâmes sur la plage au milieu d'une foule innombrable qui s'empressait pour nous voir. Nous n'aurions pu avancer, si des hommes qui paraissaient avoir quelque autorité, n'eussent écarté les spectateurs en frappant assez indistinctement à droite et à gauche. Nous fûmes conduits à travers deux files d'hommes armés de massues, qu'ils portaient sur leurs épaules comme des fusils. Nous trouvâmes bientôt un chef assis à terre, les jambes croisées; il se donnait de l'air avec un éventail triangulaire, fait de feuilles de cocotier, et ayant un manche poli de bois noir. A ses oreilles étaient passés des faisceaux de superbes plumes rouges; c'était la seule parure qui le distinguât des autres. Quoiqu'on lui obéît avec promptitude, il avait

naturellement , ou il prit pour l'instant un air plutôt sérieux que sévère ; quelques hommes qui paraissaient avoir de l'importance , nous dirent de le saluer dans la position où il était.

» On nous fit poursuivre au milieu de la double haie des gens armés de massues , pour arriver à un second chef , qui était dans la même attitude que le premier , et également paré ; sa taille et son embonpoint étaient extraordinaires. Nous fûmes conduits de la même manière à un troisième chef plus âgé que les deux autres , et aussi grand , mais moins gras que le second : il était assis et décoré de plumes rouges. Après l'avoir salué , ainsi que nous avions salué les deux précédens , il nous fit asseoir. Rien ne pouvait nous faire plus de plaisir , car nous étions très-fatigués de notre promenade et de la chaleur excessive que nous causait la multitude en nous entourant.

» Bientôt la foule eut ordre de s'écarter , et nous vîmes à trente verges de nous une vingtaine de femmes , parées , comme les chefs , de plumes rouges , et formant une danse accompagnée d'un air grave et lent que toutes chantaient à l'unisson. Nous nous levâmes pour les aller considérer ; mais quoique nous dussions être des objets fort extraordinaires à leurs yeux , elles continuèrent leur danse sans faire la moi-

dre attention à nous. Elles étaient dirigées par un homme qui paraissait être le maître de ballet, et leur faisait prendre diverses attitudes ; elles ne changeaient point de place , leurs pieds seuls étaient en mouvement ainsi que leurs doigts qu'elles remuaient avec une extrême agilité , en les faisant claquer. Leurs mouvemens et leur chant allaient tellement en mesure, qu'on eût dit qu'elles y avaient été instruites avec le plus grand soin : il est probable aussi qu'elles avaient été choisies pour cette cérémonie, car on n'en voyait pas dans la foule qui les égalassent en beauté. En général elles avaient de l'embonpoint ; leurs cheveux flottaient en boucles le long de leur cou ; elles avaient le teint olivâtre : leurs traits étaient peut-être trop prononcés pour constituer à nos yeux une beauté parfaite , mais elles n'en étaient pas fort loin ; leurs yeux étaient très-noirs , et chaque mouvement exprimait cette modestie et cette douceur qui distinguent partout le beau sexe ; leur taille et leurs membres très-proportionnés , avaient de l'élégance. Tout leur vêtement ne consistait que dans une pièce d'étoffe glacée , attachée à la poitrine , et tombant à peine jusqu'au genoux. Nous fûmes souvent à portée d'en observer tous les détails.

» La danse fut interrompue par un bruit semblable à celui de plusieurs chevaux qui galop-

pent; c'était le peuple armé de massues que l'on avait chargé d'exécuter devant nous un combat simulé. Ces guerriers s'attaquaient, se poursuivaient, et fuyaient alternativement.

» Supposant que la cérémonie de présentation était terminée, nous nous approchâmes des trois chefs qui se nommaient *Ottereo*, *Taroa* et *Fatouwera*, et chacun d'eux reçut un présent. Omaï qui nous servait d'interprète, leur exposa ensuite l'objet de sa mission; mais on lui répondit qu'il fallait attendre au lendemain, et qu'alors on nous fournirait tout ce que nous demandions.

» Il nous parut que l'on prenait à tâche de nous séparer les uns des autres : chacun de nous eut à l'entour de soi un cercle qui le considérait attentivement. Pour moi je me vis pendant plus d'une heure éloigné de mes amis, et quand je dis à un des chefs qui était près de moi, que je voulais parler à Omaï, il me refusa tout net. Je m'aperçus en même temps que le peuple me volait tout ce que j'avais dans mes poches, et je m'en plaignis inutilement. Je commençai à craindre que ces Insulaires n'eussent formé le dessein de nous retenir parmi eux. Leurs manières, il est vrai, ne présentaient rien d'assez effrayant pour nous faire appréhender pour notre vie; il n'était pas moins fort triste de

songer que nous resterions prisonniers pour satisfaire leur curiosité. Dans cette situation , je demandai quelque chose à manger : on m'apporta aussitôt des cocos , du fruit à pain , et une espèce de pudding aigre qui me fut présenté par une femme. Je me plaignis ensuite de la chaleur : le chef eut la complaisance de m'éventer , et me donna une petite pièce d'étoffe qu'il avait autour de sa poitrine.

» Le hasard ramena M. Burney de mon côté ; je lui communiquai mes soupçons. Pour vérifier jusqu'à quel point ils étaient fondés , nous essayâmes de gagner la rive ; mais à moitié chemin , des Naturels nous arrêterent , et nous dirent qu'il fallait retourner à l'endroit d'où nous étions partis. En remontant nous rejoignîmes Omaï , qui n'avait pas moins d'inquiétude que nous , et qui croyait avoir encore plus de raisons de s'effrayer : il avait observé que des Indiens avaient fait un trou en terre , en guise de four , et il ne doutait pas qu'ils n'eussent le dessein de nous rôtir et de nous manger , à la manière des Zélandais. Il alla même jusqu'à leur en faire la question ; mais ils témoignèrent le plus grand étonnement , et demandèrent à leur tour si nous étions dans un pareil usage. C'est ainsi que nous passâmes la plus grande partie de la journée , tantôt ensemble , tantôt séparés , mais

toujours entourés d'un peuple qui nous examinait, et souvent nous faisait découvrir quelque partie de notre corps : notre peau excitait un murmure d'admiration. Cependant ils ne perdaient pas l'occasion de nous voler ; l'un d'eux ôta à M. Gore une petite baïonnette qu'il portait à son côté, et un autre prit à Omaï son couteau de chasse.

» Je ne sais s'ils s'aperçurent que nous n'étions pas sans inquiétude, ou s'ils voulurent nous donner de nouveaux témoignages d'amitié, en voyant que nous desirions partir ; mais on apporta aussitôt quelques branches vertes qu'on piqua en terre, et on nous dit de les tenir, en nous pressant de nous asseoir. Nous réitérâmes alors notre demande au sujet du fourrage, mais on nous fit entendre qu'il fallait manger auparavant, et nous vîmes bientôt près du four un cochon qui avait été préparé et échaudé ; ce qui dissipa tout-à-fait les craintes d'Omaï, et nous prouva qu'on s'occupait de nous apprêter un festin. Le chef promit aussi d'envoyer des gens ramasser du fourrage pour le bétail ; mais ils ne revinrent que fort tard, et seulement avec quelques bananiers, qu'ils portèrent dans nos canots.

» Nous voulûmes tenter encore, M. Burney et moi, d'aller au rivage ; nous fûmes de

nouveau arrêtés par des hommes qu'on y avait apostés à dessein. Je ramassai quelques morceaux de corail, ils m'enjoignirent de les rejeter sur le rivage, et voyant que je ne le faisais pas, ils me les arrachèrent de force. J'avais aussi cueilli quelques petites plantes, qu'on m'obligea également de jeter, et ils prirent à M. Burney un éventail qu'on lui avait donné à son arrivée. Omaï prétendit que nous avions eu tort de ramasser quelque chose, et qu'on ne permettait pas de telles libertés aux étrangers, avant qu'ils ne se fussent en quelque sorte naturalisés en passant deux ou trois jours en fêtes avec les habitans de l'île.

» Nous reconnûmes donc que nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous prêter à toutes leurs volontés, et nous retournâmes au lieu que nous avions quitté, où bientôt le repas fut servi. Le second chef en faisait les honneurs; il se plaça sur un large tabouret d'un bois dur et noir, et nous fit asseoir à ses côtés. Alors on apporta un grand nombre de cocos et assez de bananes cuites pour douze personnes. On mit devant chacun de nous un morceau du cochon que nous avions vu préparer, et on nous pria d'en manger. La fatigue nous avait ôté l'appétit; nous ne mangeâmes que pour leur complaire.

» Voyant que la nuit approchait, nous dîmes qu'il était tems de retourner à bord. Ils y consentirent enfin, et voulurent que nous emportassions dans nos canots le reste du dîner. On nous embarqua avec la même précaution qu'on nous avait descendus. Jusques dans cette circonstance, leur penchant au vol se fit sentir. Un homme d'importance, qui nous avait accompagnés, saisit le moment où l'on poussait le canot à flot, pour y voler un petit sac que j'avais eu la plus grande peine à conserver pendant la journée; ce sac renfermait une paire de pistolets de poche auxquels j'étais fort attaché. Je m'en aperçus, et je criai en exprimant tout le désespoir que j'éprouvais. Le voleur me rapporta le sac à la nage; mais il nia l'avoir volé, quoiqu'on l'eût pris sur le fait. Fort joyeux de nous voir échappés, nous rejoignîmes les vaisseaux.

» La gêne continuelle dans laquelle on nous tint nous laissa peu de moyens d'observer. Notre attention ne put se porter que sur les objets qui nous environnaient. Le nombre des Naturels s'élevait au moins à deux mille. Hormis quelques-uns que nous avons déjà vus à bord, ils paraissaient tous d'une classe supérieure: la plupart de ceux que nous rencontrions avaient un air de dignité. En général, ces Indiens ont

une chevelure noire, longue, prodigieusement touffue, et relevée sur le sommet de la tête. Les jeunes gens étaient fort bien faits; leur complexion était aussi délicate que celle des femmes. Ceux qui étaient plus avancés en âge, avaient plus d'embonpoint; mais leur peau était singulièrement douce. Une pièce d'étoffe ou de nattes, tournant autour de la taille et couvrant ce que la modestie doit voiler, était le vêtement général. Quelques-uns portaient une espèce de petit habit sans manches, fait de nattes, et agréablement bigarré de noir et de blanc; d'autres des bonnets de forme conique, faits de l'intérieur du coco, et semés avec art de petites perles de coquillages. Leurs oreilles étaient percées et ornées de morceaux de la partie membraneuse de quelques plantes ou de fleurs odoriférantes de l'espèce du *gardenia*. Après la cérémonie de la réception, les chefs parurent sans leurs plumes rouges. C'est sans doute une marque de distinction, puisqu'on n'en voyait qu'à ces chefs et aux jeunes danseuses.

» Quelques hommes étaient tatoués d'une manière singulière, le long du dos et des côtés; plusieurs femmes portaient sur les jambes ce même ornement. Cette parure distinguait les personnes de premier rang, et tous les hommes ainsi piquetés étaient d'une taille et d'une gros-

seur extraordinaires. Les femmes déjà avancées en âge portaient leurs cheveux fort courts; tout le devant de leur corps était tatoué en lignes obliques, et quelques-unes avaient des blessures en losanges, qui paraissaient très-récentes. La femme de l'un des chefs tenait enveloppé d'un morceau d'écarlate, qu'on avait donné à son mari, un petit enfant qu'elle allaitait avec beaucoup de tendresse. Un autre chef nous présenta sa fille, qui était jeune et belle. Elle parut avec toute la timidité naturelle de son sexe; sa surprise était mêlée d'une espèce d'intérêt qui semblait combattre sa frayeur, et peignait à merveille la sensation d'étonnement que produisait en elle un spectacle si nouveau. D'autres s'approchèrent de nous avec beaucoup moins de réserve, mais toujours avec une modestie convenable. Nous vîmes peu de vieillards. Peut-être était-ce défaut de curiosité, ou plutôt difficulté de venir de loin pour jouir de ce spectacle; mais on apercevait une multitude d'enfans; ils grimpaient sur les arbres aussi bien que les hommes, pour nous voir par dessus la foule.

» Les massues dont ils étaient armés avaient en général six pieds de longueur, une extrémité en forme de lance, mais beaucoup plus large, et les bords très-bien dentelés; le tout était bien

poli. Les lances avaient douze pieds de long. L'endroit où nous passâmes la journée était ombragé de différens arbres. C'est là que les Insulaires placent leurs canots pour les préserver des rayons du soleil. Il y en avait une douzaine de doubles. Ils étaient longs de vingt pieds, sur quatre de profondeur, et garnis tout autour d'une planche élevée au-dessus des bords et fortement attachée avec de l'osier. Deux de ces canots étaient peints d'une manière très-curieuse; la couleur en était noire, et on remarquait un nombre infini de petites figures carrées, triangulaires, etc. Cet ouvrage annonçait beaucoup plus d'idées et de talens que tout ce que nous avions vu en ce genre dans les autres îles du Sud. Près de là était une hutte ou abri long de trente pieds, et large de neuf ou dix, où peut-être ils construisent leurs pirogues.

» Les arbres qui nous entouraient étaient surtout des cocotiers, quelques espèces d'*hibiscus*, une espèce d'*euphorbia*, et vers la mer un grand nombre d'arbres pareils à ceux que nous avons vus à Mangeea. Ces derniers sont hauts et minces à peu près comme le cyprès; mais avec des touffes de feuilles, longues, arrondies et distinctes; les Naturels les appellent *etoa*. Il y a sans doute beaucoup d'autres arbres fruitiers, que nous ne vîmes pas. Nous

ignorons ce qu'est le sol dans l'intérieur de l'île; mais près de la mer c'est un banc de corail de dix ou douze pieds de haut, escarpé et raboteux, excepté quelques petites plages sablonneuses, qui forment des ouvertures où le terrain s'élève par gradations. Le récif qui ceint entièrement le rivage, s'étend dans la mer à différentes largeurs, et se termine tout-à-coup en forme d'un mur très-haut et perpendiculaire. »

Tels furent les détails que je reçus de M. Anderson. Ces Insulaires eurent sans doute dans les Européens un spectacle absolument nouveau pour eux, et dont peut-être ils ne jouiront plus. Ils ne gênèrent leur liberté, ils n'employèrent toutes sortes de moyens pour les retenir, que pour satisfaire une curiosité bien naturelle en pareille circonstance. Ce fut peut-être pour M. Gore un grand avantage d'avoir Omaï avec lui. Les Insulaires firent à notre Taïtien mille questions concernant les Européens, leurs vaisseaux, leur pays, et les armes dont ils se servaient. Les réponses d'Omaï tinrent toutes du merveilleux. Il leur dit, par exemple, qu'il y avait en Europe des vaisseaux aussi grands que l'île entière; que nous placions à bord des instrumens de guerre (il voulait dire des canons) d'une grandeur si prodigieuse, que plu-

siens hommes pouvaient s'asseoir ensemble dans l'intérieur, et que l'explosion d'une seule de ces armes pourrait culbuter toute leur île. Ceci leur fit demander de quelle sorte de canons étaient munis les deux bâtimens. Il répondit que ceux-ci étaient fort petits en comparaison de ceux qu'il citait, et que cependant ils suffiraient, de la distance où étaient les vaisseaux, pour détruire l'île et exterminer tous ses habitans. Ils voulurent savoir alors comment cela était possible. Omaï le leur expliqua du mieux qu'il put; il avait heureusement dans sa poche quelques cartouches, il les montra, fit voir les balles et la poudre qui leur donnait de l'activité, et pour suppléer aux défauts de sa narration, il crut devoir en appeler aux sens des spectateurs. L'on a vu qu'un des chefs avait fait écarter le peuple, et fait former un cercle. Cet espace servit de théâtre à Omaï pour faire son expérience. Il ôta toute la poudre des cartouches, en fit un tas, et y mit le feu avec un morceau de bois allumé qu'il prit au four où se préparait le dîner. L'explosion subite, le bruit sourd, le mélange de flamme et de fumée, remplirent toute l'assemblée d'étonnement. Les Indiens ne doutèrent plus un instant de tout ce qu'Omaï leur avait raconté.

Nous avons lieu de croire que, sans cet es-

sai, et l'idée effrayante qu'il donna des canons des vaisseaux, nos messieurs auraient pu être retenus toute la nuit; mais Omaï avait assuré que, si ses compagnons et lui ne retournaient pas à bord dans la journée, le capitaine ferait feu sur l'île. Les Indiens observèrent d'ailleurs que les vaisseaux s'étaient approchés beaucoup plus vers le soir, et il leur parut probable que nous avions le dessein d'exécuter cette attaque formidable. Aussi le soir ne s'opposèrent-ils pas au départ de leurs hôtes; mais ils comptaient bien les revoir le lendemain. Omaï devait, dans cette journée, jouer plus d'une fois le principal rôle. Quoique cette île n'eût jamais été visitée par les Européens, il s'y trouvait pourtant des étrangers, et ce fut à notre Taïtien que l'on dut la découverte de cette particularité fort surprenante.

Omaï fut à peine débarqué, qu'il reconnut dans la foule trois de ses compatriotes des îles de la Société. Une telle rencontre, à deux cents lieues de ces terres, au-delà d'un Océan immense et inconnu à des Indiens, dont les misérables canots ne sont faits que pour des traversées où l'on ne perd presque jamais les côtes de vue; une telle rencontre, dis-je, dans un lieu qu'Omaï visitait par un si grand hasard, ressemble à ces situations inattendues, par les-

quelles les romanciers aiment à surprendre le lecteur , et mérite au moins d'être remarquée lorsqu'on en trouve un exemple sur la scène de la vie. Que l'on se figure la surprise d'Omaï et de ses compagnons , et leur mutuel empressement à lier conversation ! L'histoire de ces voyageurs était intéressante. Une vingtaine de personnes des deux sexes s'étaient embarquées à Taïti , dans un canot , pour aller à Uliétéa , une des îles voisines. La violence d'un vent contraire ne leur permit ni d'atteindre la dernière , ni de retourner à la première. N'ayant projeté qu'une traversée fort courte , leurs provisions n'étaient point abondantes , et furent bientôt épuisées ; ils se virent errans à la merci des flots. Les maux qu'ils eurent à souffrir surpassent l'imagination. Ils furent plusieurs jours sans boire et sans manger. Leur nombre allait tous les jours en diminuant , et ils succombaient à la fatigue et à la famine. Il n'en restait que quatre , lorsque le canot fut submergé. La perte de tous ces infortunés semblait inévitable ; cependant ils s'accrochèrent aux bords de leur pirogue , et s'y tinrent suspendus jusqu'à ce qu'un heureux hasard les fit apercevoir des habitans de cette île , qui envoyèrent aussitôt des pirogues , et les amenèrent au rivage. L'un des quatre était mort ; les trois au-

tres , qui donnèrent le détail de leur transplantation presque miraculeuse , se louaient beaucoup de l'humanité des Insulaires ; et leur situation leur plaisait tant qu'ils refusèrent l'offre qu'on leur fit , à la prière d'Omaï , de les rendre à leur pays natal. Il y avait plus de douze ans qu'ils en étaient éloignés , car ils ne savaient rien du séjour du capitaine Wallis à Taïti , en 1765 , ni de plusieurs autres événemens mémorables , tels que la conquête d'Uliétéa par les habitans de Bolabola , qui avait précédé l'arrivée des Européens.

Leurs noms étaient Orououte , Otireroa et Tavee ; le premier , né au Matavaï , à Taïti , le second à Uliétéa , et le troisième à Huaheïne. Cette anecdote peut servir à expliquer , mieux que tous les systèmes , comment toutes les parties du globe , et nommément toutes les îles de la mer Pacifique , ont pu être peuplées , surtout celles qui sont éloignées de tout continent , et fort distantes les unes des autres.

Cette île a reçu de ses habitans le nom de *Wateoo*. Elle gît par  $20^{\text{d}} 1'$  de latitude méridionale , et  $201^{\text{d}} 45'$  de longitude orientale. Elle a environ six lieues de circonférence. Il paraît , par le rapport des compatriotes d'Omaï , que les mœurs de ces Insulaires , leur manière de traiter les étrangers , ressemblent beaucoup à celles des îles de la Société. Leur reli-

gion et leurs cérémonies sont aussi à peu près les mêmes. Comme eux, ils se peignent de noir pour exprimer leur deuil, et c'était la raison des cicatrices que portaient plusieurs femmes. Il reste indubitable que ces nations sortent de la même souche, comme tous les autres Insulaires de cet Océan. Il est vrai qu'ils prétendent à une plus illustre origine; ils appellent leur île *Wenooa-note-Eatooa*, ou Terre des Dieux. Omaï était fort partisan de ces idées superstitieuses, et disait qu'on avait, à Taïti, des notions pareilles. Omaï et les deux Zélandais comprenaient également la langue du Wateoo.

Pendant la nuit du 3, les vaisseaux avaient dérivé, de manière à s'éloigner beaucoup de Wateoo. Comme nous n'avions aucune raison de nous y arrêter davantage, nous gouvernâmes vers la petite île voisine que nous avions aperçue la première. Nos chaloupes se risquèrent à l'attérage, et on parvint, sans accident, sur la rive. Cette île était inhabitée, elle nous fournit plusieurs cargaisons de rafraîchissemens. Les Indiens que nous quittions, la nomment *Otakootaia*, et quelquefois *Wenooa - Ette*, c'est-à-dire, la petite Ile. Suivant M. Anderson, elle peut avoir trois milles de circuit. La rive, entre la terre et le récif, est d'un sable de corail blanc; la terre s'élève derrière, de six à

sept pieds seulement , et son sol est une terre rouge et très légère. On n'y voit point d'eau. Elle parut avoir été au moins passagèrement fréquentée : on trouva quelques cabanes vides ; on remarquait plusieurs grandes pierres élevées comme des monumens sous des ombrages , et des endroits enclos de petits arbres , où probablement on avait enterré des morts. Un amas de coquilles de petoncles , plus grosses que le poing et très-bien évidées , prouvait que l'île avait été récemment visitée. M. Gore laissa dans une des huttes , une petite hache et quelques clous , pour équivaler de ce que nous emportions.

Je continuai ensuite de diriger au nord pour tenter quelques nouvelles découvertes dans les îles d'Hervey : nous n'en étions éloignés que de quinze lieues ; cependant nous ne les aperçûmes que le surlendemain. Le 6 , à la pointe du jour , nous en étions assez près , et nous vîmes plusieurs pirogues s'avancer vers nous. Ce spectacle me surprit ; je n'y avais aperçu aucune trace d'habitans , lorsque je les découvris en 1773 : peut-être alors , comme il faisait un vent assez frais , n'avaient-ils pas osé se hasarder à mettre en mer. Omaï parvint difficilement à engager ces Indiens à venir le long du bord , mais rien ne put les déterminer à monter dans

le vaisseau. Ils étaient d'une turbulence insupportable ; ils tentèrent d'enlever les avirons d'une chaloupe, et frappèrent même un matelot qui voulait les en empêcher ; ils coupèrent aussi, avec une coquille, un filet plein de viande, suspendu à l'arrière de la *Découverte*, et refusèrent absolument de le rendre. Auprès de la *Résolution*, leur conduite ne fut pas moins audacieuse ; ils firent une espèce de croc avec un long bâton, et tentèrent ouvertement de s'en servir pour voler différentes choses ; ils dérobèrent à un matelot son habit, qu'il avait attaché sur le bord. Ils avaient cependant une idée du trafic, car ils nous vendirent, pour quelques clous qu'ils aimaient passionnément et qu'ils appelaient *goore*, du poisson parmi lequel étaient un carrelet extraordinaire, marqué comme le porphyre, puis une anguille blanche comme neige, et tachetée de noir : il est vrai qu'ils saisissaient, avec la même avidité, tout ce qu'on leur jetait, jusqu'aux petits morceaux de papier ; et, si ce qu'on jetait tombait à la mer, ils le rattrapaient à la nage.

Ces Insulaires, quoique fort voisins des habitans de Wateoo, en différaient beaucoup pour l'extérieur et pour le caractère. Leur couleur était bien plus foncée ; plusieurs avaient un aspect rude et sauvage, assez semblable à

celui des habitans de la Nouvelle-Zélande. Le seul ornement qu'on leur vit était une écaille d'huître à perle, suspendue à leur cou; mais ils n'étaient point tatoués, comme le reste des Insulaires de l'Océan Pacifique.

Tandis que les vaisseaux louvoyaient, M. King, emmenant deux chaloupes armées, alla reconnaître et sonder la côte. Grand nombre de Naturels accoururent sur le récif, armés de piques et de massues, comme ayant l'intention de s'opposer à son débarquement: cependant, lorsqu'il fut très-près, ils lui jetèrent quelques cocos, et l'invitèrent à mettre à terre; mais il observait en même tems que les femmes étaient fort occupées à apporter une nouvelle provision de dards et de piques: nous vîmes donc que l'on ne débarquerait pas sans danger, et il était même très-douteux que cette île nous fournît assez d'eau pour approvisionner les bâtimens.

La situation était embarrassante. Depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande, les vents contraires, des accidens imprévus, des tentatives inutiles pour mouiller à toutes les îles qu'on avait rencontrées, avaient fait perdre beaucoup de tems. La saison des opérations dans le nord avait déjà commencé, et nous nous en trouvions encore si éloignés, qu'il était impossible de songer à rien faire, cette année, dans les

hautes latitudes de l'hémisphère septentrional. Si nous eussions été assez heureux pour trouver de l'eau et de l'herbe dans quelques-unes de ces îles, nous aurions pu retourner au sud jusqu'à ce qu'il se fût rencontré un vent d'ouest ; mais, dépourvus de ces provisions, c'eût été un moyen sûr de perdre tout le bétail, avant de pouvoir gagner Taïti, sans tirer aucun profit de cette marche rétrograde. Je pensai donc que nous devions diriger vers quelque terre où nous fussions sûrs de trouver tout en abondance ; et, dans cette résolution, je cinglai vers les îles des Amis.

---

---

 CHAPITRE VI.

ARRIVÉE aux îles des Amis. — Entrevue avec les Naturels de Komango. — Visite de plusieurs chefs. — Relâche à Annamooka. — Feenou, l'un des principaux chefs de Tongataboo. — Réception amicale. Différens vols. — Traversée à l'île d'Happaee. — Munificence de Feenou. Fêtes et différens spectacles. Combats de massues, luttés, pugilat. Exercice militaire. Danse. Feux d'artifice. Amusemens nocturnes.

LE 13, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'île de Palmerston, à distance de cinq lieues. Le lendemain, je dépêchai quatre chaloupes, chacune avec un officier, pour chercher un lieu de débarquement; nous étions alors dans un besoin pressant de fourrage pour les bestiaux. L'île de Palmerston est un groupe de petites îles, gisant dans une direction circulaire et au nombre de neuf ou dix, jointes ensemble par un récif de rochers de corail. Bientôt une des chaloupes revint chargée de cochléaria et de jeunes cocotiers, ce qui fut un vrai régal pour le bétail. J'appris que ces productions étaient très-abondantes sur l'île, et qu'il y avait également du *wharra* et des cocos. Je résolus d'y faire une

ample provision , et je descendis à terre avec M. Clarke.

L'île n'a pas plus d'un mille de tour ; elle n'est qu'à trois pieds au dessus du niveau de la mer. Sur les arbres ou buissons qui font face au rivage , on voit une foule d'oiseaux du Tropique et deux espèces de nigauds ; ces derniers pondaient alors , et étaient si timides , qu'ils se laissaient prendre à la main. Leurs nids n'étaient composés que de quelques baguettes jointes ensemble ; les oiseaux du Tropique pondaient à terre sous les arbres. On en tua un grand nombre des uns et des autres. Quoiqu'ils ne fussent pas un manger délicat , nous étions depuis tant de semaines réduits aux viandes salées qu'ils devaient nous paraître un changement très-agréable. Nous ne remarquâmes aucun signe que l'île eût été jamais habitée , si ce n'est un débris de canot trouvé sur le rivage , qui probablement y avait été apporté par la marée ; mais ce qui est assez extraordinaire , nous rencontrâmes plusieurs petits rats bruns : ils y avaient sans doute été apportés par le canot dont nous apercevions le débris.

Pendant ce tems , Omaï prenait en très-peu de tems avec un petit filet , assez de poisson pour le dîner des travailleurs , et même pour en envoyer aux vaisseaux. Nous joignîmes cette

pêche à nos oiseaux du Tropicque et nous fûmes somptueusement traités. Omai était d'une grande utilité dans ces excursions sur des îles désertes : non-seulement il prenait du poisson, mais il le faisait cuire ainsi que les oiseaux, dans un four, avec des pierres brûlantes, à la manière de son pays, et cela avec une dextérité et une bonne humeur qui donnaient toujours un nouveau prix aux services qu'il rendait.

En quittant l'île Palmerston, je portai à l'ouest sur celle d'Annamooka. Nous eûmes une grosse mer, du tonnerre et des pluies abondantes qui produisirent du moins un avantage, car on recueillit une assez grande quantité d'eau, pour abandonner la distillation, expérience qui donne beaucoup d'embarras et procure peu de profit.

La nuit du 24 au 25, les vaisseaux passèrent devant l'île Sauvage, que j'ai découverte en 1774, et le 28 au matin nous eûmes en vue des îles qui gisent à l'est d'Annamooka. L'après-midi, nous mouillâmes à deux lieues de Komango. Deux pirogues s'approchèrent aussitôt et vinrent sans hésiter se placer le long des vaisseaux; elles apportaient des cocos, du fruit à pain, des bananes, des cannes à sucre, qui furent échangées contre des clous. Le lendemain matin sept autres pirogues arrivèrent des diffé-

rentes îles, apportant, outre les fruits et les racines, deux cochons, des poules, quelques pigeons de bois et de petits râles. Je donnai en retour des grains de verre, des clous, de petites haches, etc. M. King qui était parti le matin avec deux chaloupes pour chercher des rafraîchissemens, revint avant midi avec sept cochons, plusieurs poules, une quantité de fruits et de racines pour les équipages, et un peu d'herbe pour le bétail. Son détachement avait été très-bien reçu à Komango; les habitans n'y étaient pas nombreux, et leurs huttes, qui tenaient l'une à l'autre dans une allée de bananiers, étaient peu remarquables. Près de là était un assez grand étang d'eau assez bonne; mais il n'y avait aucune apparence de ruisseaux. Mon lieutenant était accompagné du chef de l'île nommé *Tooboulangee*, et d'un autre appelé Taïpa. Ils me firent présent d'un cochon, et m'en promirent davantage pour le lendemain. Ils tinrent parole.

Le 27, j'allai mouiller au nord de l'île, où dans mon premier Voyage j'avais trouvé un endroit commode pour débarquer et faire de l'eau. Quoique ce trajet fût fort court, il nous prit beaucoup de tems, à cause de la quantité de pirogues qui entouraient les vaisseaux chargés de toutes les productions de l'île; il y

en avait de doubles, avec une grande voile et portant quarante ou cinquante hommes. Ils faisaient voile autour des vaisseaux avec la même aisance que s'ils eussent été à l'ancre. Il s'y trouvait plusieurs femmes, amenées peut-être par la curiosité; mais en même tems elles trafiquaient avec autant d'avidité que les hommes, et ne mettaient pas moins de vigueur et de dextérité à manœuvrer. J'arrivai enfin à l'ancre que j'avais occupé trois ans auparavant, et c'était probablement le même où Tasman s'était arrêté, en 1643, lorsqu'il découvrit cette île et une partie des terres voisines.

Les Naturels nous laissèrent dresser notre observatoire et placer une garde à côté. J'avais été avec M. Clarke choisir un emplacement commode. Ils nous cédèrent, pour nous servir de tente, une maison de construction de canots, et se montrèrent en tout extrêmement aimables. Toobou, chef de l'île, me conduisit avec Omaï à son habitation : elle était située dans une position agréable, au centre de sa plantation. Une pelouse de beau gazon l'entourait; il fit entendre que c'était pour essuyer ses pieds avant d'entrer. Cet exemple d'une propreté recherchée, était le premier que j'eusse remarqué dans toutes ces îles. L'appartement de Toobou était couvert de nattes; il n'est point de

tapis, dans le plus élégant salon, qui soit tenu avec plus de propreté.

Le même jour je fis débarquer un détachement de soldats de marine avec les chevaux et les bestiaux dont la santé paraissait affaiblie. M. King fut chargé du commandement à terre. Taïpa, qui était devenu notre meilleur ami, voulut se trouver plus près du détachement nuit et jour, et fit placer une maison dans le voisinage. Des hommes l'apportèrent sur leurs épaules, de la distance d'un grand quart de mille.

Le 6 mai, nous reçûmes la visite d'un grand chef de Tongataboo, nommé *Feenou*; et Taïpa le présenta comme le roi de toutes les îles des Amis. Sitôt notre arrivée, un canot lui en avait apporté la nouvelle, et il s'était d'abord rendu à Annamooka. Dès qu'il parut, tous les Naturels allèrent au devant de lui, se prosternèrent jusqu'à terre, et lui touchèrent la plante des pieds, d'abord avec la paume, ensuite avec le revers de chaque main. Il n'y a certainement qu'un roi que l'on puisse recevoir d'une manière si respectueuse. Un présent de deux poissons me fut apporté à bord par ses domestiques, et j'allai aussitôt lui rendre sa visite. Il vint à ma rencontre lorsque je débarquais. C'était un homme de trente

ans, haut, mais svelte, et ayant beaucoup de la physionomie des Européens. Après les premiers complimens je demandai si c'était le roi : il me restait des doutes, parce que je me souvenais d'en avoir vu un autre lors de mon premier voyage. Taïpa s'empessa de répondre, et compta cent cinquante-trois îles, dont il disait Feenou souverain. Ce chef et cinq ou six de sa suite m'accompagnèrent à bord de la *Résolution*.

Pendant ce tems il arriva à terre un accident qui peut montrer le degré d'autorité des chefs sur le peuple. Un chef inférieur fit retirer sans qu'on en sache le motif, tous les Naturels du poste qu'occupait notre détachement. Quelques-uns s'étant hasardés d'y retourner, il prit un gros bâton, et les frappa cruellement. Il atteignit l'un d'eux à la tempe avec tant de violence, que le sang ruisselait de la bouche et du nez. Le malheureux resta quelque tems sans mouvement ; il fut enlevé au milieu des plus horribles convulsions. On dit au chef qu'il l'avait tué, et il ne fit qu'en rire. J'ai su depuis que ce pauvre Insulaire en avait guéri.

Le 7, Feenou vint dîner à bord de la *Résolution*. Taïpa, Moobou et plusieurs autres chefs l'accompagnaient. Taïpa fut le seul qui osât se mettre à table, ou même manger en sa

présence. Je ne fus pas fâché de cette étiquette, car jusqu'alors il m'était toujours venu plus de convives que je n'en pouvais placer, et cela des deux sexes : car aux îles des Amis, les femmes ont la permission de manger avec les hommes.

Feenou m'avait, dès le premier jour, fait rendre une doloire qui m'avait été volée, mais ces peuples avaient un penchant irrésistible au vol. Les chefs eux-mêmes ne dédaignaient pas de s'y livrer. L'un d'eux fut surpris avec le verrou de la machine à hisser les chaloupes ; il l'avait caché sous ses vêtemens. Je le condamnai à recevoir douze coups de fouet, et le fis enfermer jusqu'à ce qu'il eût payé un cochon pour sa liberté. On ne vit plus dans la suite de voleurs de distinction ; mais leurs esclaves ne s'occupaient qu'à cette basse manœuvre, et le fouet ne produisait pas plus d'effet sur eux que sur un mât. Le capitaine Clarke imagina une punition qui fut très-efficace : il les livrait au barbier qui leur rasait entièrement la tête. Les larrons devenaient de cette manière un objet de risée pour leurs compagnons, et cette marque distinctive empêchait au moins que les mêmes osassent recommencer.

Feenou se plaisait si bien dans la compagnie des Européens, qu'il dînait tous les jours avec nous, quoiqu'il se fit apporter quelquefois son

propre dîner. Son repas consistait en soupe, poisson et ignames. Il n'y avait point d'eau dans sa soupe ; c'était du jus de cocos, dans lequel du poisson avait été bouilli ou étuvé, probablement dans un vase de bois sur des pierres chaudes, et on le servait dans une feuille de bananier. Je goûtai ce mets, je le trouvai excellent. Le cuisinier européen eut beau essayer la même méthode, il ne put jamais réussir à faire un aussi bon ragoût.

Comme nous avions épuisé l'île de tout ce qu'elle pouvait fournir de provisions, je résolus de me rendre à Tongataboo ; mais Feenou chercha à me détourner de ce dessein, comme s'il y eût eu quelque intérêt personnel. Il proposa une île située au nord-est, nommée *Hapaeë*. Il s'offrait même à nous accompagner. *Hapaeë* n'avait jamais été visitée par les Européens. Ce fut pour moi une raison déterminante, et le 14 nous quittâmes Annamooka.

Cette île est un peu plus élevée que les autres petites îles qui l'entourent ; cependant on ne peut pas encore la mettre au nombre de celles de moyenne hauteur, comme *Mangeea* et *Watecoo*. Le rivage du côté où ancrèrent les vaisseaux, est garni de rochers de corail escarpés et raboteux, de neuf ou dix pieds de haut, excepté deux petites anses sablonneuses où l'on

voit un récif du même roc, qui s'étend jusqu'au rivage en croissant leur entrée, et les défend contre les vagues. Au centre de l'île, est un lac salé d'un mille et demi de large; la terre s'élève tout autour par gradation, mais on n'aperçoit pas sa communication avec la mer.

L'île est presque partout bien cultivée; quelques endroits semblent en friche, mais ce sont des terres épuisées qui se reposent; toutes les plantations ne sont que de bananes et d'ignames. Il y en a de très-vastes; souvent elles sont fermées avec des haies de roseaux qui se croisent obliquement, et sont hautes de six pieds; en dedans se voient souvent d'autres palissades moins hautes qui entourent les maisons des gens de distinction. L'arbre à pain et les cocotiers y sont semés çà et là sans beaucoup d'ordre; les autres endroits de l'île, surtout vers la mer et sur les bords du lac, sont couverts d'arbres et de buissons d'une végétation vigoureuse. Il paraît que la roche de corail est la seule espèce de pierre qui soit dans cette île, si l'on en excepte une roche de vingt ou trente pieds de haut, qui est une pierre calcaire de couleur jaune et assez compacte. Je crois pouvoir porter la population de cette île à deux mille ames.

Dans la route d'Hapae, au nord et au nord-est d'Annamooka, la mer est parsemée de petites îles. Comme nous n'étions pas sûrs de trouver un passage pour nos gros bâtimens entre les roches et les bas-fonds qui joignent ce groupe, je portai sur Kao et Toofoa, deux îles qui étaient le plus en vue à l'ouest, et que leur grande élévation rend remarquables. Les îles de cet Archipel sont séparées par des distances inégales. Les rivages sont, ou des rochers escarpés ou des collines rougeâtres; quelquefois ce sont des plages sablonneuses. Presque toutes sont couvertes de cocotiers, et toutes présentent l'aspect d'un magnifique jardin au milieu de la mer. Le tems serein qu'il faisait alors, augmentait encore la beauté de ce paysage; et l'imagination aurait pu aisément le prendre pour la réalité de quelque île enchantée. Nous vîmes plusieurs fois de nos vaisseaux la fumée du volcan de Toofoa. Les habitans de ces îles le nomment *kollofeea*, et disent que c'est un *Otooa* ou divinité. Suivant eux, il lance quelquefois de très-grosses pierres; ils comparent son foyer à la grandeur d'un petit îlot. Jamais de mémoire d'homme, et d'après la tradition, il n'a cessé de fumer. Kao n'est qu'un vaste roc de la forme d'un cône.

Le 15, nous portâmes à l'est avec un bon

vent de sud-est , pour franchir le passage entre Footooha et Hafaiva. Feenou qui était descendu à l'Archipel , revint à bord , et amena deux cochons. Une multitude de canots des îles qui nous environnaient , apportèrent aussi des fruits , et cet échange était d'autant plus agréable , que notre provision était presque épuisée. Après avoir débouqué le passage , nous trouvâmes un récif de rochers que nous eûmes beaucoup de peine à éviter à cause du peu de vent. Footooha est une petite île de moyenne élévation , et entourée partout de rochers escarpés. Alors je gouvernai sur Nceneeva , pour trouver un ancrage ; mais nous ne trouvâmes point de fond , et il fallut passer la nuit sous voiles , en faisant des bordées.

Hapae que nous eûmes en vue à la pointe du jour , est une île basse. A neuf heures , on distingua trois îles à peu-près de même grandeur ; et bientôt après , une autre aussi grande , au sud des premières. Leur aspect est le même , ainsi que leur élévation , et elles peuvent avoir chacune six ou sept milles de long. La plus septentrionale s'appelle *Haanno* , celle d'après *Foa* , la troisième *Lesooga* , et celle qui est au sud , *Hooläiva*. Les Naturels les comprennent toutes les quatre , sous le nom collectif d'*Hapae*.

Il nous fallut encore passer la nuit sous voiles.

Feenou partit pour Hapaeë, et emmena Omaï. Comme il n'oublia pas la situation dangereuse des vaisseaux, il fit allumer sur la côte un grand feu qui, pendant l'obscurité, nous tint lieu de fanal. Le jour nous découvrit un récif à fleur d'eau qui s'étendait de Foa à Haanno, et joignait les deux îles. Une chaloupe partit alors pour chercher un mouillage et nous en indiqua un favorable : dès que nous fûmes à l'ancre, nous nous vîmes entourés d'une multitude de pirogues qui nous apportaient des cochons, des poules, des fruits et des racines. Feenou et Omaï vinrent me chercher pour me présenter au peuple de l'île, et aussitôt je descendis à terre.

Feenou me conduisit dans une maison ou cabane, qui avait été apportée un instant auparavant sur la rive, pour nous recevoir. Nous nous y assîmes tous deux, ainsi qu'Omaï en dehors et en face de nous; les autres chefs formèrent un cercle, et s'assirent aussi. On me demanda combien je resterais, je répondis cinq jours. Taïpa eut ordre de venir se placer près de moi, et de proclamer ma réponse au peuple. Il prononça ensuite une harangue que Feenou lui dictait. J'appris d'Omaï, qu'il disait en substance que tous, jeunes et vieux, devaient me regarder comme un ami qui venait passer quelques jours parmi eux; que pendant ce tems, ils se gar-

dassent de me rien voler, ou de me donner le moindre déplaisir; qu'il fallait porter aux vaisseaux des cochons, des poules, des fruits etc; et qu'ils recevraient telles et telles choses en échange.

Dès que Taïpa eut fini son discours, Feenou se retira. Taïpa saisit ce moment pour m'avertir qu'il fallait faire un présent au chef de l'île, nommé Earoupa. Je n'y attendais, et je donnai des choses qui surpassèrent son attente. Cette libéralité produisit de pareilles demandes, de la part de deux chefs d'autres îles, qui étaient présents, et de Taïpa lui-même. Feenou revint comme je faisais le dernier présent, et il feignit d'avoir de l'humeur contre Taïpa, pour m'avoir laissé donner des choses de tant de valeur; mais ce n'était qu'une ruse, et il agissait de concert avec eux. Je fus alors conduit à plusieurs marres d'eau douce, dont l'une en fournissait en effet d'assez bonne et se trouvait dans une situation favorable pour remplir nos tonneaux. A notre retour au lieu que nous avions quitté, nous trouvâmes un cochon et quelques ignames cuits au four, prêts à être portés à mon bord. J'invitai Feenou et ses amis à venir en prendre leur part. Ils vinrent tous au vaisseau, mais Feenou seul se mit à table avec nous. Le chef, en se retirant, me fit présent d'une superbe tor-

tue et d'une grande quantité d'ignames. Nous avions des provisions en abondance : dans un seul jour on avait eu par échange , à bord du vaisseau , vingt petits cochons , et beaucoup de fruits et de racines.

Le lendemain de bonne heure , Feenou et Omaï qui ne se quittaient presque plus et demeureraient à terre , vinrent à bord de la *Résolution*. Leur but était de me prier de venir à terre. Je me rendis à leur invitation , et en débarquant , je fus conduit au même endroit que la veille. Une multitude de peuple s'y était déjà rassemblée. Je me doutai qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire , mais sans pouvoir deviner ce que c'était , ni l'apprendre d'Omaï. Peu de tems après que je fus assis , une centaine de Naturels parurent et s'avancèrent , chargés d'ignames , de fruits à pain , de bananes , de cocos et de cannes à sucre ; ils déposèrent leurs charges en deux piles à notre gauche , qui était le côté d'où ils venaient. Bientôt il en parut cent autres à droite , portant de pareils comestibles , dont ils firent aussi deux piles de ce côté. On y attacha deux cochons de lait et six poules ; et aux piles du côté gauche , six cochons de lait et deux tortues. Earoupa s'assit devant les provisions du côté gauche , et un autre chef devant celles du côté opposé. Chacun d'eux était sans

doute auprès de ce qu'il avait recueilli par ordre de Feenou , qui , tout aussi aveuglément obéi à Hapæe qu'à Annamooka , en vertu de sa souveraineté sur toutes ces îles , avait imposé cette taxe pour l'occasion présente.

Cette magnifique collection de comestibles étant déposée en ordre et placée avec une symétrie pittoresque , les porteurs se joignirent à la multitude , et l'on fit tout autour un grand cercle. Aussitôt s'avancèrent dans cette enceinte beaucoup d'hommes armés de massues faites de branches vertes de cocotiers : ils figurèrent quelques minutes , puis se retirèrent moitié d'un côté , moitié de l'autre , et s'assirent devant les spectateurs. Bientôt commencèrent les combats d'hommes à hommes. Un champion sortait de son rang , s'avancait vers le rang opposé , et défiait , par une pantomime expressive plutôt que par des paroles , le premier qui oserait le rencontrer. Si le défi était accepté , les champions se mettaient en posture ; on commençait le combat , qui durait jusqu'à ce que l'un des deux s'avouât vaincu , ou que les armes fussent brisées. Après chaque combat , le vainqueur venait se prosterner devant le chef , se relevait et se retirait. En même tems , des vieillards qui paraissaient juges du camp , donnaient leurs suffrages en peu de mots , et les

spectateurs célébraient sa gloire par deux ou trois acclamations.

Les intervalles de ce spectacle étaient remplis par des combats de lutte et de pugilat. Les premiers s'exécutaient comme à Taïti, et les autres à-peu-près comme en Angleterre. Mais ce qui surprit, ce fut de voir une couple de femmes robustes, s'avancer et faire le coup de poing sans cérémonie, et avec autant d'adresse que les hommes. Cependant l'action dura peu, et après une demi-minute, il y en eut une hors de combat. Nous montrâmes peu de goût pour cette partie de la fête; cela n'empêcha pas deux autres femmes d'entrer en lice. Elles paraissaient remplies de courage, et se seraient assurément portées de rudes coups, si deux vieilles femmes ne les avaient séparées. Ces combats se livrèrent sous les yeux de plus de trois mille ames; et tout se passa avec beaucoup de gaieté de part et d'autre, quoique quelques-uns des champions, tant hommes que femmes, reçussent des coups qu'ils auront probablement ressentis long-tems après.

Lorsque tout fut terminé, Feenou me dit que les provisions du côté droit étaient un présent pour Omaï; et que celles du côté gauche, qui faisaient deux bons tiers de la totalité, étaient pour moi. Il ajouta que je pourrais les faire em-

barquer quand je voudrais; mais qu'il était inutile de les faire garder, et que je pouvais compter que les Naturels n'en détourneraient pas un seul coco. En effet, lorsqu'on les embarqua l'après-midi, il n'y manquait pas la moindre chose. Il y avait de quoi charger quatre chaloupes. J'étais frappé de la munificence de Feenou : jamais un souverain des îles de cet Océan ne m'avait fait dans tous mes voyages un si noble présent. Je m'empressai de lui témoigner toute ma reconnaissance. Je lui donnai tout ce que je crus pouvoir lui plaire. Il fut si satisfait à son tour, que ne voulant pas me céder en libéralité, il m'envoya encore deux beaux cochons, et quantité d'étoffes et d'ignames.

Il avait manifesté le desir de voir faire l'exercice aux soldats de marine. Je les fis débarquer des deux vaisseaux. Ils exécutèrent diverses évolutions dont les spectateurs furent enchantés. Mais Feenou voulut donner ensuite un spectacle, qui, de l'avis de tous, fut conduit avec une dextérité et une précision qui le mettaient beaucoup au-dessus de nos exercices militaires. C'était une sorte de danse si différente de tout ce dont nous avons l'idée, qu'il n'est pas aisé d'en faire sentir l'ordonnance. Elle était exécutée par cent cinq hommes. Chacun d'eux avait en main un joli instrument de la forme d'une pagaie, de

deux pieds et demi de long, et fort léger; ils l'agitèrent de toutes sortes de manières, accompagnées chacune d'une différente attitude, et d'un mouvement différent du corps. D'abord ils se rangèrent sur trois lignes, et par des évolutions successives, changeant tous de situation, ceux de derrière se trouvaient sur la première ligne. Ils restaient peu dans la même position, et ces changemens s'opéraient avec beaucoup de promptitude. Quelquefois ils se trouvaient sur une ligne seule; d'autres fois ils formaient un demi-cercle; enfin, on les voyait sur deux colonnes: tandis qu'on achevait cette dernière évolution, un danseur s'avança vers moi, et termina le spectacle par une danse grotesque.

Tous leurs instrumens de musique consistaient en deux tambours, ou plutôt deux blocs de bois creux, dont on tirait quelques sons variés, en frappant dessus avec deux baguettes. Cependant les danseurs paraissaient moins dirigés par ces sons, que par un chœur de musique vocale, formé par tous les danseurs eux-mêmes. Leur chant avait une mélodie assez agréable, et tous les mouvemens qui y répondaient, étaient d'une telle précision, que tous ces acteurs semblaient une seule et grande machine. Assurément un ballet pareil aurait sur nos théâtres le plus grand succès. Quant à nos instrumens, ils

n'en font aucun cas, si l'on en excepte le tambour : encore le croient-ils fort inférieur au leur. Comme dans toutes les autres îles de cet Océan, ils ne faisaient aucun cas du cor de chasse. Les Indiens étaient tout fiers de nous avoir surpassés dans ces amusemens ; mais pour leur donner une idée plus favorable de notre adresse et les convaincre de notre supériorité, j'ordonnai de préparer quelques feux d'artifice. Lorsqu'il fut nuit, on les tira en présence de Feenou, des autres chefs, et d'un grand concours de peuple. Une partie était endommagée, mais le reste répondit parfaitement à notre but. Nos pluies de feu, surtout et les fusées volantes, les surprirent au-delà de toute expression, et ce fut tout-à-fait en notre faveur que pencha la balance.

Cela ne servit toutefois qu'à piquer leur émulation. Dès que le feu d'artifice fut fini, des danses commencèrent. On préluda par un concert ou chœur de dix-huit hommes, qui s'assirent devant nous au centre du cirque formé par la multitude des spectateurs, et qui devait être le lieu de la scène. Cinq ou six d'entr'eux tenaient des morceaux de larges bambous, depuis trois jusqu'à cinq ou six pieds de long. Chacun avait le sien ; il le tenait presque dans une position verticale. Un des bouts était ouvert, et

l'autre fermé par un des nœuds. Les musiciens frappaient constamment la terre du bout fermé, et, quoique le mouvement fût lent, ils produisaient ainsi des sons divers, suivant la différente longueur des instrumens. Pour former un contraste, un autre frappait vivement et sans interruption avec deux bâtons, sur un morceau du même bambou, fendu et étendu par terre, et tirait, par ce moyen, un son aussi aigu que les autres étaient graves. Le reste des musiciens et ceux même qui jouaient du bambou, chantaient un air langoureux et doux, qui tempérait si bien la dureté des sons des instrumens, que, quelle que fût l'habitude d'entendre la plus parfaite modulation et les accords les plus harmonieux, il n'était pas possible de se refuser à l'effet agréable de cette simple harmonie.

Le concert dura un quart d'heure. Nous vîmes ensuite vingt femmes entrer dans le cirque. La plupart avaient la tête ornée des fleurs cramoisies de la rose de la Chine ou d'autres guirlandes : plusieurs s'étaient parées de feuilles d'arbres très-bien découpées. Elles formèrent un cercle autour du chœur, le visage tourné vers lui, et chantèrent un air doux, auquel le chœur répondait sur le même ton, et ainsi alternativement. Pendant ce tems, les femmes accompagnaient leur chant de divers mouvemens

très-gracieux, faisant toujours un pas en avant puis en arrière, avec un pied, tandis que l'autre était immobile; ensuite elles firent face à l'assemblée, chantèrent quelque tems, se retirèrent en corps et lentement à l'endroit du cercle qui était opposé à la hutte où nous étions assis au milieu des chefs. Alors il s'en détacha une de chaque côté, qui se rencontrant, passèrent l'une devant l'autre, et continuèrent leur course tout autour jusqu'à ce qu'elles eussent rejoint leurs compagnes. Deux autres partirent aussitôt de chaque côté, et de ces deux couples, l'une répéta la même figure que la première, tandis que l'autre resta immobile. Enfin les deux côtés se mirent en mouvement: toutes vinrent, l'une après l'autre, se ranger auprès de la paire immobile, jusqu'à ce qu'elles formassent de nouveau le cercle autour du chœur.

Bientôt la danse commença à presser la mesure; elles faisaient des demi-tours en sautant, frappaient des mains, faisaient claquer leurs doigts, et répétaient quelques mots avec le chœur. Vers la fin, comme la vitesse de la musique augmentait, elles variaient leurs attitudes et leurs gestes avec une vigueur et une souplesse étonnantes. A ce grand ballet de femmes, en succéda un autre de quinze hommes. Quelques-uns paraissaient vieux, mais l'âge ne leur avait rien ôté

de leur ardeur ni de leur agilité. Ils formaient une espèce de cirque coupé en front, et ne faisaient face ni à l'assemblée, ni au chœur; ils étaient tournés de biais en deux sens opposés; tantôt ils chantaient lentement à l'unisson avec le chœur, et alors leurs mains avaient des mouvemens très-doux, mais différens de ceux des femmes, et leurs corps se balançaient en levant une jambe qu'ils jetaient en avant, s'appuyant sur l'autre; le bras du même côté était aussi jeté en avant. Tantôt ils récitaient des sentences sur un ton musical, et le chœur y répondait: ils pressaient successivement la mesure de la danse, en frappant des mains et en redoublant le mouvement des pieds, qui pourtant ne changeait point. A la fin la rapidité de la danse et de la musique augmenta tellement, qu'il était même difficile de distinguer les mouvemens. Les acteurs devaient être très-fatigués. Cet exercice avait duré presque une demi-heure. Aussi eûmes-nous un entr'acte assez long. Douze hommes enfin leur succédèrent, se plaçant sur deux lignes en face les uns des autres, et sur les côtés opposés du cirque. Cette nouvelle danse différa peu des précédentes; mais elle fut suivie d'un divertissement plus remarquable et même assez bizarre.

Neuf femmes vinrent s'asseoir en face de la cabane où était Feenou. Un homme se leva, et

alla frapper la première de ces femmes au dos , à poings fermés ; il passa à la seconde et à la troisième qu'il frappa de la même manière ; mais quand il fut à la quatrième , j'ignore si ce fut par méprise ou à dessein , il la frappa à la poitrine. Un des spectateurs sortit alors de la foule , et lui porta à la tête un coup qui le renversa. Le blessé fut emporté sans bruit et sans désordre ; cela ne sauva pas les autres femmes d'une si extraordinaire punition , ou peut-être d'une cérémonie nécessaire ; un autre Insulaire vint les frapper également sur le dos. Ce ne fut pas là toute leur disgrâce : elles eurent en dansant la mortification d'être sifflées deux fois , et d'être obligées de recommencer. Leur danse fut à peu près la même que celle des autres femmes que nous avons vues.

Tout-à-coup parut un homme qui fit quelques plaisanteries sur les feux d'artifice , et toute l'assemblée éclata de rire. Immédiatement , ceux qui avaient suivi Féenou commencèrent une danse : ils formèrent un double cercle , de vingt-quatre chacun , autour du chœur , et ils entonnèrent un air agréable et plaintif , accompagné de mouvemens analogues de la tête et des mains. Ce chant dura quelque tems , et ensuite ils pressèrent beaucoup leur mesure , répétant des sentences , tantôt avec le chœur , tantôt en réponse aux siennes. Ils se retirèrent

ensuite très-lentement jusqu'au fond du cirque, comme avaient fait les femmes, puis ils s'avancèrent de même de chaque côté, sur trois lignes, en inclinant le corps sur une jambe, tandis qu'ils avançaient l'autre en la posant à terre, jusqu'à ce qu'ils formassent un demi-cercle. Ceci fut accompagné d'un air aussi doux que le premier; mais il se changea bientôt en un ton plus véhément, et la danse augmentait de vivacité en proportion, jusqu'à ce qu'ils finirent par des acclamations et des applaudissemens universels. Ils répétèrent ces figures plusieurs fois, formèrent ensuite un double cercle comme au commencement, et terminèrent le tout par des transpositions très-adroites des deux cercles.

La fête de cette nuit mémorable finit par une danse qu'exécutèrent les principaux de la nation. Le commencement fut absolument semblable à la précédente, mais ils finissaient très-différemment à chaque intervalle; car le mouvement était porté à une vitesse prodigieuse: ils remuaient la tête, d'une épaule à l'autre, avec tant de force, que nous craignions de les voir se disloquer le cou. Il se fit soudain un claquement de mains et un brouhaha assez semblables à ceux qu'excitent souvent les danses burlesques sur les théâtres d'Europe. Ils formèrent trois demi-cercles, comme tous les acteurs précé-

dens. L'un d'eux s'avança à la tête des danseurs, récita quelque chose d'un ton vraiment musical, et déclama avec tant de grâce, qu'il rivalisait nos meilleurs acteurs. Un autre lui répondit à la tête du parti opposé. Cela fut répété plusieurs fois; après quoi tout le corps du peuple d'un côté, se joignit aux réponses de tout le corps, tandis que le demi-cercle s'avancait, et l'on finit par chanter et danser comme au commencement.

Ces deux dernières danses furent exécutées avec tant de feu et de précision, qu'elles obtinrent des applaudissemens universels. Il y eut des momens où les spectateurs, qui sans doute étaient de bons juges de ces différens exercices, ne purent retenir les marques de leur satisfaction, et un étranger même, pour qui ces amusemens étaient tout nouveaux, éprouvait du plaisir dans ces mêmes momens; car, quoiqu'il se trouvât dans l'ensemble le plus parfait concert, il y avait surtout de certains gestes si expressifs, qu'ils peignaient à merveille le langage qui les accompagnait.

Le cirque était un lieu vaste, entouré d'arbres, près du rivage, avec des lumières placées tout autour à petites distances. Le concours des spectateurs était grand, quoique moins considérable qu'à l'exercice des soldats de marine.

Nous pensâmes qu'il pouvait y avoir cinq mille âmes. Après tout ce tems donné aux divertissemens, j'ongéai à des occupations essentielles. Le lendemain 21, j'allai visiter l'île de Lefooga, que je trouvai préférable à Annamooka. Les plantations y étaient plus vastes et en plus grand nombre. Tout y offre les marques d'une population considérable et d'une culture perfectionnée. On y voit de vastes plantations toutes encloses de palissades, formant de grandes routes si spacieuses, qu'elles seraient regardées comme un ornement dans les pays même où les objets d'utilité générale ont été portés à la plus haute perfection. Il y avait de vastes terrains couverts de mûriers; en général, les plantations étaient bien garnies de tous les fruits ou racines que produit l'île. J'en augmentai le nombre, en y semant du blé de Turquie, des melons, des citrouilles, et quelques autres légumes. Je remarquai une maison devant laquelle était une grande et superbe pelouse, où sans doute se rendait le peuple pour quelque cérémonie. Près du lieu du débarquement était une hauteur couverte de gravier; on y voyait quatre ou cinq petites huttes. C'était le lieu de sépulture de quelques-uns des principaux de l'île.

De retour à mon bord, je trouvai une grande pirogue à voile à l'arrière de la *Résolution*.

Elle portait un Indien nommé *Latoo-Liboula* (1), que, dans mon second voyage, j'avais vu à Tongataboo, et qu'alors je supposai le roi de l'île. Il étoit assis dans son canot avec toute la gravité qui le fit distinguer à cette époque. Il nous fut impossible de l'engager à monter dans le vaisseau. Tous les Naturels présents l'appelaient *areeke*, c'est-à-dire, roi. Jamais on n'avait entendu donner ce titre à Feenou, malgré toute l'autorité dont il jouissait, ce qui faisait douter qu'il fût roi, quoique son ami Taïpa se fût donné bien de la peine pour le persuader. Latoo-Liboula resta sous la poupe de la *Résolution* jusqu'au soir, qu'il se retira, dans sa pirogue, à l'une des îles. Feenou étoit à bord pendant ce tems, ces deux grands personnages ne firent pas la moindre attention l'un à l'autre.

Le 23, je me proposais de lever l'ancre. Feenou et son premier ministre Taïpa vinrent le long de la *Résolution* dans une pirogue à voiles, et dirent qu'ils allaient à Vavaoo qui, selon eux, gît à deux journées au nord d'Ha-

---

(1) Il est nommé, dans le second Voyage, Ko-Hag-Hee-Too-Fallango. Peut-être une partie de ces dénominations désigne la personne, et l'autre le titre ou le rang.

pace. L'objet de leur voyage, disaient-ils, était de trouver encore des cochons pour l'approvisionnement des vaisseaux, et quelques plumes rouges pour Omaï, puisque ces plumes étaient si estimées à Taïti. Feenou me promit d'être de retour dans quatre ou cinq jours, et me pria d'attendre son retour, s'engageant d'accompagner alors les vaisseaux à Tongataboo. J'offris de conduire les bâtimens à Vavaoo, mais il parut peu goûter cette proposition, et m'assura qu'il n'y avait ni havre ni ancrage. Il partit donc, et je résolus d'attendre son retour.

---

~~~~~  
CHAPITRE VII.

Fausse nouvelle. — Femme oculiste, et manière de raser. — Dignité suprême de Poulaho — Aveu de Feenou. — Passage à Tongataboo. — Divers détails. — Entrevue avec Marcewagée, le vieux Toobou, et le fils du roi. — Visites à ces grands personnages. — Présent du jeune prince. — Concert. Fête projetée.

LE lendemain du départ de Feenou, les Natures répandirent le bruit qu'un vaisseau semblable aux nôtres était arrivé à Annamooka depuis que j'avais quitté cette île, et qu'il y était à l'ancre; ils ajoutaient que Toobou, l'un des chefs d'Annamooka, s'était hâté d'aller recevoir ses nouveaux hôtes. Cette fable devenait d'autant plus vraisemblable, qu'effectivement Toobou venait de me quitter. Pour vérifier cette nouvelle, j'allai avec Omaï chercher l'homme qu'on prétendait l'avoir apportée le premier, et je le découvris. Ses réponses à toutes mes questions ne laissaient aucun doute; mais il survint justement un chef distingué d'Annamooka, qui dévoila son imposture. Le nouvelliste, voyant son mensonge découvert,

s'évada et n'osa plus reparaître : je ne sais trop quel pouvait être son but, si ce n'est de nous déterminer à partir.

Le 25, en me promenant, j'entrai dans une maison, où je vis une femme occupée à enlever à un enfant une taie qu'il avait sur les yeux. Les instrumens dont elle se servait étaient deux petites sondes de bois dont elle lui avait frotté les yeux jusqu'à ce que le sang en sortît. Je n'étais pas arrivé à tems pour être témoin de tout son procédé. Il est bien étonnant qu'avec de si misérables moyens, ces peuples osent tenter une opération si dangereuse; je fus témoin dans la même maison d'une opération d'un autre genre, et je la vis en détail. Une femme rasait la tête d'un enfant avec une dent de goulou fixée dans un manche de bois. D'abord elle mouillait les cheveux avec un morceau d'étoffe imprégné d'eau, passant successivement l'instrument sur la partie mouillée; l'enfant ne paraissait pas souffrir, quoique les cheveux fussent coupés aussi près que l'auraient pu faire les meilleurs rasoirs. J'essayai cet instrument sur moi-même, et je trouvai que l'usage en était fort bon; cependant les hommes ont une autre manière de se raser. Ils se servent de deux coquilles; ils fixent l'une sous une des touffes de leur barbe, ils placent l'autre au-dessus, et enlèvent cette partie: la méthode

cause plus d'ennui que de douleur. Nos matelots allaient souvent à terre se faire ratisser à la manière d'Hapæe, tandis que les chefs de l'île venaient à bord se faire raser par nos barbiers.

Je crus devoir changer de station, parce que toutes les provisions étaient épuisées de ce côté. Nous mîmes à la voile et nous allâmes entre la pointe sud de Lefooga et la pointe nord de *Hoolaiva*. Sur la côte occidentale de l'île et près de la pointe méridionale, se voit un mont artificiel. A en juger par les arbres qui le couvrent et quelques autres marques, il doit être d'une très-ancienne origine; il a quarante pieds de hauteur et cinq de diamètre au sommet. Au centre est une pierre, tirée des roches de corail, large de quatre pieds, haute de quinze et de deux et demi d'épaisseur. On prétendait que plus de la moitié de sa longueur était enfouie; les Naturels l'appelaient *tangata - Areeke*, c'est-à-dire homme et roi. C'était, disaient-ils, un monument élevé par leurs ancêtres à la mémoire de l'un de leurs rois, mais ils en ignoraient la date.

Le 27, vers midi, une grande pirogue à voiles vint à l'arrière de la *Résolution*; elle portait un personnage nommé *Futtafaihe* ou *Poulaho*. Les Naturels dirent que c'était le roi de Tongataboo et de toutes les îles voisines. Nous fûmes très-surpris de voir un homme se





*L'embonpoint de ce chef était .....*

présenter sous un caractère que nous croyions appartenir à un autre ; mais ils insistèrent sur la suprême dignité de ce nouvel hôte, et ils avouèrent , pour la première fois, que Feenou n'était point roi, mais un simple chef, quoique revêtu d'un grand pouvoir , parce qu'il était souvent envoyé de Tongataboo dans les autres îles , chargé des expéditions les plus importantes. J'avais intérêt, et je desirais même de lier amitié avec tous les grands personnages, sans m'informer de la validité de leurs titres , et j'invitai Poulaho à monter à bord. Il ne pouvait être que bien accueilli , car il m'apportait en présent deux beaux cochons. L'embonpoint de ce chef était extraordinaire : si la dignité ou le pouvoir se mesure dans cette île à la circonférence du corps de l'individu , assurément personne n'y avait plus de droit que celui-ci. Poulaho n'était pas fort grand , mais il était si gros qu'on ne distinguait pas sa taille ; il avait à-peu-près quarante ans : ses cheveux étaient lisses, et ses traits fort différens de ceux du commun de la nation. C'était un homme grave et intelligent ; il examina toutes les parties du vaisseau avec la plus grande attention ; il fit des questions très-sensées, et demanda entr'autres quel était le but des Européens en visitant ces îles ? Lorsque j'eus satisfait sa curiosité, je le priai d'entrer dans

ma chambre, mais quelques-uns de ses gens s'y opposèrent, en disant que cela était impossible, parce qu'on pourrait marcher sur la tête du roi. Je promis, pour lever la difficulté, d'empêcher qu'on ne marchât sur cette partie du tillac : cet expédient laissait encore de l'incertitude ; mais le chef, moins scrupuleux, trancha la question en entrant dans la chambre et sans rien exiger. Il parut alors, ainsi que ses officiers, avoir assez à cœur de nous convaincre que ce n'était pas Feenou, mais bien lui-même qui était le souverain. Il s'aperçut que nous avions quelques doutes, et Omaï ne se prêtait guère à les détruire, parce qu'il avait formé avec Feenou la liaison la plus intime ; ils avaient même, en preuve d'amitié, échangé leurs noms, et il était fâcheux pour lui de voir un autre réclamer les honneurs qui jusqu'alors avaient semblé n'être dus qu'à son ami.

Poulaho mangea peu et but encore moins. En sortant de table, il me pria de l'accompagner à terre : Omaï fut aussi invité ; mais il était trop attaché à Feenou pour vouloir rien agréer de son compétiteur, et il s'excusa. Je fis à Poulaho des présens qui surpassèrent son attente, et nous allâmes à terre. Il voulut en débarquant me témoigner sa reconnaissance : il fit remettre deux autres cochons aux gens de la chaloupe. Il

fut porté par ses domestiques dans une cabane qu'on avait élevée exprès, et me fit placer à côté de lui; sa cour s'assit en demi-cercle devant nous et en dehors de la maisonnette. Derrière le roi était une vieille femme tenant une espèce d'éventail, et chargée d'empêcher les mouches de tourmenter sa majesté.

Le prince se fit alors exposer devant lui tous les objets que le peuple avait acquis par les échanges. Il examina tout, demanda ce que chacun avait donné en retour, et parut satisfait des marchés; il rendit tout aux propriétaires, à l'exception d'une grande tasse de verre qui lui plut tant, qu'il la garda pour lui. A chaque chose qu'ils lui présentaient, ses sujets commençaient par se prosterner; ils déposaient à ses pieds ce qu'ils avaient apporté, se relevaient ensuite et se retiraient: personne n'osait lui parler debout. Les courtisans, avant de quitter le roi, baissaient la tête jusqu'à terre, appliquaient le revers et le dedans de leurs mains sous la plante de ses pieds, et s'éloignaient sans dire un seul mot.

Poulaho vint plusieurs fois à bord; il me fit présent d'un bonnet, fait ou plutôt couvert de ces plumes rouges qui sont si estimées à Taïti. Elles ne l'étaient sans doute pas moins aux îles des Amis, car personne ne put s'en procurer. Le 28,

il demeura à bord jusqu'au soir ; mais son frère, nommé aussi *Futtasaihe*, et une ou deux personnes de sa suite, y passèrent la nuit. Le lendemain, comme on levait l'ancre pour reprendre la route d'Annamooka, le roi revint à bord, et demanda aussitôt son frère et tous ses gens. Il paraît qu'ils étaient restés sans sa permission, car il leur fit une réprimande courte, mais si sévère qu'ils en versèrent des larmes, quoiqu'ils fussent tous âgés de plus de trente ans. Un autre chef nouvellement arrivé de Tongataboo vint aussi dans le vaisseau ; il s'appelait *Tooboueitoa*. En entrant, il renvoya son canot, et déclara qu'il couchait à bord, lui et cinq personnes qui l'accompagnaient. Cela ne laissait pas que d'être incommode, mais on s'y prêtait volontiers, parce que leurs préseus nous mettaient dans l'abondance.

Le 30, nous gouvernâmes sur *Lofanga*, où les Indiens prétendaient que nous trouverions un mouillage, mais ils s'étaient mépris. Je fus obligé de porter sur *Kotoo*. La nuit survint, et il fallut la passer à faire de petites bordées. Nous eûmes la nuit suivante un grand frais, et l'on ne fut pas sans crainte. Il s'en fallut peu que le vaisseau ne donnât à plein sur une île basse de sable, nommée *Pootoo-Pootooa*, et entourée de brisans : tout le monde était heu-

reusement sur pied ; sans la promptitude et la précision des manœuvres, le vaisseau échouait. Les passagers furent si effrayés qu'ils montèrent une chaloupe, et allèrent descendre à Kotoo ; j'y débarquai moi-même pour examiner cette île. Elle est entourée de récifs de corail qui la rendent presque inaccessible, même aux chaloupes ; elle a un mille ou un mille et demi de long, et sa largeur est encore moindre. Ses productions en fruits et racines, sont les mêmes qu'aux autres îles ; elle est bien cultivée, mais peu peuplée. Nous y recueillîmes un peu de foin, et j'y semai des melons, ce qui parut faire le plus grand plaisir aux habitans.

Le 4 juin, je gouvernai sur Annamooka, et le lendemain nous jetâmes l'ancre à peu-près au même endroit où nous avions mouillé quelque tems auparavant. De tous côtés, les habitans étaient fort occupés dans leurs plantations ; ils déracinaient les ignames pour les porter au marché ; dans la journée même, il y avait sur la rive plus de deux cents Naturels qui trafiquaient avec autant d'ardeur qu'à notre première station. Le lendemain, Feenou arriva de Vavaoo ; il prétendit que plusieurs canots, chargés de cochons et d'autres provisions pour les vaisseaux, avaient péri, corps et biens, dans le dernier coup de vent. Nous eûmes tout lieu

de croire que ce n'était qu'un conte : il était probable qu'il n'avait pu se procurer à Vavaoo les approvisionnement dont il s'était flatté ; ou que s'il en avait recueilli, il les avait laissés dans sa route à Hapae, en apprenant que Poulaho était avec nous : il devait s'attendre que ce prince, comme son supérieur, voudrait faire tous ces présens en son propre nom.

Feenou se trouva bientôt en présence du roi, et sentit alors tout le ridicule du rôle qu'il avait joué ; il m'avoua que Poulaho était l'unique souverain de Tongataboo et des autres îles ; il insista même sur cet aveu, comme pour faire oublier sa faute. Il ne me resta bientôt aucun doute sur son infériorité, car il se plaça parmi les courtisans du prince. Poulaho et lui eurent une courte conversation que personne ne comprit, et Omaï la rendait d'une manière peu intelligible ; mais le rang de Feenou ne fut plus un problème : Poulaho se mit seul à table ; Feenou, après lui avoir rendu hommage selon l'usage, en touchant avec sa tête et ses mains les pieds du roi, sortit sans avoir osé ni manger ni boire en présence de son maître.

Le 8, je portai sur Tongataboo. Feenou devait passer à bord de la *Résolution*, mais il préféra sa pirogue, et donna deux hommes pour servir de pilotes. Nous rencontrâmes deux

petites îles que les Naturels nommaient *Hoon-ga-Hapae* et *Hoonga-Tonga*; il n'y avait, selon eux, que cinq hommes sur la première, et l'autre était inhabitée. Le lendemain, comme nous étions en vue de Tongataboo, la *Résolution* se trouva insensiblement engagée sur un grand banc de sable, tout garni de roches de corail de différentes hauteurs, au-dessous de la surface de l'eau. Les deux vaisseaux touchèrent, mais si légèrement, qu'ils ne furent ni l'un ni l'autre endommagés. En approchant du rivage, nous ne trouvâmes que des obstacles visibles, et par conséquent faciles à éviter. Tandis qu'on louvoyait, pour gagner le havre, le roi voguait dans sa pirogue autour de nos bâtimens; il y avait aussi une foule de canots: deux d'entr'eux n'ayant pas eu le tems de se retirer assez vite, la pirogue royale les culbuta sans plus d'égards que s'il n'y eût eu personne à bord. Parmi les Insulaires qui se rendirent sur la *Résolution*, je retrouvai Attago, qui m'avait été si utile dans mon précédent voyage, et un nommé *Toobou*, qui avait alors témoigné beaucoup d'attachement au capitaine Furneaux. Ils m'apportaient chacun un cochon et des ignames, et je leur donnai aussi des marques d'amitié.

Le roi m'attendait sur la rive; il me condui-

sit à une jolie maisonnette , située à quelque distance dans le bois. Le prince me l'offrit pour tout le tems de mon séjour dans l'île. Il eût été difficile de trouver une situation plus agréable. Un cercle nombreux d'Insulaires se forma sur une belle plateforme , qui était devant sa maisonnette. On apporta une racine de la plante de kava , qu'on déposa devant le roi , et qu'il ordonna de découper en plusieurs parties : ces morceaux furent distribués à différentes personnes des deux sexes , qui commencèrent leur mastication ; et bientôt on en eut extrait un bol de liqueur. En même tems on servit deux cochons et deux paniers d'ignames cuits au four. Le tout fut divisé en dix portions , qui furent données à quelques-uns des assistans , mais j'ignore le nombre de ceux qui devaient avoir de ces portions. J'observai que le frère du roi en eut une , et qu'il en resta une autre , dont on ne disposa pas : c'était sans doute celle du roi , car c'était un morceau choisi. On servit ensuite la liqueur , Poulaho ne parut pas se mêler de sa distribution. On lui présenta la première tasse , qu'il fit passer à son voisin ; la seconde lui fut aussi présentée , et il la garda : la troisième me fut offerte , et j'eus grand soin de la passer à Omaï : la manière d'apprêter cette liqueur me causait trop de répugnance ; le reste fut distribué à volonté.

Le frère du roi sortit aussitôt du cercle, emportant sa tasse et sa portion de mets ; plusieurs imitèrent son exemple, parce qu'ils ne pouvaient ni manger ni boire en présence du roi ; cependant quelques personnes d'un rang inférieur prirent cette liberté. Il n'y eut pas la quatrième partie de l'assemblée qui prit part aux mets et à la boisson ; ceux qui distribuaient les viandes et la liqueur étaient assis, même en les présentant au roi. Quoique ce fût le premier instant du débarquement, et que la plupart des Naturels ne nous eussent jamais vus, il est remarquable que l'ordre et la tranquillité ne furent pas troublés un instant.

Comme nous devons rester quelque tems à Tongataboo, je fis dresser une tente près de la maisonnette dont Poulaho m'avait donné la jouissance. On débarqua les chevaux et le bétail, qui restèrent sous la garde d'un détachement de soldats de marine, et d'un officier. L'observatoire fut placé à peu de distance de la tente. M. King s'établit à terre pour faire les observations, et diriger nos différentes opérations : on y porta aussi les voiles, pour les réparer ; on coupa du bois de chauffage ; on scia des planches pour l'usage des vaisseaux, et les canonnières furent chargés du trafic avec les Insulaires qui, de tous les coins de l'île, appor-

taient des cochons et différens végétaux : notre camp ressemblait à une foire. Feenou était venu s'établir dans le voisinage , mais il ne jouait plus le principal rôle ; il était pourtant toujours un homme de grande importance , et ses présens journaliers étaient une preuve bien évidente de son opulence et de sa libéralité. Le roi ne cessait non plus de nous envoyer des présens considérables.

J'appris alors qu'il y avait encore d'autres personnages que nous n'avions pas vus. Attago et Toobou m'en citèrent un, nommé *Mareewagée*, qui, selon eux, jouissait de la plus grande considération ; il était même, si Omaï les comprenait bien, supérieur à Poulaho dont il était parent ; mais sa vieillesse le faisait vivre retiré, et l'avait empêché de nous venir voir. Je témoignai à Poulaho mon desir d'aller rendre visite à Mareewagée. Le prince s'offrit aussitôt à m'accompagner : pour cet effet, nous partîmes le lendemain de bonne heure dans la pinasse, et Poulaho nous conduisit dans une vaste baie que nous remontâmes l'espace d'une lieue. Là, nous mîmes à terre au milieu des acclamations d'un peuple nombreux. Nous arrivâmes dans un petit enclos, où le roi ôta la pièce d'étoffe dont il était vêtu, pour en mettre une neuve, bien pliée, qu'avait apportée avec lui

un jeune domestique. Une vieille femme l'aide à s'habiller, et mit sur ses habits une natte, pour empêcher sans doute qu'il ne les salât en s'asseyant. Nous demandâmes alors où était Mareewagée ; mais il nous fut bientôt facile de reconnaître, ou que l'on nous cachait exprès le vieux chef, ou qu'Omaï avait causé quelque méprise. Nous retournâmes à nos chaloupes assez mécontents.

Mareewagée se rendit le lendemain dans notre voisinage ; il avait sans doute entendu parler de notre démarche de la veille, et il venait exprès pour qu'on le vît. J'allai avec Feenou et plusieurs de nos messieurs lui faire visite. Nous le trouvâmes assis à l'ombre d'un arbre touffu, et entouré d'un grand nombre de personnes des deux sexes ; il nous reçut avec beaucoup de bonté, et nous fit asseoir à ses côtés. Non loin était assis un autre vieillard ; c'était Toobou, que j'appellerai, par la suite, le *vieux Toobou*, pour le distinguer de l'ami du capitaine Furneaux. Tous deux avaient un air vénérable ; le premier était mince, et paraissait plus que sexagénaire ; le second était replet et presque aveugle : il était un peu moins âgé. Je ne m'étais pas attendu à trouver deux chefs. Je divisai mon présent, et ces vieillards parurent encore très-satisfaits. On les amusa avec deux

cors-de-chasse et un tambour ; mais ce qui leur fit surtout du plaisir, ce fut un coup de pistolet de poche que tira le capitaine Clarke. A notre départ, une pièce d'étoffe de quarante aunes de long, qui était étendue devant le vieux Toobou, me fut offerte avec quelques cocos.

Le vieux Toobou vint, le 14, nous rendre notre visite à bord de la *Résolution* ; il alla aussi dans le vaisseau du capitaine Clarke, et chacun de nous répara ce qui avait manqué au présent de la veille. Pendant ce tems, Marea-gée visitait le détachement qui était à terre, M. King lui fit tout voir. Le bétail lui causa beaucoup de surprise, et la grande scie attira long-tems son attention.

Poulaho ne revint qu'alors de la baie où nous l'avions laissé deux jours auparavant ; il vint dîner avec moi, et me présenta son fils, jeune homme d'une douzaine d'années : ce jeune prince n'eut pas la permission de dîner avec son père. Poulaho était un convive fort commode : lorsqu'il était présent, tout autre Insulaire était exclus de la table, et très-peu même osaient rester dans ma chambre ; mais lorsque ni lui ni Feenou ne s'y trouvaient, les chefs inférieurs nous importunaient tant, pour être du dîner, ou simplement pour rester dans la dunette, qu'il était impossible de prendre un

repas à son aise. Le roi avait pris beaucoup de goût pour la cuisine européenne : cependant notre boisson lui plaisait encore plus que nos mets ; il vidait fort gaîment sa bouteille. Le soir nous allâmes à terre , et il donna un divertissement : au grand étonnement de tous , l'énorme Poulaho se mit au nombre des danseurs.

Le 15 au matin , le vieux Toobou me fit inviter à descendre à terre ; je m'y rendis avec Omaï : ce vieillard était assis comme un patriarche , à l'ombre d'un grand arbre , avec une grande pièce d'étoffe dépliée devant lui dans toute sa longueur. Un grand nombre de personnages non moins respectables l'entourait. Il nous fit prendre place auprès de lui , et chargea Omaï de me dire qu'il m'offrait cette étoffe et un paquet de plumes rouges ; je lui témoignai ma reconnaissance , et lui en promis de nouvelles preuves , lorsqu'il viendrait à bord.

Omaï nous quitta pour se rendre à une invitation de Poulaho , et peu de tems après Fecnou vint me dire que le jeune Fattafaihe , fils du roi , désirait de me voir. Je trouvai le jeune prince assis avec Omaï sous un grand dais de l'étoffe la plus fine de leurs manufactures ; une pièce d'une qualité inférieure , de soixante-dix aunes de long , sur sept et demi de large , était étendue au-dessous d'eux et devant eux. A

leur droite était un gros verrat, et à leur gauche un monceau de noix de cocos. Parmi les personnes de haute distinction qui étaient assises autour de l'étoffe, je reconnus Mareewagée. Je m'assis auprès du prince, et Omaï me dit alors que le roi l'avait chargé de m'avertir qu'étant amis, il désirait que son fils eût part à mon attachement, et que ce serait lui en donner l'assurance que d'accepter ce présent. Une proposition si obligeante ne pouvait manquer d'être vivement accueillie, et j'invitai toute l'assemblée à venir dîner à bord.

Je partis accompagné du jeune prince, de Mareewagée, du vieux Toobou, de trois ou quatre chefs inférieurs, et de deux femmes âgées du premier rang; Mareewagée était couvert d'une pièce d'étoffe toute neuve, et sur les bords de laquelle étaient fixées six bouquets de plumes rouges. Je devinai bien à quelle intention cet habillement avait été fait. Dès que le vieillard fut à bord, il ôta ce vêtement et me le présenta. Ils savaient tous que nous faisons grand cas de ces plumes. Chacun des convives reçut un présent dont il parut fort satisfait. Mais lorsque le dîner fut servi, ils refusèrent de se mettre à table et de manger d'aucun mets. Je leur témoignai ma surprise; ils répondirent qu'ils étaient *taboo*, mot qui a plus d'une signification,

et qui en général, veut dire *prohibition*. Ils furent reconduits à terre, après avoir examiné toutes les parties du vaisseau.

Lorsque le jeune prince allait descendre sur le rivage, il fut retenu par Mareewagée, qui voulut rendre à l'héritier présomptif de la couronne, le même hommage que l'on rendait au roi. Le vieux Toobou et l'une des femmes répétèrent le même cérémonial. Ainsi la supériorité de Poulaho et de son fils sur tous les autres chefs, fut parfaitement reconnue. Je reçus alors des renseignemens certains sur le rang des différens personnages que j'avais vus successivement. Mareewagée et le vieux Toobou étaient frères. Tous deux avaient dans l'île d'immenses possessions, et étaient fort considérés du peuple. Le premier surtout était désigné partout par l'honorable nom de *motooa Tonga*; c'est-à-dire, père de Tonga, ou de la patrie. Il était beau-père de Poulaho, et le jeune prince était né de sa fille. Feenou lui-même, dont le rang avait été si long-tems un problème, était ainsi que Tooboueitoa, fils de Mareewagée.

Nous trouvâmes le roi avec nos travailleurs. Dès qu'il m'aperçut, il m'apporta encore un présent. A l'approche de la nuit plusieurs hommes s'assirent en rond, et commencèrent à chanter en chœur, accompagnés des tambours

et des bambous qui étaient placés au centre. Le concert dura jusqu'à dix heures. On brûlait pour nous éclairer, des feuilles de palme-wharra, seuls flambeaux que nous leur ayions jamais vus.

Pendant cet après-midi, M. Anderson était allé visiter l'intérieur de l'île. Il observa qu'à l'ouest de la tente, le pays était absolument sans culture l'espace de deux milles, mais les broussailles et les arbres y croissaient avec vigueur. Au-delà était une large plaine, avec quelques cocotiers et des plantations qui paraissaient nouvellement formées. Près de la petite baie qui s'étend à l'ouest de la tente, le pays était plat et en partie submergé à chaque marée. On y voit un ouvrage de l'art, qui montre que ces Insulaires sont capables de persévérance. Cet ouvrage commence d'un côté, comme une chaussée étroite qui, devenant insensiblement plus large, s'élève par une montée douce, à hauteur de dix pieds, où sa plus grande largeur se trouve de cinq pas. Toute la longueur en a soixante-dix. Au bout est une espèce de cirque dont le diamètre est de trente pas. Il s'élève d'un pied ou deux, et quelques arbres sont au milieu. Au côté opposé est une autre chaussée qui va en descendant; elle n'a que quarante pas de long, et elle est en partie ruinée. Le tout est bâti en

grandes pierres de corail, et couverte d'une couche de terre où croissent des broussailles et de petits arbres.

Nous reconnûmes que la manière dont ils fabriquent leurs étoffes, est différente de celle qu'on emploie à Taïti, procédé que j'ai décrit dans mes autres Voyages. Ce travail est entièrement confié aux soins des femmes. Elles prennent les tiges ou troncs minces du papier mûrier que l'on cultive à ce dessein. Elles enlèvent l'écorce dont elles grattent l'extérieur avec une écaille de moule. Après avoir roulé l'écorce pour lui ôter la convexité que la tige lui a donnée, on la fait tremper pendant une nuit. Elle est mise ensuite en travers sur le tronc carré d'un petit arbre, et battue avec un instrument de bois également carré, d'un pied de long, et plein de rainures de tous côtés; quelquefois on en emploie un tout uni. Les pièces se trouvent ainsi faites suivant la grandeur de l'écorce. Elles ont depuis quatre jusqu'à six pieds et plus de long et sont larges de moitié.

Lorsqu'elles sont sèches, on les joint par une des extrémités, en enduisant les lisières du suc visqueux d'une graine appelée *tooo*, et qui fait l'effet de la glu. Ainsi réunies, on les étend sur une large pièce de bois par dessus une espèce d'empreinte faite d'une substance fibreuse dont

le tissu est fort serré, et on les frotte légèrement avec un morceau d'étoffe trempée dans le suc que l'on exprime de l'écorce d'un arbre appelé *kokka*. Ce suc leur donne une couleur d'un brun foncé, et les rend lustrées. L'empreinte laisse une impression, et sert en même temps à consolider les parties jointes ensemble.

C'est ainsi qu'en ajoutant pièce à pièce, ils font une étoffe de la longueur et de la largeur dont ils ont besoin. Ils laissent toujours de chaque côté une bordure large d'un pied qui n'est pas teinte, et une plus large aux deux extrémités. S'il se trouve des endroits trop minces ou troués, on y colle de petites pièces jusqu'à ce que le tout soit d'une égale épaisseur. Pour teindre en noir, ils mêlent une liqueur noire tirée d'une noix huileuse appelée *doedooe*, avec le suc du *kokka*, dans une proportion relative à la teinte qu'ils desirent. Ils disent que l'étoffe noire est pour le froid, et les autres pour la chaleur.

Au retour de quelques excursions, Feenou et un autre jeune chef dînèrent à bord, et nous donnèrent lieu de faire une observation assez importante. Lorsqu'il fut question de se mettre à table, ils refusèrent de manger, disant qu'ils étaient *taboo-avy* (défendus de l'eau). Mais quand ils eurent appris que les mets avaient été préparés sans *avy* ou eau, ils mangèrent de fort

bon appétit, et burent même du vin, sur l'assurance qu'il n'y avait point d'eau. Il est donc à présumer qu'en certaines circonstances l'usage de l'eau est interdit à ces Insulaires, ou que peut-être ils ne voulaient pas boire d'une eau prise dans le lieu où ils se baignaient.

Le 17 fut le jour fixé par Mareewagée pour donner un grand *haiwa*. Nous fûmes tous invités à cette fête, dont les détails ne seront pas sans intérêt.

---

## CHAPITRE VIII.

GRAND *haiva* ou fête donnée par Mareewagée. Danses. Combats de lutte. Feux d'artifice. Différens exercices. — Distribution du bétail. — Vols. Poulaho et autres chefs détenus prisonniers. — *Fiattoaka* ou cérémonie funèbre. — Grand *Natche* ou fête relative au fils du roi. Description de ces cérémonies extraordinaires.

MAREEWAGÉE avait fait disposer devant sa hutte ambulante et près de notre porte, un vaste emplacement. Dès le matin l'on vit arriver grand nombre d'Insulaires ; chacun d'eux portait sur ses épaules une pièce de six pieds de long, et au bout de chaque pièce était suspendu un igname. Le tout fut déposé dans le cirque, et forma deux pyramides qui furent ornées d'une grande quantité de coquillages ; c'étaient des présens que Mareewagée destinait à M. Clarke et à moi.

A onze heures commencèrent diverses danses qu'ils appellent *mai*. Les musiciens ou plutôt les coryphées étaient assis au nombre de soixantedix, Au milieu d'eux étaient trois instrumens,

qu'on nomme tambours , faute de pouvoir leur donner une autre dénomination. En effet , c'étaient de gros morceaux de bois cylindriques , ou des troncs d'arbres , larges de trois à quatre pieds , aussi gros qu'un homme , tout-à-fait creux , mais fermés aux deux bouts , et n'ayant qu'une ouverture de trois pouces , qui se prolongeait à peu près dans toute sa longueur. Les Naturels nomment ces instrumens *naffa*. Ils frappent dessus avec des baguettes d'un bois dur , longues d'un pied , et grosses comme le doigt. Ils en tirent un son rude , quoique fort et éclatant. La force et la vitesse du battement varient suivant la danse , et ils changent le ton en frappant au milieu ou aux extrémités.

La première danse était composée de quatre rangs , chacun de vingt-quatre hommes , qui tenaient à la main un instrument de bois , petit , mince , léger , long de deux pieds , et assez semblable à une rame oblongue , à laquelle ils donnent le nom de *pagge*. Ils l'agitèrent de mille façons différentes ; par exemple , ils le pointaient vers la terre , en inclinant leur corps du même côté , puis de l'autre , et le faisaient voltiger avec beaucoup d'adresse. Ils firent maints autres exercices , tous accompagnés d'attitudes analogues. Leurs mouvemens furent d'abord lents , puis allèrent en augmentant ; ils déclamèrent en

même temps des sentences, auxquelles le chœur répondait. Enfin ils se réunirent, et terminèrent par une acclamation.

La seconde danse n'avait que deux tambours, et un chœur de quarante hommes. Les danseurs formaient deux files. Feenou était à leur tête, c'est-à-dire, au milieu du premier rang : ils dansèrent, récitèrent des sentences, tantôt vite, tantôt lentement ; mais avec tant de précision, qu'on eût dit que le tout était exécuté par un seul homme. Comme dans la première danse, les rangs changèrent alternativement de place ; puis ils se retirèrent tous.

Trois tambours, dont chacun avait besoin de deux ou trois hommes pour le porter, furent alors mis dans le cirque, où soixante-dix hommes vinrent s'asseoir pour former le chœur de la troisième danse. Les acteurs étaient sur deux rangs. A leur tête était le jeune Toobou, richement orné d'un habillement couvert de plumes rouges. Ils dansèrent, chantèrent, agitèrent le *pagge* comme les premiers, mais avec plus de vivacité et tant d'adresse, qu'ils obtinrent un applaudissement général. Une des figures qui parut faire le plus de sensation, fut celle où ils tenaient le visage de côté, et couvert de leur *pagge*, comme quelqu'un qui a honte. Les rangs changèrent aussi de place, mais ils formèrent à

la fin une triple ligne, se séparèrent, et les divisions se retirèrent chacune d'un côté du cirque, laissant le milieu vide.

Alors on vit deux champions entrer précipitamment, et agiter les massues dont ils se servent dans les batailles; ils les firent voltiger d'une main à l'autre, en formèrent des cercles devant eux, avec beaucoup de force et d'agilité, sans jamais s'attraper, quoiqu'ils fussent tout près l'un de l'autre. Ils s'agenouillèrent, firent différens mouvemens, jetèrent leurs armes en l'air, les ressaisirent lorsqu'elles tombaient, puis se retirèrent avec la même précipitation qu'ils étaient entrés. Leur tête était couverte d'une étoffe blanche nouée par le haut, comme un bonnet de nuit, et leur front était ceint d'une couronne de feuilles; leur corps ne portait qu'un petit corset d'étoffe blanche, sans doute pour être moins embarrassé et plus fraîchement.

Un homme dans la même parure se présenta ensuite; il tenait un dard: ses regards étaient pécans, comme s'il eût cherché contre qui le lancer. Il courut à l'un des côtés du cercle des spectateurs, se mit dans une attitude menaçante: on eût dit qu'il allait frapper quelqu'un d'eux; ses genoux étaient un peu courbés, il tremblait comme un homme en fureur; il courut à l'autre côté, répéta la même figure, et se

retira avec autant de promptitude qu'il était venu. Les deux divisions de danseurs répétaient pendant ce tems quelque chose d'un ton lent ; puis elles se rejoignirent et finirent au milieu des app'audissemens universels. Cette danse devait être un de leurs chefs - d'œuvre , car Futtafaihe , frère de Poulaho , Feenou et Mareewagée lui-même , frappaient chacun sur un tambour.

La dernière danse ne différa des premières que par un récitatif fort long d'une seule personne , à laquelle répondait toute la troupe , et une passe où les danseurs se mirent dos à dos. Ces danses , qui sans doute étaient données pour nous , attiraient un grand nombre de spectateurs du pays. Il était difficile d'en calculer exactement le nombre. Il s'y trouvait au moins dix ou douze mille âmes. Nous regrettions de ne pas entendre ce que déclamaient ces agiles danseurs , nous aurions sans doute tiré beaucoup de notions relativement à leurs mœurs et à leurs usages ; il était facile d'observer que tout le plaisir des Insulaires ne venait pas seulement des différentes attitudes ; quelque bien exécutées qu'elles fussent , le récit et le chant semblaient y entrer pour beaucoup. Nous étions privés de cette partie essentielle du spectacle ; cependant l'immense plan de ces danses , la variété , la justesse des mouvemens suffirent pour fixer notre attention.

Les dessins de M. Webber donneront une idée de l'ensemble de ces jeux ; mais ni plume , ni pinceau ne sauraient rendre des gestes et des attitudes , dans lesquels on ne remarquait pas moins d'aisance et de grâce que de singularité.

Il y eut le soir un *bomaï* , ou danse nocturne devant la demeure momentanée de l'écou ; il s'exécuta douze danses à peu près dans le genre de celles d'*Hapaee*. Toutes ces fêtes exposèrent le peuple à de grands embarras : il se trouvait en si grand nombre dans ce coin inhabité de l'île , que la plupart furent obligés de dormir sous un arbre ou à l'abri d'un canot , plusieurs même couchèrent en plein air ou se promenèrent jusqu'au jour.

Il régna dans toutes ces fêtes beaucoup plus d'ordre qu'on n'aurait pu l'espérer d'une si nombreuse assemblée. Il devait s'y trouver beaucoup de mal intentionnés , et l'on en avait des preuves à toute heure. Ils pillaient , de tous côtés , avec une hardiesse et une insolence inconcevables. Ils essayaient de tout dérober. La foule était si grande , que j'avais défendu aux sentinelles de faire feu , dans la crainte de punir l'innocent pour le coupable. Ils osèrent , en plein midi , tenter d'enlever une ancre des anneaux de la *Découverte* , et ils auraient réussi , si en baissant l'ancre le long du vaisseau , sa pate ne

se fût prise dans l'une des chaînes de fer, d'où ils ne purent la dégager avec les mains. Le seul acte de violence qu'ils commirent, ce fut de casser l'épaule d'une de nos chèvres; elle en mourut peu de tems après. Ils se faisaient tort à eux-mêmes, puisque la plupart de ces animaux leur étaient destinés; mais le coupable l'ignorait.

Il arriva, le 18, un accident qui nous éclaira sur un de leurs usages. Un Insulaire gagna de son canot la galerie basse de la *Résolution*, et y vola un pot d'étain. Il fut découvert, poursuivi et ramené à bord. Trois vieilles femmes, qui se trouvaient dans sa pirogue, firent de grandes lamentations, en frappant leur poitrine et leur visage à poings fermés, et sans pourtant verser une larme. Cette manière d'exprimer leur douleur est la cause des marques que presque tous ces Indiens portent aux joues. Les coups répétés qu'ils se donnent déchirent la peau, et en font même sortir le sang en abondance. Quand ces blessures sont récentes, on dirait qu'on leur a fait un trou rond avec un fer chaud. Il est des circonstances où, avec un instrument, ils se découpent cette partie du visage.

Toutes les fêtes qu'on nous avait données exigeaient quelque retour : je fis mettre à terre les soldats de maine, et ils firent l'exercice

dans l'emplacement même des danses. Le soir, on tira aussi quelques feux d'artifice. Poulaho, les autres chefs, et une multitude de peuple de toutes les conditions y étaient présens. Le plateau, qui eut de l'effet, leur fit grand plaisir; mais ils furent saisis d'étonnement à la vue de nos pluies de feu. Le roi était derrière tout le monde, parce que l'étiquette veut que personne ne soit derrière lui; et, pour qu'il vît librement, le peuple s'était rangé de manière à ménager une espèce d'allée depuis le siège du roi jusqu'au feu d'artifice.

Comme ce spectacle ne pouvait avoir lieu que le soir, toute l'après-midi se passa en combats de lutte et de pugilat. Le premier s'appelle *fungatooa*, et le second *foohoo*. Lorsque quelqu'un veut lutter, il quitte son rang, traverse l'arène à pas mesurés, frappant assez vivement sur la jointure du coude qui est tendu et produit un son sourd; c'est la manière de défier. Si personne ne sort du rang opposé pour le rencontrer, il s'en retourne de la même manière, et s'assied. S'il paraît un adversaire, les deux athlètes s'avancent gaîment l'un vers l'autre, et généralement avec un visage riant: ils se donnent le tems d'arranger le morceau d'étoffe qui entoure leurs reins. C'est par là qu'ils se saisissent réciproquement l'un et l'autre. Celui qui

réussit à tirer à soi son antagoniste , cherche à le soulever sur sa poitrine pour le renverser sur le dos. S'il est en état de faire deux ou trois tours tenant son ennemi dans cette position , sa dextérité lui mérite les plus grands applaudissemens. S'ils sont d'égale force, ils se joignent bientôt, ils essayent de se renverser, soit en donnant des crocs en jambe, soit en se soulevant; et, dans ce combat, leurs muscles se tendent de manière qu'on croirait qu'ils vont se rompre. Quand l'un des lutteurs est renversé, il quitte aussitôt l'arène et ne peut plus y reparaitre. Le vainqueur, après s'être assis un instant, retourne au côté d'où il est parti. La victoire est alors proclamée lentement et avec une sorte de cadence musicale.

Ceux qui se présentent au pugilat , s'avancent de biais, offrant alternativement un côté du corps à chaque pas, portant un bras en avant, et l'autre en arrière. Ils tiennent d'une main un bout de corde dont ils l'entourent fortement, quand il se présente un adversaire; c'est sans doute pour prévenir la dislocation de la main et des doigts. Ils se portent avec la plus grande vivacité tous les coups à la tête , et quelquefois aux côtés. Ils présentent alternativement la droite ou la gauche, et frappent également bien des deux poings; une de leurs bottes favorites, c'est lorsqu'ils ont porté un coup, de

faire une pirouette sur le talon et de détacher très-vivement un second coup du revers de l'autre main.

Ce combat ne dure jamais long-tems ; les parties se quittent d'un commun accord , ou l'une s'avoue vaincue : alors on ne chante point de victoire ; il faut pour cela qu'un des deux champions soit renversé. La lutte est dans ces îles un exercice fort estimé ; les jeunes garçons , les petites filles même s'adonnent à ces sortes de combats. Il ne paraît pas que le vaincu éprouve aucune honte ; il s'assied avec la même indifférence que s'il n'était point entré en lice. Quelques matelots voulurent se mêler à ces jeux , mais ils ne s'y montrèrent pas avec avantage.

Le penchant incorrigible de ces Insulaires à tout dérober , et leur dextérité surprenante , me firent craindre que notre bétail qui était à terre , ne courût des risques. Cette réflexion me déterminina à déclarer l'intention où j'étais d'en laisser une partie dans l'île , et même à en faire la distribution sans attendre l'instant de mon départ. J'assemblai donc les chefs , et l'on exposa les présens que je leur destinais. Je donnai à Poulaho , le jeune taureau et la vache anglaise ; à Mareewagée , le bélier et deux brebis du Cap , et à Feenou , un cheval et une jument.

Omaï fut chargé de leur dire , que pour se procurer de pareils animaux , il fallait plusieurs mois de navigation ; que je les avais apportés d'une si grande distance absolument pour leur usage , et sans regarder à l'embarras et aux dépenses ; qu'ils devaient donc avoir grand soin de n'en tuer aucun jusqu'à ce que la race en fût bien multipliée ; je les invitai eux et leurs descendans à se souvenir qu'ils les avaient reçus des hommes de *Bretagne*. Omaï s'efforça aussi de leur expliquer le parti qu'on pouvait tirer de ces différens animaux et la manière d'en prendre soin ; mais il n'était pas lui-même fort au fait de ces choses. Je ramenai le bétail en priant les chefs d'envoyer un ou deux hommes pour apprendre de nous à les soigner. Le roi et Feenou le firent ; mais Mareewagée parut n'y plus penser ; le vieux Toobou ne se rendit pas même à l'invitation , quoiqu'on lui eût destiné un bouc et deux chèvres. Cette indifférence fut cause que j'augmentai d'autant la portion du roi.

Je sus bientôt que cette distribution avait fait des mécontents ; dès le lendemain , il nous manquait un chevreau et deux coqs d'Inde. Il était clair que ce n'était pas un simple accident. Vou'ant qu'ils me fussent rendus , je commençai par saisir trois canots qui se trouvaient auprès

de la *Résolution*; j'allai ensuite à terre, et trouvant le roi, son frère, Feenou et plusieurs autres chefs dans la maison que j'occupais, je leur donnai une garde, et leur fis entendre que je les tiendrais aux arrêts jusqu'à ce que ces vols et tous les précédens me fussent restitués. Ils s'efforcèrent de cacher tout leur trouble en se voyant prisonniers; ils me promirent que tout serait rendu, et se mirent à boire leur kava avec une tranquillité apparente: bientôt on apporta une hache et un coin de fer. Cependant quelques Insulaires armés rôdaient derrière l'habitation; mais la vue d'un détachement de soldats de marine les dispersa. J'invitai les chefs à défendre qu'on recommençât; ce qui fut fait et exécuté ponctuellement. Je les invitai ensuite à venir dîner à bord, et ils acceptèrent. Quelques Naturels voulurent faire des difficultés au sujet de la personne du roi; mais le prince se leva et dit qu'il était prêt à partir. Ils vinrent donc à bord, où ils restèrent une bonne partie de l'après-dîner. On me rapporta le chevreau et un des coqs; on promit que l'autre me serait rendu le lendemain: je comptai sur cette parole, et mes prisonniers furent libres.

Après leur départ, Omaï et moi nous allâmes visiter le voisinage; il s'en fallait de beaucoup que le peuple y fût dans l'abondance. C'était l'heure

du repas; toutes les provisions qu'ils avaient apportées nous ayant été vendues, ils n'avaient jamais pensé à s'en retourner, tant qu'ils pouvaient trouver quelque subsistance dans les environs. Cet endroit était un lieu désert et inculte; il fallait donc aller au moins à un demi-mille pour trouver quelques comestibles. Tous les étrangers s'étaient bâtis de petites huttes, ou vivaient sous les arbres. Nous vîmes une demi-douzaine de femmes qui soupaient, et nous en remarquâmes deux à qui l'on mettait les morceaux dans la bouche: voici la raison que l'on m'en donna. L'une avait lavé, il y avait deux mois, le cadavre d'un chef, et devait rester cinq mois sans se servir de ses mains pour manger; l'autre avait rendu le même devoir à un homme de moindre rang, et subissait la même interdiction, mais pour un tems moins long. Ces femmes étaient ce qu'ils appellent *taboo-mattee*.

Le 21, le roi vint à bord m'inviter à une fête qu'il voulait me donner ce jour-là même; déjà il avait été sous la main du barbier: ses cheveux étaient teints en rouge pour en changer la couleur, qui était naturellement d'un brun foncé. En descendant, je vis le peuple fort occupé à placer, en face de ma maison, quatre poteaux à deux pieds l'un de l'autre, et formant un

carré : cet espace fut rempli d'ignames. A mesure qu'il se remplissait, on attachait des traverses aux poteaux à la distance de quatre pieds, pour que le poids ne fit pas tomber cet édifice, et pour pouvoir l'élever davantage : ils parvinrent à lui donner plus de trente pieds de hauteur. D'un côté, sur la première pile, ils placèrent deux cochons cuits au four, et de l'autre ils en mirent un vivant ; ils en attachèrent au milieu et à la moitié de la hauteur un troisième par les pieds. La facilité et la promptitude avec lesquelles cet échafaudage fut dressé, nous surprirent beaucoup ; nos matelots eussent pour un tel ouvrage mis autant de jours que les Indiens y mirent d'heures. Lorsque ces piles furent élevées, on fit plusieurs autres monceaux d'ignames et de fruits à pain des deux côtés de la place ; on y ajouta une tortue et beaucoup d'excellens poissons : tous ces comestibles, avec une pièce d'étoffe, une natte et quelques plumes rouges, étaient un présent que le roi me destinait. Poulaho s'était piqué de surpasser la magnificence que Feenou avait déployée à Hapaeae, et en effet il y réussit.

Bientôt le maï commença. La première danse ne fut guère qu'une répétition de celle qui avait ouvert la fête de Mareewagée ; la seconde fut conduite par le Toobou du capitaine Furneaux.

Quatre ou cinq femmes se mêlèrent à cette danse, et s'en acquittèrent avec autant de précision que les hommes. Vers la fin, les danseurs se séparèrent pour faire place à deux champions qui firent, avec leurs massues de bataille, un combat simulé, pareil à celui que j'ai décrit. Nous en vîmes encore un semblable dans la troisième danse : vinrent ensuite la lutte et le pugilat. Un homme se présenta aussi avec une massue faite de la nervure des feuilles du cocotier, qui est forte et pesante; mais personne ne voulut s'exposer à une arme aussi redoutable. Il y eut le soir un bomäi, où Poulaho dansa vêtu d'étoffes anglaises. Pour ne rien perdre de la fête, je fus obligé de dîner à terre. Poulaho se mit à table, mais il ne but ni ne mangea. Je m'aperçus que c'était par respect pour une femme que j'avais admise au dîner, d'après son propre desir; celle-ci était d'un rang supérieur au sien. Lorsque cette dame eut dîné, elle s'avança vers le roi, qui mit ses mains sous les pieds de cette majesté plus puissante, et elle se retira aussitôt; ensuite il trempa ses doigts dans un verre de vin, et reçut les hommages accoutumés : ce fut la seule circonstance où je vis Poulaho soumis à quelques marques de déférence.

Ce jour termina toutes les fêtes, et, dès le

lendemain , le peuple se retira en grande partie. Plusieurs officiers des deux vaisseaux s'avisèrent , en ce moment , de faire une excursion dans l'intérieur de l'île sans permission , et même sans que je le susse ; ils revinrent , le 22 , après deux jours d'absence , dépouillés de leurs fusils , de leurs munitions , et de différens autres objets précieux : peu s'en fallut que leur imprudence n'eût des suites désagréables ; car , sans me consulter , ils firent porter par Omaï des plaintes au roi. Poulaho , ignorant comment je prendrais la chose , et craignant , d'après ce qui lui était déjà arrivé , d'être encore détenu prisonnier , décampa dès le lendemain matin. Feenou imita son exemple , et l'on se trouva sans chefs dans le voisinage.

Je sentis tous les inconvéniens , et réprimandai Omaï , pour avoir pris sur lui de se mêler de cette affaire ; celui-ci , très-mortifié , fit tout son possible pour ramener son ami Feenou , et il y réussit , en promettant , de ma part , qu'on n'emploierait pas la violence pour faire rendre ce qui avait été enlevé. Feenou , se fiant à sa promesse , revint vers le soir ; et Poulaho , encouragé par sa réception , reparut le lendemain. Ces deux chefs observèrent avec raison , que si quelqu'un voulait aller dans l'intérieur , il fallait les avertir , qu'ils donneraient des gens pour

nous accompagner, et qu'alors ils répondraient de tout événement. Je pense, en effet, qu'avec cette sage précaution, nous eussions voyagé chez eux aussi en sûreté que dans le pays le plus civilisé. Sans que je fisse aucune démarche, la plupart des choses volées nous furent rendues; il ne resta qu'un fusil, et quelques articles de peu de valeur: c'est à l'activité de Feenou que nous dûmes ces restitutions.

Les vaisseaux étaient alors bien approvisionnés, les voiles et les agrès étaient réparés, tout était prêt pour le départ; mais je voulus le différer, pour observer une éclipse de soleil qui devait avoir lieu le 5 du mois suivant. En attendant, je partis avec Poulaho et plusieurs officiers, pour aller à Mooa, ce village où tous les chefs avaient leurs maisons de plaisance. En remontant la baie, nous rencontrâmes quatorze canots, pêchant de compagnie. Le fils du roi était dans l'une de ces pirogues. Chacune avait un filet triangulaire, étendu entre deux bâtons; le bas formait un sac. Nous laissâmes le prince et sa partie de pêche, pour aller atterrir au même endroit où nous avions débarqué lors de notre course inutile pour voir Mareewagée. Quand nous fûmes descendus, Poulaho me fit dire par Omaï de n'avoir aucune inquiétude, ni pour la chaloupe, ni pour ce qu'elle conte-

nait ; qu'il répondait de tout. Nous fûmes conduits de là à une maison royale. Tandis qu'on préparait le kava, nos officiers allèrent avec Omaï visiter un cimetière ou fiatooka, qui appartenait au roi. Il consistait en trois grands bâtimens situés sur le bord d'un terrain élevé, et un autre plus petit à quelque distance, tous rangés sur une même ligne : celui du milieu était le plus vaste. L'une des maisons était ouverte d'un côté, et l'on apercevait en dedans deux bustes de bois grossièrement sculptés. Les Insulaires qui accompagnaient nos messieurs, allèrent jusqu'au cimetière, mais n'osèrent entrer ; ils dirent que ces bustes n'étaient point des images de divinités, mais seulement des monumens en mémoire des chefs qui avaient été inhumés en ce lieu. Il s'y trouvait une tête sculptée, d'un canot de Taïti, que les flots avaient amenée sur la côte.

Pendant cette promenade, un ministre du roi, qui accompagnait nos messieurs, forçait tous les Insulaires à s'asseoir pendant qu'ils passaient, marque de respect qu'ils ne rendent qu'à leur souverain. Ils rencontraient souvent de grandes maisons inhabitées qui appartiennent au roi, et observèrent une quantité de grandes routes et de chemins bien battus, qui coupaient l'île dans tous les sens. A leur retour, ils trou-

vèrent un souper préparé. Nous couchâmes tous, suivant l'usage du pays, sur des nattes étendues sur le plancher, et en nous couvrant d'étoffes. Le roi, que le vin et l'eau-de-vie avaient mis en gaîté, conversa long-temps au clair de la lune; il parlait beaucoup des Européens, et racontait tout ce qu'il avait lui-même vu et remarqué.

Le lendemain matin, après avoir bu le kava, Poulaho dit à Omaï qu'il allait remplir une cérémonie funèbre ou *tooge*, en mémoire d'un de ses fils mort depuis peu de tems, et qu'il nous priait de l'accompagner. La curiosité nous fit saisir cette occasion de nous mettre au fait des usages du pays. Le roi sortit suivi de deux vieilles femmes; il mit des vêtemens neufs, et par-dessus une vieille natte toute déchirée, qui pouvait avoir servi à son bisaïeul en pareille circonstance. Toute sa suite était parée de la même manière, excepté qu'aucune natte ne pouvait le disputer en antiquité à celle du roi. Dans cet équipage, ils se mirent en marche, précédés d'une douzaine d'hommes qui avaient, en outre, des branches vertes autour de leur cou. Poulaho portait sa branche à la main, et il ne la mit à son cou qu'en approchant du lieu du rendez-vous. On entra dans un petit bois enclos, où était une jolie maisonnette. Un

homme était assis à la porte ; chacun , en entrant , ôtait sa branche verte de son cou , et la jetait. Le nombre augmenta jusqu'à une centaine , presque tous vieillards. On apporta alors une grosse racine de kava , et un bassin de quinze à vingt pintes : chacun commença la mastication , et le bassin fut rempli de liqueur. Pendant ce tems , d'autres préparaient des tasses , avec des feuilles de bananier. La première fut présentée au roi , et il la fit passer à un autre ; il but la seconde , et me fit donner la troisième. Quoiqu'il n'y eût pas de liqueur pour tout le monde , personne ne parut mécontent. Il n'y avait eu qu'une demi-douzaine de tasses pour tous ; à mesure qu'on les vidait , on les jetait par terre , et un domestique les ramassait pour les remplir de nouveau : pendant ce tems , les chefs étaient assis avec beaucoup de gravité , et ne disaient pas une seule parole.

Après le kava , nous attendions la cérémonie , mais elle était terminée. Poulaho nous dit qu'il était prêt à nous accompagner aux vaisseaux. Il faut convenir que si c'était là une cérémonie funèbre , elle était assez singulière. Sans doute Omaï avait mal compris , comme cela lui était déjà souvent arrivé. Nous avons vu boire du kava dans les autres îles ; mais ici on en faisait bien plus d'usage , et tous les après-dîners ,

c'était l'occupation des gens de distinction. Le kava est une espèce de poivré que l'on cultive pour cet objet. On le plante autour des maisons, il ne croît guère qu'à hauteur d'homme. L'arbre est chargé de beaucoup de rameaux. Les feuilles ont la forme d'un cœur. Les effets de ce breuvage ne se font point sentir aux Insulaires; mais ceux des Européens qui en goûtèrent furent aussitôt ivres, ou plutôt éprouvèrent l'espèce d'étourdissement que produit l'opium.

En nous en retournant, nous rencontrâmes dans la baie deux canots revenant de la pêche. Poulaho les fit venir bord à bord de sa pirogue, et prit tout le poisson et les coquillages qu'ils emportaient. On en arrêta deux autres, qu'on visita; mais ils n'avaient rien. Cette conduite du roi serait difficile à expliquer. Un peu plus loin, une grande pirogue à voile descendait la baie, tout le monde à bord était debout; mais quand le roi vint à passer, tous s'assirent, jusqu'au timonnier, quoiqu'il ne pût gouverner dans cette position.

Tout avait été fort tranquille pendant notre absence. Il ne s'était commis aucun vol. Feenou et Futtafaihe, frère du roi, qui avaient entretenu l'ordre, étaient tout fiers de ce succès. Mais ce grand calme ne dura guère: dès le lendemain, des Naturels assaillirent quelques ouvriers qui

sciaient des planches. La sentinelle tira sur eux , il y en eut un de blessé , et trois furent pris. Ils se conduisirent ensuite avec plus de circonspection. Leur insolence nous avait forcés de faire charger les fusils à petit plomb. Cependant il arriva , je ne sais comment , que celui de la sentinelle était chargé à balle.

Le 30 , MM. King et Anderson allèrent avec Futtafaihe à sa maison de campagne de Mooa. A leur arrivée , on tua un gros cochon qu'on assomma. On coupa fort adroitement toutes ses soies avec un morceau de bambou affilé ; les entrailles furent ensuite ôtées par une ouverture faite au ventre , et il fut mis rôtir dans un four garni de pierres qu'on avait fait rougir. Ce mets fut servi au dîner avec plusieurs paniers de cocos et d'ignames cuits. En qualité de convives , les Européens devaient faire les honneurs : tout fut placé devant eux , et on attendit leurs ordres pour trancher et servir. Les assistans firent quelques difficultés d'accepter des portions ; cependant ils virent avec beaucoup de plaisir que la distribution faite selon nos usages , permît à tout le monde d'y prendre part.

On se rendit ensuite en cérémonie funèbre au même endroit où Poulaho nous avait conduits la veille. Chacun avait encore une natte sur son habit et une branche autour du cou. En

arrivant , tous jetèrent leurs colliers, s'assirent et se donnèrent quelques petits coups de poing sur les joues, sans prononcer un seul mot. Cette circonstance explique ce que Poulaho avait voulu nous dire par son tooge, qui sans doute consistait à se recueillir un instant et à exprimer des regrets. Nos messieurs apprirent que la cérémonie était en l'honneur d'un chef mort depuis peu, et qu'elle serait long-tems renouvelée.

Le soir on leur apporta beaucoup d'étoffes pour s'envelopper en dormant ; mais ils furent témoins d'un usage singulier, inventé par la mollesse des chefs. Deux femmes étaient assises auprès de Futtafaihe, et le pétrissaient avec leurs poings comme si elles eussent frappé sur un tambour. Le mouvement allait en diminuant, à mesure qu'il s'endormait ; au moindre signe de réveil, le jeu recommençait de plus belle. Plusieurs femmes passèrent ainsi la nuit, se relevant alternativement, tandis que l'une d'elles allait dormir. Assurément, partout ailleurs, un pareil exercice bannirait tout repos ; mais chez ces Indiens, il a l'effet d'un opium, tant est puissante la force de l'habitude. Ce bruit ne fut pas le seul qui empêcha nos messieurs de dormir ; toute la nuit ces veilleuses ne cessèrent de causer, et avant le jour on leur apporta un déjeuner de poisson et d'ignames.

Le matin , Futtafaihe les conduisit jusqu'à la pointe de la côte orientale de la baie. Ils trouvèrent tout ce pays très-bien cultivé ; il y avait surtout un vaste champ de bananiers. Futtafaihe exerçait en chemin une très-grande autorité en qualité de prince de la famille royale. Il faisait prendre du poisson d'un côté , d'un autre des ignames , et tous ses ordres étaient exécutés avec la plus grande promptitude , comme s'il eût été le maître de toutes les propriétés. Ils virent dans leur route l'Insulaire sur lequel la sentinelle avait tiré. Il était blessé à l'épaule , mais non dangereusement ; la balle était entrée au-dessus de la clavicule , et avait passé obliquement par derrière. Ils apprirent aux Indiens présens la manière de panser leur compatriote , et leur assurèrent qu'il serait bientôt rétabli : ce qui les satisfit beaucoup ; mais ceux-ci demandèrent à nos messieurs d'envoyer au blessé des ignames pour sa subsistance.

Je ne m'étais arrêté dans cette île que pour attendre l'éclipse ; mais le 2 juillet, je reconnus en examinant le micromètre, qu'il était hors d'état de servir , et je me préparai au départ. Tous les bestiaux furent embarqués , excepté ceux dont on avait disposé en faveur des chefs. Comme nous n'attendions plus qu'un vent favorable pour lever l'ancre, le roi vint dîner à bord de la

*Résolution.* J'observai qu'il avait les yeux fixés sur la vaisselle, je lui en offris en faïence et en étain. Il préféra la dernière, et m'expliqua les usages auxquels il la destinait. En voici deux qui méritent d'être remarqués pour leur singularité. Lorsque Poulaho s'absentait de Tongataboo, un bassin de bois dans lequel il lavait ses mains, restait exposé à la vénération publique. C'était à ce vase qu'on rendait, comme à son représentant, tous les respects dus à la royauté : or, c'est à cet emploi honorable qu'il destinait son nouveau plat d'étain. Un autre devait remplacer le bassin de bois qui lui faisait découvrir les voleurs. Lorsqu'il se faisait un vol, tout le peuple était aussitôt rassemblé devant le roi, qui lavait ses mains, jetait l'eau et permettait ensuite que tous les assistans vinsent l'un après l'autre toucher son vase de la même manière qu'on touchait ses pieds en lui rendant hommage. Si le coupable y portait la main, il tombait mort, par une punition des dieux, et celui qui refusait de le toucher, était par cela même convaincu d'être le voleur.

Personne n'ayant fait attention aux trois brebis que j'avais destinées à Mareewagée, je les fis également remarquer. Cet animal n'existait pas dans l'île avant 1773 ; mais la race y était actuellement assez multipliée, soit par les mou-

tons que j'avais laissés à cette époque, soit par ceux qu'on avait tirés d'une île peu éloignée, nommée Feejee. Cependant la race ne s'est point encore propagée dans les autres îles des Amis ; et à Tongataboo même, les chefs sont les seuls qui possèdent de ces animaux. Le vent contraire nous occasionna un délai de plusieurs jours ; je profitai de ce tems pour voir un *natche* ou grande solennité, à laquelle le roi m'avait invité. Le fils de Poulaho devait y être admis à certains privilèges, particulièrement à l'honneur de manger avec le roi son père. Voici les détails de cette fête singulière.

Etant arrivés à Mooa, nous y trouvâmes le roi assis au milieu d'une nombreuse cour, mais dans un enclos si petit et si sale, que nous fûmes étonnés d'en trouver un semblable dans cet endroit. Ils se livraient à leur occupation ordinaire, à boire le kava. Vers les dix heures, le peuple s'assembla dans une vaste prairie, devant le *malae*, ou la grande maison où nous avions été conduits la première fois que nous allâmes à Mooa. Au bout du chemin qui conduit à la place, nous aperçûmes plusieurs hommes armés de lances et de massues, qui récitaient ou chantaient sans interruption de courtes sentences sur un ton plaintif, qui semblait exprimer quelque desir ; le peuple arrivait pendant ce



tems avec une igname attachée à un bâton que chacun déposa devant les chanteurs.

Bientôt le roi et le jeune prince parurent, s'assirent, et nous firent placer à leurs côtés, en nous priant toutefois d'ôter nos chapeaux et de délier nos cheveux. Quand tous les porteurs d'ignames furent arrivés, des hommes s'emparèrent des bâtons auxquels ils étaient attachés, et les portèrent deux à deux sur leurs épaules. Ils se divisèrent en compagnies de douze hommes, chacune précédée d'une personne portant une lance ou une massue, et traversèrent la place d'un pas pressé, à la file l'un de l'autre. Sur les flancs, étaient des gens diversement armés. Un homme portant au bout d'une perche un pigeon vivant, fermait la marche.

Je fis demander par Omaï où l'on portait ces ignames avec tant de solennité? le roi parut hésiter de nous l'apprendre : ce qui nous fit suivre le cortège au nombre de deux ou trois. Nous le vîmes s'arrêter à un Moraï ou Fia tooka, situé sur une colline qui n'était qu'à un quart de mille du lieu de l'assemblée. On déposa les ignames, et on en fit plusieurs tas, mais nous ne pûmes savoir à quelle intention. Voyant que notre présence gênait, nous retournâmes vers Poulaho, qui me pria de défendre aux matelots de quitter les chaloupes. Il m'avertit que bientôt tout al-

lait être *taboo*, et que si l'on rencontrait alors quelqu'un de mes gens, ou même des siens, on les assommerait à coups de massue. Fort peu satisfait de toutes ces restrictions, je m'échappai pour essayer de voir ce qui se passait, mais trois hommes m'arrêtèrent en me criant, *taboo*. Ces espions ne cessèrent de me surveiller. Je retrouvai plusieurs de nos messieurs derrière la palissade qui touchait à la place du *fiatoka*, où les ignames avaient été déposées; nous y fîmes des trous avec nos couteaux, et par ce moyen, nous parvîmes à voir passablement.

Deux ou trois cents personnes étaient assises sur le gazon, et le nombre allait toujours en augmentant. Bientôt parurent quelques hommes avec de petits bâtons et des branches ou feuilles de cocotier. Un vieillard qui les précédait, s'assit dans le chemin qui conduisait au *Moraï*, et prononça une longue prière, d'un ton grave. Lorsqu'il se fut retiré, d'autres s'avancèrent au milieu de la place, y réunirent tout ce qu'on avait apporté, et après s'être accroupis devant, allèrent rejoindre le reste de l'assemblée. Alors parut le fils de *Poulaho*, précédé de quatre ou cinq hommes, et suivi de douze ou quatorze femmes de distinction, qui marchaient lentement deux à deux, et portant une pièce étroite d'étoffe blanche étendue, environ de deux ou

trois verges de long. Dès que le prince se fut assis ; les femmes vinrent s'accroupir devant lui , et après avoir ceint son corps de quelques-unes de ces pièces d'étoffe , et s'être retirées dans le même ordre , elles s'assirent à quelque distance à sa gauche.

Enfin Poulaho fit son entrée , précédé de quatre hommes qui marchaient deux à deux. Il s'assit à la gauche de son fils , à vingt pas de lui. Alors parurent successivement plusieurs hommes portant chacun une branche verte ; ils s'avançaient vers le prince , faisaient trois pauses en s'asseyant ; puis tournant le dos , ils se retiraient de la même manière , en incluant leurs branches l'une vers l'autre. Enfin la grande procession arriva. Les porteurs se prosternèrent , déposèrent leurs bâtons et se tournèrent vers le prince ; puis s'étant relevés , ils vinrent les mains jointes et d'un air grave s'asseoir sur le devant de la place. Pendant tout ce tems trois hommes assis sous le dais auprès du prince , récitaient quelques sentences d'un ton triste. Après quelques minutes d'un profond silence , un homme assis sur le devant de la place , fit une prière ; de tems en tems il alla rompre un des bâtons que l'on venait d'apporter : et les premières cérémonies de cette grande solennité se terminèrent là.

Le roi nous fit souper avec du poisson et des ignames. Il avait bu une portion suffisante d'eau-de-vie lorsqu'il alla se coucher. Il se réveilla dans la nuit et conversa long-tems avec des gens de sa suite. Au point du jour, une des femmes qui sont toujours de service auprès de sa majesté, vint s'asseoir à ses côtés, et commença l'opération de frapper sur ses cuisses à poings fermés; mais loin de prolonger son sommeil, cette attention eut un effet contraire : cependant Poulaho resta couché.

J'allai, pendant ce tems, avec Omai, faire une visite au jeune prince : il ne logeait point avec le roi. Nous le trouvâmes entouré de garçons de son âge : un vieillard et une vieille femme qui paraissaient en être chargés, étaient assis derrière lui. Nous vîmes beaucoup d'autres hommes et d'autres femmes, employés à différentes occupations, et qui sans doute composaient sa maison. J'offris au jeune prince un présent d'étoffe, de verroteries et autres articles que j'avais apportés exprès : il y avait assez d'étoffe, pour lui faire un habillement complet, et on l'en revêtit. Cet ajustement lui causa beaucoup de joie; il courut le montrer au roi, et revint me présenter à sa mère, que je trouvai entourée d'une douzaine d'autres femmes d'un extérieur

très-respectable. Je reçus en présent deux pièces d'étoffe de la manufacture du pays.

A notre retour le roi dormait encore , et deux femmes continuaient de le frapper à leur manière accoutumée. Il se réveilla enfin et partagea avec nous un excellent dîner. Il nous dit alors que la fête de la veille allait se continuer et nous recommanda de ne point sortir de l'enclos palissadé ; mais fatigué d'être toujours derrière le rideau , je résolus de me mêler , s'il était possible , parmi les acteurs , et je parvins à gagner le Morai , qui était le lieu de la scène. Plusieurs personnes étaient assises à l'entrée près d'une quantité de petites fascines de feuilles de cocotiers liées à des bâtons faits en forme d'une civière à bras ; on me dit qu'elles étaient *taboo*. De tems en tems quelqu'un de la compagnie se tournait vers les arrivans , et leur faisait un petit discours , dans lequel entraient toujours le mot areeké , ou roi. Un homme dit quelque chose qui fit pousser un éclat de rire à toute l'assemblée , les autres orateurs eurent des applaudissemens. On m'avait déjà prié plusieurs fois de me retirer ; mais voyant que j'étais sourd , après une courte délibération on me pria de me conformer au moins aux usages en découvrant mes épaules : j'y consentis volontiers , et ma

présence ne parut plus inquiéter personne.

Après une heure d'attente, je vis le prince, les femmes et le roi arriver dans le même ordre que la veille. Le jeune prince fut mis sous le dais, et deux hommes qui portaient chacun une natte, vinrent les lui attacher, en prononçant gravement quelques paroles. Alors commencèrent les évolutions ; trois groupes traversèrent la place en courant, et revinrent de même ; les deux du milieu firent une courte prière, et alors la foule qui se trouvait de mon côté se leva et courut s'asseoir devant le dais. Un Naturel me guidait et eut soin de me très-bien placer. J'aurais pu de là tout observer, mais il fallait avoir constamment les yeux baissés et rester immobile.

Après trois processions à peu près semblables à celle de la veille, dont la dernière portait de petits poissons fixés au bout d'un bâton fourchu, tous les paniers furent placés devant un vieillard que je pris pour le grand-prêtre, et qui était assis à la droite du prince en dehors du dais. Les poissons furent tous présentés l'un après l'autre au bout de leur bâton fourchu et à mesure qu'ils arrivaient, à deux hommes assis à gauche, et qui jusqu'alors avaient eu en main des branches vertes ; ils mirent le premier poisson à leur droite et le second à gauche. Quand on leur offrit le troisième, un homme robuste qui

était assis derrière eux , avançant le bras essaya de le saisir , ainsi que les deux autres. Il s'éleva donc une espèce de lutte à qui aurait les poissons à mesure qu'ils étaient présentés ; mais comme il y avait deux mains contre une , outre le désavantage de la situation , l'homme de derrière n'en eut que des morceaux ; car il ne lâchait jamais prise , et il secouait derrière lui ce qu'il en arrachait. Enfin , j'ignore si ce fut par hasard ou selon les règles établies , il en attrapa un entier , sans même que les autres le touchassent. Le mot *mareeai* , fut alors répété par toute l'assemblée , c'est-à-dire , *fort bien*. Il paraît que son rôle était rempli , car il ne tenta plus d'attraper les poissons que l'on continua d'offrir.

Diverses prières furent suivies d'un signal. Tout le monde se leva , nous courûmes un peu vers la gauche , et nous nous assîmes le dos tourné vers le prince. On m'avertit de ne point regarder derrière moi : mon peu d'égard à cette injonction ne me fit rien découvrir. J'ai su depuis qu'en cet instant le jeune prince avait été admis au grand honneur de manger avec son père , ce qu'il n'avait encore jamais fait , et qu'on leur avait servi à tous deux une igname grillée. En effet ces peuples sont dans l'usage , lorsque leur monarque mange , de se tourner du côté opposé. Ce court repas fut suivi de plu-

sieurs combats de lutte et de pugilat. Enfin, deux hommes se mirent à pérorer en adressant la parole au prince, et l'assemblée se dispersa. Lorsqu'elle fut terminée, j'eus la liberté de tout examiner. Les paniers étaient vides; tout, excepté les poissons, n'était qu'emblématique. Je ne pus jamais découvrir la signification de cette fête du *natche*, ni de ses détails; mais le prince en était bien certainement le principal objet. On peut présumer que c'était le serment de fidélité, si l'on peut parler ainsi, prêté à l'héritier présomptif de la couronne, et une promesse de lui fournir tous les comestibles dont on offrait la représentation. Quel que fût son motif, cette mystérieuse solennité se mêlait sans doute à des institutions religieuses; ce peuple croyait agir sous l'inspection immédiate d'un être suprême. Ce fut la seule occasion où ces Indiens mirent en question, et notre habillement et nos usages. Ils nous obligèrent alors de nous découvrir jusqu'à la ceinture; d'avoir le chapeau bas, les cheveux déliés et flottans sur les épaules, d'être assis comme eux les jambes croisées, et d'observer de tems en tems une humble posture, avec les yeux baissés et les mains jointes. On nous dit que dans trois mois il y aurait une autre cérémonie beaucoup plus importante pour le même sujet; que les habi-

tans de Tóngataboo, d'Hapae, de Vavaoo, et de toutes les autres îles, apporteraient leurs tributs au chef, et que la cérémonie serait cimentée par le sacrifice de dix victimes humaines tirées de la dernière classe du peuple. Affreuse solennité ! exemple bien frappant et bien terrible des effets de l'ignorance et de la superstition sur l'esprit d'un peuple humain et bienfaisant ! Les Naturels assuraient que ce sacrifice était une partie essentielle du Natche, et que, s'ils l'omettaient, la divinité ne manquerait pas d'exterminer leur roi.

---

## CHAPITRE IX.

Cour d'œil général sur les îles des Amis. — Nombre d'îles comprises dans ce groupe. Couleur des habitans. Leurs maladies. Leur caractère. Leurs vêtemens. Occupations des femmes. Celles des hommes. Agriculture. Architecture. Instrumens de musique. Armes. Amusemens. Mariages. Funérailles. Système religieux. Noms de leurs divinités. Gouvernement. Famille des Tammahas et ses privileges. Vocabulaire.

**T**ONGATABOO, Amsterdam, ou simplement Tonga, comme cette île est souvent appelée par les Naturels, est d'environ vingt lieues de tour, et un peu oblongue, quoique la partie orientale soit de beaucoup plus large. Sa plus grande longueur est de l'est à l'ouest. Son aspect général n'offre pas ces magnifiques paysages que forme un mélange de montagnes et de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades; mais en récompense il donne au spectateur l'idée d'une abondante fertilité. Il est embelli par la plus riche végétation, et une verdure perpétuelle. Le *boogo*, espèce de figuier, dont les feuilles sont étroites et pointues, est l'arbre le plus grand

qu'on y trouve. Dans les terrains sans culture, surtout vers la mer, les buissons et les arbres les plus communs, sont le *pandanus*, différentes sortes d'*hibiscus* et le *faitanoo*. Les végétaux s'y succèdent très-prompement, mais le passage des différens tems qui les produisent, paraît trop peu sensible pour influencer sur la manière de vivre des Insulaires, et pour leur faire apercevoir le changement des saisons, car une feuille ne tombe jamais sans être aussitôt remplacée par une autre : cette île jouit d'un printemps continuel. On y trouve en fruits cultivés quinze espèces différentes de bananes, le fruit à pain, et deux sortes de fruits qui se trouvent à Taïti, que les Insulaires appellent *jambu* et *eevee* ; ce dernier est une sorte de prune.

Les racines sont deux espèces d'ignames, l'une noire et si grosse qu'elle pèse vingt ou trente livres, l'autre blanche et longue, qui rarement pèse une livre ; une grande racine, nommée *kappe* ; une autre assez semblable aux pommes de terre blanches, appelée *mawhaha* ; le *talo* ou le *coco* des autres endroits, et une autre nommée *jeejee*.

Nous n'aperçûmes dans cette île d'autres quadrupèdes que les cochons, les rats et quelques chiens, qui cependant n'y sont pas indigènes : on y voit de très-grosses poules, des

perroquets plus petits que les gris ordinaires ; des hiboux d'un superbe plumage ; les mêmes coucous qu'aux îles de Palmerston ; des alcyons gros comme des grives, d'un bleu mêlé de vert, avec un collier blanc ; un oiseau de l'espèce des grives, d'un vert foncé, et qui est le seul chantant, mais dont le ramage est fort et mélodieux. Il s'y trouve encore en oiseaux de terre des râles, gros comme des pigeons, et d'un gris bigarré ; une autre espèce qui est noire, et dont les yeux sont rouges ; des foulques violettes, à tête rouge ; une petite hirondelle ; trois sortes de pigeons ; le ramier cuivre, de M. Sonnerat ; un autre avec une teinte verte sur le dos, et des ailes et la tête rouges : enfin, un troisième plus petit, d'un brun pourpre sur le dos, et blanc au-dessous du corps. Les oiseaux de mer sont les canards d'Annamooka ; les hérons bleus et blancs ; les oiseaux du Tropique ; les nigauds ; un corlieu bleuâtre ; un grand pluvier tacheté de jaune, et l'espèce de chauve-souris que j'ai eu occasion de citer.

Les seuls reptiles et insectes nuisibles ou dégoûtans sont une sorte de couleuvre de mer, de trois pieds de long, avec des cercles alternatifs noirs et blancs, et qu'on trouve souvent sur le rivage ; des scorpions et les centipèdes. Il y a de beaux *guanœs* verts, longs d'un pied

et demi; un autre lézard d'un pied de long, brun et tacheté. Les insectes sont de très-belles mites, des papillons et de grosses araignées. La mer abonde en poisson.

Nous levâmes l'ancre, le 10, à huit heures du matin, et les vaisseaux embouquèrent le canal des petites îles de Makkahaa et de Monooafai, avec un vent direct du sud-est. Nous mouillâmes, le surlendemain, devant Middelbourg, que les Naturels nomment *Eooa*, dans le même havre qu'en 1773 j'avais appelé *Rade Anglaise*. Tioony, chef de l'île et un de mes anciens amis, vint aussitôt à bord avec plusieurs Insulaires. Je descendis à terre avec eux, pour aller chercher un lieu propre à faire de l'eau: c'était notre principal objet en visitant *Eooa*. On m'avait parlé à Tongataboo d'un ruisseau qui se déchargeait dans la mer, mais je ne l'aperçus point. Je ne vis qu'une source saumâtre. Il fallut nous contenter de l'eau que nous avions à bord. Je fis mettre à terre le bélier et les deux brebis du cap de Bonne-Espérance, et les confiai à Tioony, qui parut fier de ce dépôt. C'était peut être fort heureux que Mareewagée n'en eût point fait de cas; *Eooa* n'ayant point encore de chiens, les moutons s'y élèveront plus facilement.

Cette île offre le plus joli paysage. En par-

courant le pays, je remarquai à l'endroit le plus élevé une espèce de plateforme, soutenue par un mur de pierres de corail, dont le transport, à pareille hauteur, a dû coûter un grand travail. J'appris que ce mont avait été construit par ordre du chef, et que les Insulaires s'y assemblaient quelquefois pour prendre le kava : de cette hauteur on découvrait toute l'île. En contemplant ces plaines délicieuses, nous nous les figurions à l'avenir couvertes de bestiaux apportés par les bâtimens anglais, et nous jouissions en idée de la reconnaissance de ces Indiens, pour tous les avantages qu'ils devront à nos longues fatigues.

Nos guides nous dirent que la plupart des terres appartenaient aux grands chefs de Tongataboo, et que les habitans n'étaient que leurs fermiers ou vassaux ; il en était de même de toutes les autres îles, excepté Annamooka, où l'on voit des chefs qui paraissent indépendans. On offrit à Omaï, qui était fort aimé de Feenou et du peuple en général, de le faire chef de cette île : peut-être aurait-il accepté, mais des raisons particulières me firent désapprouver cet arrangement. Nous vîmes, à notre retour, un Insulaire que d'autres avaient cruellement maltraité ; ils lui avaient fendu la tête et rompu la cuisse à coups de massues, parce qu'ils l'a-

vaient surpris dans une situation peu honnête, avec une femme qui était *taboo*, c'est-à-dire, qui appartenait à un autre, et qui était d'un rang plus élevé que son amant. On nous dit que la femme en serait quitte pour quelques coups de bâton.

Le 14, je semai, dans la plantation du chef, des melons et d'autres végétaux; j'y plantai aussi un ananas. J'avais tout lieu de croire que mes soins ne seraient pas inutiles, puisqu'on nous servit à dîner un plat de navets produits par la semence que j'avais laissée dans mon dernier voyage. Je voulais remettre en mer le 15, mais Tioony me pria de différer le départ d'un jour ou deux, pour recevoir le présent qu'il me préparait. Je me prêtai à son desir. Le lendemain il m'offrit deux petites piles d'ignames et quelques fruits, qui étaient le produit d'une espèce de contribution. Presque tous les habitans de l'île s'étaient rassemblés à cette occasion; il y eut des combats de lutte et de pugilat, où les femmes entrèrent en lice aussi bien que les hommes. On devait finir par un bomaï ou danse de nuit; mais un accident vint troubler la fête. Un homme de la *Résolution*, se promenant un peu à l'écart, fut assailli par vingt ou trente Naturels qui, après l'avoir terrassé, le dépouillèrent de tout ce qu'il avait sur

lui. A cette nouvelle , je fis saisir deux canots et un gros porc , et j'exigeai de Tioony , qu'il fit rendre les effets et livrer les coupables. Ce chef parut très - affligé de cet événement , et s'empessa de faire les démarches nécessaires. L'assemblée s'alarma des suites , et se sépara bientôt ; on m'amena l'un des coupables , avec quelques parties des vêtemens , et l'approche de la nuit , ainsi qu'une mer très - grosse , me pressant de quitter le rivage , je me rendis à mon bord.

Le 16 , je retournai à terre ; en arrivant je fis relâcher le prisonnier , et rendis les canots : bientôt après , les Indiens , avec leur confiance et leur gâité ordinaires , formèrent un cercle , où le chef et les principaux de l'île prirent leur place. On apporta le reste des effets volés , mais si déchirés , qu'ils ne valaient pas la peine d'être recueillis. Je fis alors des présens à Tioony , mais il les partagea avec trois ou quatre chefs , n'en gardant pour lui que la plus petite partie : ceux-ci en furent si flattés , qu'un d'eux , vieillard vénérable , me dit qu'ils ne méritaient pas tant de faveur , ayant si peu fait pour moi , et surtout d'après le mauvais traitement qu'avait éprouvé une personne de mon équipage. Après le kava , j'emmenai à bord mon ami Tioony , qui , pour dernière preuve de mon estime , re-

cut un morceau de fer en barre ; je ne pouvais pas lui faire un cadeau plus agréable. Bientôt après , je fis lever l'ancre.

Nous aperçûmes en mer une pirogue à voile ; et deux hommes , montant une petite embarcation , vinrent nous dire qu'ils venaient de Tongataboo ; qu'ils portaient aux habitans d'Eooa l'ordre de nous fournir des provisions ; et que le roi et d'autres chefs , qui devaient y arriver sous deux jours , nous suppliaient de les y attendre. Cette attention de nos amis de Tongataboo , nous donnait un nouveau desir de les revoir ; mais , comme nous étions hors des terres et que nous avions assez de rafraîchissemens pour gagner Taïti , je ne crus pas devoir souscrire à cette agréable proposition , et nous continuâmes de cingler à l'est-sud-est.

C'est ainsi qu'après un séjour de près de trois mois , nous quittâmes les îles des Amis , et leurs habitans. Pendant ce séjour , ils vécurent avec nous avec la plus grande cordialité. Si leur penchant au vol excita quelques petits nuages , ce fut peut-être la faute des équipages , dont souvent la négligence y donnait lieu : mais jamais ces querelles n'eurent de suites fatales , et personne ne quitta , sans regret , cette côte hospitalière.

Il faut comprendre sous la dénomination

d'Îles des Amis , non - seulement le groupe d'Hapaeë , mais les îles découvertes au nord , presque sous le même méridien , et toutes celles qui n'avaient pas encore été visitées par les navigateurs européens. Suivant les Insulaires , l'Archipel est fort étendu ; ils comptaient plus de cent cinquante îles , dont ils indiquaient le nombre par des morceaux de feuilles , et dont M. Anderson a recueilli les noms : il est probable que les îles du *Prince Guillaume* , découvertes et ainsi nommées par Tasman , et celles de Keppel et de Boscawen , découvertes en 1765 par le capitaine Wallis , font partie de cette liste. Tongataboo , quoique le siège du gouvernement , n'est pas la plus grande : c'est Hamoa que l'on représente comme la plus étendue , avec de bonnes rades , de bonne eau , et toutes les productions des autres îles dans la plus grande abondance. Poulaho lui-même y fait souvent sa résidence. Il paraît que le peuple de cette île est fort estimé à la ronde. Les habitans de Tongataboo nous disaient que leurs chants et leurs danses n'étaient qu'une imitation de ceux d'Hamoa. Mais s'ils admirent les Naturels d'Hamoa , ils paraissent haïr et redouter beaucoup ceux de Feejee , île dont ils ne sont qu'à trois jours de navigation , et qui ne reconnaît pas le même souverain. Ceux de Tongata-

boo expriment leur infériorité en courbant leur corps, et en couvrant leur visage de leurs mains. Cette frayeur est justifiée par la dextérité avec laquelle les premiers manient l'arc et la fronde, mais plus encore par l'usage féroce où ils sont, comme les habitans de la Nouvelle-Zélande, de manger les ennemis qu'ils tuent dans les batailles. Comme les deux îles étaient en paix, nous en vîmes plusieurs à Tongataboo, où ils paraissaient jouir d'une grande considération, moins fondée peut-être sur leur véritable supériorité que sur la terreur qu'ils inspirent à leurs voisins, par leur manière barbare de combattre.

Les Naturels des îles des Amis sont rarement au-dessus de la taille ordinaire. Ils sont fort bien faits et ils'en rencontre de vraiment beaux. Il y a tant de variété dans ces différentes îles, qu'il est difficile de rien désigner qui caractérise la nation. La plupart ont des traits absolument européens. La couleur générale de ces peuples, est une nuance de plus que le cuivre foncé; quelques-uns ont le teint absolument olivâtre. En général, on voit chez eux peu de défauts naturels ou de difformités. Ils sont pourtant sujets à quelques maladies; la plus commune est une dartre dont la moitié de la nation est attaquée, et qui laisse après elle de petites taches blanches

et serpentine : il en est une autre bien plus grave et qui est assez fréquente ; elle se manifeste en larges ulcères qui couvrent toutes les parties du corps et souvent même se portent au visage. Malgré tous les soins que je pris en 1773, pour empêcher qu'on ne leur portât le mal vénérien, nous le trouvâmes, à cette nouvelle relâche, établi chez eux. Ce qui est assez extraordinaire, c'est qu'ils y font peu d'attention.

Ils ont une démarche ferme et aisée. Ils riaient beaucoup de voir les Européens trébucher à chaque pas sur les racines d'arbres ou les autres inégalités du terrain. Leur contenance gracieuse exprime à merveille toute la douceur et la bonté de leur naturel ; ils n'ont rien de cet air brusque et sauvage qui caractérise les nations non civilisées. La réception amicale qu'ils ont faite à tous ceux qui les ont visités, prouve assez leur caractère pacifique. Presque tous les autres insulaires de cet Océan attaquent les étrangers ouvertement ou par ruse ; ceux-ci n'ont jamais annoncé la moindre disposition hostile. Aucune nation ne montre peut-être autant de bonne foi dans le commerce. On leur confiait sans le moindre danger tous les objets d'échange, pour les examiner et se les montrer réciproquement ; ils agissaient de même avec nous. Lorsqu'on se repentait d'un marché,

on se rendait amicalement les objets de part et d'autre. En un mot, ils paraissent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'esprit et au cœur humain : industrie, franchise, persévérance, affabilité. Le seul défaut qui les dépare, est leur inclination au vol. Tous y sont prodigieusement adonnés, sans distinction d'âge ou de sexe, et ce défaut semble tellement naturel dans tous les Insulaires de l'Océan pacifique, qu'ils s'y livrent sans savoir souvent si la chose dérobée pourra leur être de quelque utilité. Ce qui prouve qu'en volant, ils suivent aveuglément une sorte d'instinct qui les porte à se saisir de tout ce qu'ils voient, sans qu'ils aient médité de faire tort aux autres ou calculé pour eux un avantage : je pourrais donner pour exemple leur tentative d'enlever en plein midi l'ancre de la *Découverte*.

Les deux sexes portent le même habillement. C'est une pièce de natte, et plus souvent d'étoffe large de deux verges, longue de deux et demie, qui fait un tour et demi autour de la ceinture, et y est attachée avec un cordon. Elle est double sur le devant et tombe comme un jupon jusqu'au milieu de la jambe. Le haut du vêtement est replié au-dessus du cordon, de manière qu'il en reste assez pour couvrir les épaules, ce qui arrive rarement. Les gens d'un

rang distingué portent une étoffe ou des nattes plus grandes et beaucoup plus fines. Quant au peuple, il ne met souvent qu'une couverture de feuilles ou le *maro*, qui est une étoffe ou natte étroite en forme de ceinture. Dans leurs fêtes ou grandshaivas, ils ont divers habillemens faits exprès, mais c'est toujours dans la même forme. Ces habits sont plus ou moins riches selon la quantité de plumes rouges qui les couvrent.

La propreté du corps est pour eux une sorte de jouissance. Ils se baignent sans cesse dans des étangs, qui paraissent ne pas servir à d'autres usages; quoique l'eau dans la plupart soit d'une fétidité insupportable, ils la préfèrent à l'eau salée. Ils sont tellement persuadés que l'eau de mer endommage la peau, que si la nécessité les force à s'y baigner, ils ont toujours une coquille de coco pleine d'eau douce pour s'en laver ensuite. C'est aussi pour cette raison qu'ils aiment tant l'huile de coco. Ils s'en versent après le bain non-seulement sur la tête et les épaules, mais ils s'en oignent tout le corps. Il est difficile d'imaginer, sans l'avoir vu, l'éclat que cette huile donne à la peau.

La vie domestique de ces insulaires n'est pas assez laborieuse pour être pénible; elle n'est pas non plus assez désœuvrée pour produire l'indolence. Les femmes ne se mêlent que de l'inté-

rieur du ménage. J'ai dit qu'elles étaient principalement chargées de la manufacture des étoffes ; elles s'occupent aussi à fabriquer les nattes, et à faire des peignes et de petits paniers. Le département des hommes est plus étendu et beaucoup plus pénible. Ils se livrent à l'agriculture, à l'architecture, à la construction des barques, à la pêche et enfin à tout ce qui regarde la navigation. C'est dans la construction de leurs maisons qu'ils montrent le moins de goût et d'industrie. Celles du bas peuple ne sont que de misérables huttes, petites et à peine en état de garantir des injures de l'air. Celles des gens d'un rang élevé sont plus grandes et plus commodes, mais loin encore de ce qu'on devrait attendre. Les dimensions d'une maison de moyenne grandeur, sont d'environ trente pieds de long, vingt de large, et douze de haut. Ce n'est à proprement parler, qu'un couvert ou toit de chaume supporté par des poteaux et des solives disposées cependant avec assez d'intelligence. L'aire en est faite d'une terre battue, et couverte d'une natte épaisse et forte, que l'on tient toujours très-propre ; la plupart sont closes du côté du vent, quelquefois seulement aux deux tiers avec de grosses nattes, ou des branches de cocotier entrelacées, qui, plantées sur les côtés, s'élèvent de la terre jusqu'au toit, et font

l'effet d'un mur. Une natte épaisse de trois pieds de large, faisant un demi-cercle et posée sur ses bords, forme une espèce de cloison assez semblable à un garde-feu, en dedans de laquelle dorment le maître et la maîtresse de la maison. La femme y passe aussi la plus grande partie de la journée. Le reste de la famille dort sur l'aire, chacun où il lui plaît, les garçons et les filles séparément. Si la famille est nombreuse, les domestiques couchent dans de petites huttes voisines, de manière qu'il règne dans leur intérieur autant de réserve et de décence qu'on peut en exiger d'eux. Ils dorment sur des nattes faites exprès, et les vêtemens qui leur servent pendant le jour, les couvrent pendant la nuit. Tous les ustensiles du ménage se bornent à un ou deux bassins où ils font le kava, quelques callebasses, des coquilles de cocos, de petites escabelles de bois qui leur servent d'oreillers, et quelquefois une escabelle plus grande où s'assied le maître ou chef de la famille.

Je pense que cette indifférence pour l'architecture leur vient de ce qu'ils aiment passionnément à vivre en plein air. En effet, ils ne regardent guère leurs maisons que comme des retraites pour le sommeil ou pendant le mauvais tems. Rarement ils y mangent, et la plupart ne les habitent jamais. Ce peu de recherche dans la

construction de leurs maisons, est racheté par les soins et la dextérité qu'ils mettent à leur architecture navale, si je puis parler ainsi. J'ai donné dans mon premier Voyage une description de leurs pirogues et de leur manière de manœuvrer.

Leurs canots sont leurs chefs-d'œuvre. Le reste de leur travail se réduit à leurs flûtes et autres instrumens à vent, leurs armes et leurs escabelles. Leurs flûtes sont un morceau de bambou, fermé aux deux extrémités; près de chacune d'elles est un trou, et quatre autres dans le milieu. Ils ne se servent en jouant que de deux de ces derniers et de l'un des autres; ils appliquent le pouce gauche à la narine gauche pour la tenir fermée, et de l'autre ils soufflent dans un trou de l'extrémité. Le doigt du milieu de la main gauche est appliqué sur le premier trou du côté gauche, et l'index de la main droite sur le plus bas, de son côté. Quoiqu'ils ne rendent que trois tons, ils tirent de cette flûte une musique simple, mais agréable, qu'ils varient plus qu'on ne l'attendrait d'un instrument si imparfait. Ils en ont un autre composé de huit, neuf ou dix tuyaux parallèles, mais sans aucune progression régulière; quelquefois il y en a plusieurs de même longueur, jamais ils ne produisent plus de six notes, et les oreilles européennes ne sauraient distinguer aucune musique

dans ces sons. Peut-être l'emploi qu'ils font d'un si petit nombre de notes, est la raison de leur peu de goût pour notre musique où elles sont si multipliées ; mais ce qui est assez remarquable, c'est qu'ils semblaient en goûter une autre inférieure encore à la leur : c'était celle des deux jeunes Zélandais ; ils paraissaient les entendre avec plaisir , quoique leur chant fût plus bruyant que mélodieux.

Leurs armes sont diverses massues qu'ils ornent de beaucoup de sculpture, des lances et des dards. Ils ont aussi des arcs et des flèches, mais c'est moins pour la guerre que pour chasser aux oiseaux. Leur cuisine et leur manière de manger, ne sont pas à citer pour la propreté. Ils mettent en général leurs mets sur la première feuille qui se présente, quelque sale qu'elle soit. Les alimens des chefs sont posés dans une feuille verte de bananier. A son repas, le roi est servi par trois ou quatre personnes ; l'une découpe, l'autre divise les morceaux en bouchées, d'autres préparent des cocos ou toute autre chose dont il peut avoir besoin. Ils ne se rassemblent jamais en nombre pour des repas de société. Les mets, quels qu'ils soient, sont toujours divisés en portions, et chaque portion subdivisée pour deux ou trois personnes. L'étiquette des rangs interdit à différentes classes de jamais boire ou

manger ensemble. Je ne pense pas qu'ils aient d'heures fixes pour leurs repas. Ils mangent aussi bien la nuit que le jour , et dorment aussi le jour comme la nuit ; mais en général , ils se couchent et se lèvent avec le soleil. Ils aiment tant à se réunir , qu'ils quittent leurs maisons , vont demeurer avec leurs amis ou dans leur voisinage , pour le plaisir de converser et de s'amuser ensemble. Leurs amusemens sont le chant , la danse et la musique exécutés par les femmes. Lorsque deux ou trois femmes chantent à l'unisson et font claquer leurs doigts , cela s'appelle *oobai* ; mais quand elles sont en plus grand nombre , elles chantent des parties et sur différentes clefs , ce qui forme une musique très-agréable , et ce concert prend le nom de *heeva* ou *haiva*.

Nous ignorons si leurs mariages sont consolidés par quelque contrat solennel ; mais il est certain que le peuple en général se contente d'une femme. Les chefs en ont pourtant plusieurs , mais elles ne jouissent pas toutes d'un rang égal. En remarquant d'abord la conduite libre des femmes , nous nous attendions à beaucoup d'infidélités conjugales ; mais nous nous trompions. Pendant tout le séjour des vaisseaux on n'en vit pas un seul exemple ; les filles mêmes , avant d'être mariées , vivent dans la

plus grande réserve. Au reste, il y a dans ces îles, un grand nombre de courtisanes, qui sont toutes de la dernière classe du peuple, et celles qui se livraient aux matelots étaient des prostituées de profession.

L'extrême douleur qu'ils éprouvent à la mort de leurs parens ou de leurs amis ne se manifeste pas par des paroles, mais par des actions. En outre du tooge dont j'ai fait mention et des cicatrices qu'ils se font aux joues, on les voit se frapper les dents avec des pierres, se faire des incisions à la tête avec une dent de goulu, jusqu'à ce qu'il en coule un ruisseau de sang; s'enfoncer un dard dans la cuisse ou dans le côté au-dessous de l'aisselle, dans la bouche, à travers les joues. Le mort est enseveli dans une pièce d'étoffe ou de natte. Je connais peu leurs cérémonies funèbres, sinon qu'elles se prolongent plusieurs jours. Celles de la femme de Mareewagée devaient en durer cinq, et tous les principaux personnages y devaient assister. Un deuil si long et si général prouve que ces peuples regardent la mort comme un grand malheur, c'est ce que confirme un usage fort singulier établi parmi eux pour la détourner. Quand ils sont atteints de quelque maladie dangereuse, ils se coupent le petit doigt. Ils croient que la divinité sera touchée de ce sacrifice et leur rendra la

santé. On voit à peine un Naturel sur dix qui ne soit pas ainsi mutilé.

Toutes leurs cérémonies funèbres et religieuses n'ont cependant pas pour but de procurer aucun avantage au-delà du tombeau ; ils n'ont point d'idée de punition dans une autre vie pour les fautes commises en ce monde. Ils pensent que le ciel châtie les coupables sur la terre , et cherchent à se le rendre propice. Ils appellent l'être suprême *Kallafootonga* : ils disent que c'est un génie femelle qui réside dans le ciel , et qui dirige le tonnerre , les vents et la pluie. Lorsqu'il est irrité, il s'arme de sa foudre , détruit toutes les récoltes , et fait périr les hommes et les animaux : mais lorsque sa colère s'appaise, tout rentre dans l'ordre. Ils admettent plusieurs dieux inférieurs à *Kallafootonga* : le dieu des nuages et des brouillards, nommé *Toosooaboolootoo*, *Talleteboo*, et quelques autres qui habitent les cieux ; *Futtafaihe* ou *Faotosooa* qui préside à la mer et à ses productions : celui-ci a pour femme *Fykaoa-Kajeea*, et plusieurs dieux inférieurs pour adjoints. Cette théogonie n'est cependant pas généralement adoptée dans tout cet Archipel : l'être suprême d'*Hapae* se nomme *Alo-Alo*, les noms varient suivant les différentes îles, mais partout ces divinités n'ont qu'une puissance temporelle, à laquelle l'homme est soustrait par la mort.

Le principe de vie est selon eux un *Otooa* ou être invisible, et les âmes de leurs chefs, en quittant leurs corps, vont dans un lieu appelé *Boolootoo*, où réside un dieu nommé *Gooleho*. Ce *Gooleho* n'est autre chose que la mort personnifiée ; car ils nous disaient souvent : « vous, et les habitans de *Feejee* (ils ne nous assimilaient à ceux-ci que pour nous faire un compliment et exprimer notre supériorité), vous êtes soumis aussi bien que nous, à la puissance de *Gooleho*. » Aucun mortel n'a pénétré dans cette région de la mort, réceptacle universel de tous les êtres, et ils en assignent le lieu à l'ouest de *Feejee*. Ceux qui y sont une fois transportés, vivent à jamais, et y trouvent en abondance tout ce que leur pays a produit de meilleur. Quant aux âmes du peuple, elles subissent une sorte de transmigration, ou sont mangées par un oiseau nommé *Loata*, qui ne cesse de voltiger sur leurs tombes.

Nous pouvons assurer qu'ils ne rendent de culte à aucun ouvrage de leurs mains, ni à aucun objet visible de la création. Ils ne font point, comme à Taïti, d'offrandes de cochons, de chiens, ni de fruits, à moins que ce ne soit comme symboles ; mais il est certain qu'ils ont l'usage barbare des sacrifices humains.

La subordination établie parmi eux ressemble

assez à l'ancien gouvernement féodal de nos ancêtres; mais j'ignore les subdivisions et la manière dont toutes les parties du corps politique sont liées entr'elles. Quelques Insulaires me dirent que le pouvoir du roi était illimité, qu'il disposait de la vie et des propriétés de ses sujets. Cependant Mareevagée, le vieux Toobou et Feenou, agissaient comme de petits souverains, et contraiaient souvent les mesures prises par le roi. La plupart des chefs ont, dans les autres îles, des possessions qui fournissent à leurs dépenses. Au moins en est-il ainsi du roi, qui, à certaines époques, reçoit à Tongataboo le produit de ses domaines éloignés. C'est le chef-lieu de la résidence du prince et de tous les grands. En langage ordinaire, les Insulaires appellent Tongataboo la *terre des chefs*; et les autres îles, *terre des serfs*. Ils donnent à leurs chefs le titre de *seigneurs de la terre, du soleil et des étoiles*. La famille royale prend le nom de Futtafaihe, du dieu ainsi nommé: c'est probablement son patron, et peut-être un de ses ancêtres.

Ces peuples ont pour leur souverain et pour leurs chefs une vénération sans égale. Personne ne peut s'approcher du roi, se placer derrière lui ou à ses côtés sans sa permission expresse ou quelque nécessité indispensable. Une des préro-

gatives attachées à l'autorité suprême, c'est de n'être point tatoué, ni circoncis, comme le reste de la nation. Pour lui parler, il faut être assis les jambes croisées, et à une certaine distance. Lorsqu'il passe, tous ceux qui se trouvent sur sa route doivent s'asseoir. Qui que ce soit ne doit se trouver placé au-dessus de sa tête, il faut que tous soient en quelque sorte au niveau de ses pieds. J'ai décrit la manière de lui rendre hommage : c'était, pour un homme pesant comme Poulaho, une tâche très-fatigante à remplir que d'être à chaque instant obligé de tenir en l'air un de ses pieds, jusqu'à ce qu'on l'eût respectueusement touché en s'accroupissant. Il paraît qu'il ne peut jamais refuser cette satisfaction à ceux qui se présentent, et que cette cérémonie a même une vertu particulière.

J'ai parlé des femmes qui étaient *taboo-re-ma*, c'est-à-dire, interdites de leurs mains, et par conséquent, obligées d'être nourries par d'autres. Quand le terme est expiré, elles se lavent dans un de leurs bains, qui ne sont, le plus souvent, que des eaux fétides : elles se présentent ensuite devant le roi, lui font hommage à la manière accoutumée; après ce prélude, elles prennent son pied qu'elles appliquent à leur poitrine, à leurs épaules et à d'autres parties de leur corps; cela fait, il les embrasse sur

chaque épaule, et elles se retirent purifiées. Omaï prétendait que le roi seul pouvait relever de cette interdiction. C'est sans doute la raison qui le fait voyager sans cesse d'île en île. Ce mot *taboo* a une signification fort étendue. Le vieux Toobou était alors président du tabao, c'est-à-dire ( si Omaï ne se méprenait pas ), que lui et ses députés avaient l'inspection de toutes les productions de l'île, qu'ils avaient soin que chacun cultivât sa portion de terrain, et ordonnaient ce qu'on devait ou ne devait pas manger : par cette précaution, ils préviennent la famine, et l'on cultive tout le terrain nécessaire pour la subsistance de la nation.

Ils ont aussi parmi eux une espèce d'officier de police. Feenou en exerçait alors les fonctions. Son office était de punir tous ceux qui agissaient contre les intérêts du public ou des individus. Il était aussi généralissime. Le roi nous parla souvent de toute l'autorité dont jouissait ce magistrat : il assurait que si lui-même devenait un méchant homme, Feenou le tuerait. Il voulait dire sans doute, que s'il ne gouvernait pas suivant la loi ou les usages, la nation donnerait ordre à Feenou de le mettre à mort. Il serait, d'après cela, difficile de regarder comme despote un prince soumis à une censure aussi redoutable.

Lorsque l'on songe à la quantité d'îles qui composent ce petit état, et à la distance considérable qui sépare quelques-unes du siège principal du gouvernement, il semble qu'on devrait s'attendre à beaucoup de tentatives pour acquérir l'indépendance. Cependant cela n'arrive point, et ce qui empêche surtout les dissensions domestiques, c'est que tous les chefs puissans résident à Tongataboo; et si l'on découvre dans le peuple quelque homme turbulent et séditieux, Eenou, ou celui qui remplit sa charge, est aussitôt dépêché pour lui ôter la vie. Par ce moyen, toute rébellion est étouffée dès son berceau.

Une circonstance particulière nous fit connaître que les Futtafaihe régnaient en ligne directe depuis plus de cent trente-cinq ans. Poulaho n'est que le surnom qui distingue le roi du reste de la famille. Ces Indiens avaient conservé la mémoire de l'arrivée de Tasman : ils faisaient une description exacte des vaisseaux, désignaient l'endroit où ils avaient jeté l'ancre, le peu de jours qu'ils avaient séjourné, et leur départ pour Annamooka. Futtafaihe régnait alors, et ils nous nommèrent tous ses successeurs jusqu'à Poulaho, qui était le cinquième depuis cette époque.

Cependant, chose bien extraordinaire ! Poulaho n'était pas précisément le premier person-

nage de l'île : voici ce que j'appris de cette singularité. Le dernier roi, père de Poulaho, avait une sœur, son aînée, et qui jouissait du même rang. Elle eut, de son union avec un homme de Feejee, un garçon et deux filles : cette famille portait le titre de *Tammahas*, et avait le pas sur le roi. Il me fut impossible de découvrir la raison politique de cette prééminence. On se souvient sans doute de cette femme à qui Poulaho rendit hommage en ma présence ; elle était de cette branche privilégiée. Latooliboula, qu'à mon premier voyage on m'avait désigné comme roi, était l'enfant mâle issu de cette union. Il possédait des biens considérables, et avait le droit de prendre ce qu'il voulait, même de la propriété du roi. Je vis un jour celui-ci cesser de manger, et se mettre à l'écart lorsque le premier entra. Cependant ce Latooliboula était regardé comme un homme de peu de jugement. Il assista aussi à la cérémonie du Natche, mais sans aucune distinction, et confondu dans la foule des chefs.

La langue des îles des Amis a la plus grande affinité avec celle de la Nouvelle-Zélande, de Wateoo et de Mangeea, et conséquemment avec celle de Taïti et des îles de la Société. Elle est assez riche pour rendre toutes les idées de cette nation ; elle est harmonieuse et se prête

avantageusement à la musique. On y remarque aisément les degrés de comparaison comme dans le latin ; mais elle n'offre aucune inflexion différente dans les terminaisons des noms et des verbes. On y trouve des noms de nombre jusqu'à cent mille. Ces Indiens ne savent point compter au-delà ; arrivés à ce point, ils se servent d'une expression indéfinie. J'ai cru intéressant de présenter ici une trentaine de mots qui forment notre vocabulaire, et que nous avons recueillis avec le plus grand soin.

### TABLEAU COMPARATIF

*de la Langue des îles des Amis et de la taitienne.*

| FRANÇAIS.                                                        | ÎLES DES AMIS.                    | TAÏTI.                    |
|------------------------------------------------------------------|-----------------------------------|---------------------------|
| <i>Le soleil.</i> . . . .                                        | Elaa.. . . .                      | Eraa.                     |
| <i>Le feu.</i> . . . .                                           | Eafoï.. . . .                     | Eahoi.                    |
| <i>Le tonnerre.</i> . . . .                                      | Fatoore.. . . .                   | Pateere.                  |
| <i>La pluie.</i> . . . .                                         | Ooha.. . . .                      | Eooa.                     |
| <i>Le vent.</i> . . . .                                          | Matangee.. . . .                  | Mataee.                   |
| <i>Le chaud.</i> . . . .                                         | Mafanna. . . . .                  | Mahanna.                  |
| <i>Les nuages.</i> . . . .                                       | Ao. . . . .                       | Eao.                      |
| <i>Terre.</i> . . . .                                            | Fonooa. . . . .                   | Fenooa.                   |
| <i>Eau.</i> . . . .                                              | Avy. . . . .                      | Evy.                      |
| <i>Dormir.</i> . . . .                                           | Mohe. . . . .                     | Moe.                      |
| <i>L'homme.</i> . . . .                                          | Tangata. . . . .                  | Taata.                    |
| <i>La femme.</i> . . . .                                         | Vefaine. . . . .                  | Waheine.                  |
| <i>Une jeune fille domestique ou personne du peuple.</i> . . . . | Taheine. . . . .<br>Tooa. . . . . | Toonea<br>Toutou ou Teou. |

FRANÇAIS.

ÎLES DES AMIS.

TAÏTI.

|                                                     |             |             |
|-----------------------------------------------------|-------------|-------------|
| <i>Point du jour.</i>                               | Aho.        | Ahou.       |
| <i>Les cheveux.</i>                                 | Fooroo.     | Eroroo.     |
| <i>La langue.</i>                                   | Elelo.      | Erero.      |
| <i>L'oreille.</i>                                   | Tarenga.    | Tareea.     |
| <i>La barbe.</i>                                    | Koomoo.     | Ooma.       |
| <i>La mer.</i>                                      | Tahee.      | Tace.       |
| <i>Un canot.</i>                                    | Wakka.      | Evaa.       |
| <i>Noir.</i>                                        | Oole.       | Ere.        |
| <i>Rouge.</i>                                       | Goola.      | Oora, Oora. |
| <i>Une lance.</i>                                   | Tao.        | Tao.        |
| <i>Un parent.</i>                                   | Motooa.     | Madooa.     |
| <i>Qu'est-ce?</i>                                   | Kohaeea.    | Yahaeea.    |
| <i>Tenir bon.</i>                                   | Amou.       | Mou.        |
| <i>Frotter ou net-<br/>toyer quelque<br/>chose.</i> | Horo.       | Horoet.     |
| <i>Se lever.</i>                                    | Etoo.       | Atoo.       |
| <i>Pleurer.</i>                                     | Tongee.     | Tace.       |
| <i>Manger ou mas-<br/>tiquer.</i>                   | Eki.        | Ey.         |
| <i>Oui.</i>                                         | Ai.         | Ai.         |
| <i>Non.</i>                                         | Kaee.       | Aee.        |
| <i>Vous.</i>                                        | Koe.        | Oe.         |
| <i>Moi.</i>                                         | Ou.         | Wou.        |
| <i>Dix.</i>                                         | Ongofooroo. | Ahocroo.    |

## CHAPITRE X.

ARRIVÉE à Taïti. — Réception faite à Omaï. — Vaisseaux espagnols. Maison. Croix. Inscription. — L'Olla ou dieu de Bolabola. — Relâche dans la baie de Matavaï. — Entrevue avec O-Too. — Conduite imprudente d'Omaï. — Débarquement des quadrupèdes. — Cedidée. — Révolte d'Eiméo. — Conseil de guerre. — Coutume barbare.

LE 8 août, nous découvrîmes une petite île que les Naturels nomment *Toobouai*. Une douzaine d'hommes, montant des pirogues, s'approchèrent des vaisseaux. L'un d'eux soufflait dans une conque à laquelle était fixé un roseau de deux pieds de long. Il continua d'abord le même ton; mais bientôt il le varia en répétant toujours deux ou trois notes avec beaucoup de force. Ces Indiens nous invitèrent beaucoup à descendre sur le rivage; mais il fut impossible de les décider à monter à bord. Ils parlaient la langue de Taïti. C'étaient des hommes robustes et couleur de cuivre. Leur contenance avait quelque chose de féroce, et je ne crois pas que leur conque ait jamais annoncé des intentions pacifiques. Leur habillement n'était qu'une pièce d'étoffe étroite tournant autour de la taille, et

descendant entre les cuisses. S'il faut les en croire, leur île abonde en cochons et en poules; elle fournit aussi tous les fruits ou racines qu'on trouve dans les autres îles de cet Océan. Je ne vis aucune nécessité de nous arrêter, et nous poursuivîmes notre route.

Le 12, à la pointe du jour, nous dépassâmes l'île de Maitea, et bientôt après nous aperçûmes Taïti. Je portai sur la baie d'Oheitepeha, pour y prendre quelques rafraîchissemens avant de descendre à Matavaï. Plusieurs pirogues tardèrent peu à se détacher du rivage et accoururent à notre rencontre. Nous étions curieux d'observer la première entrevue d'Omaï avec ses compatriotes : il était naturel qu'ils le regardassent comme un prodige.

Les premiers Indiens qui s'avancèrent étaient de la dernière classe du peuple, ils ne remarquèrent pas Omaï, et notre voyageur ne fit pas non plus à ces hommes la plus légère attention. Enfin s'approcha un chef, nommé Ootée, et qui même était son beau-frère; mais celui-ci, et plusieurs autres qui l'accompagnaient, ne témoignèrent aucun plaisir de revoir leur compatriote. Leur conduite annonça la plus froide indifférence, jusqu'à ce qu'Omaï emmenant son parent dans sa chambre, lui ouvrit la caisse qui renfermait toutes ses plumes rouges, et lui en donna quelques-unes. Aussitôt les choses chan-

gèrent de face : le chef Ootée , qui avait à peine daigné parler à Omaï , vint alors le supplier de permettre qu'ils fussent *tayos* (amis) , et qu'ils changeassent de noms. Omaï accepta cet honneur et témoigna sa reconnaissance par un nouveau présent de plumes rouges. Il reçut un cochon en échange.

Ce n'était donc pas à la personne d'Omaï , mais à sa fortune que l'on faisait la cour. Telle fut la première réception que lui firent ses compatriotes. J'avoue que je m'y étais attendu , mais je comptais que tous les présens qu'il avait reçus de ses amis d'Angleterre le rendraient un personnage important , et qu'en raison de ses richesses , les chefs distingués de ces îles s'empresseraient de lui faire leur cour. Cela fût sans doute arrivé si , malgré tous nos conseils , l'imprudence de sa conduite ne l'eût rendu la dupe de tous les fripons du pays.

Les Insulaires m'apprirent que depuis mon départ , en 1774 , deux bâtimens étaient venus deux fois à Oheitepeha ; qu'ils y avaient laissé des animaux pareils à plusieurs de ceux que nous avions à bord , tels que des cochons , des chiens , des chèvres , un taureau , et un quadrupède mâle dont nous ne pûmes deviner l'espèce , à la description imparfaite qu'ils en faisaient. Ces vaisseaux , disaient-ils , venaient de *Reema*.

Nous jugeâmes qu'ils voulaient dire Lima, capitale du Pérou, et que c'étaient des vaisseaux espagnols. Ces étrangers, pendant leur première relâche, avaient bâti une maison, et laissé dans l'île deux prêtres avec un enfant, et une certaine personne appelée Mateema. Ils avaient emmené quatre Insulaires. Dix mois après, ils revinrent, ne ramenant que deux de ces Natures, les deux autres étaient morts à Lima. Ils reprirent, en s'en allant, leurs compatriotes; mais la maison qu'ils avaient bâtie subsistait encore.

La nouvelle importante de l'arrivée des plumes rouges fut bientôt répandue dans le pays; et le lendemain les vaisseaux furent entourés d'une multitude de canots chargés de cochons et de fruits. D'abord un très-petit paquet de ces plumes payait un cochon de quarante ou cinquante livres; mais comme tout le monde à bord en avait une pacotille, la valeur de cette marchandise précieuse diminua bientôt, et le soir même elle avait baissé de plus de cent pour cent. Les Insulaires ne donnaient plus un cochon que pour une hache; mais pour les clous, les grains de verre, et autres bagatelles que l'on avait tant estimés lors des précédens voyages, tous ces objets n'étaient plus en vogue.

La sœur d'Omaï vint à bord: son entrevue

avec son frère fut accompagnée d'expressions de tendresse , plus faciles à concevoir qu'à décrire ; et je contemplai avec émotion cette scène attendrissante. Omaï se rendit ensuite à terre avec moi. Je voulais voir un personnage bien extraordinaire : à l'en croire , c'était le dieu de Bolabola. Nous le trouvâmes assis sous un de ces abris dont ils se servent dans leurs pirogues. C'était un homme décrépît , et tout-à-fait privé de l'usage de ses membres. On le portait sur une civière. Quelques-uns l'appelaient *Olla* ou *Orra*, qui est le nom du dieu de Bolabola ; mais son véritable nom était *Etary*. J'avais eu lieu de croire qu'on lui rendait quelque culte. Mais hormis quelques branches de jeunes bananiers étendues devant lui, on n'apercevait rien qui le distinguât des autres chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges, liée au bout d'une baguette ; après une conversation assez indifférente avec ce prétendu dieu, toute son attention se porta sur une vieille femme, sœur de sa mère, qui se jeta à ses pieds, et les baigna de larmes de joie.

Je le laissai avec sa tante, au milieu d'une multitude de curieux, et j'allai visiter la maison que les Espagnols avaient bâtie. Elle était à peu de distance du rivage ; il me parut que les bois avaient été apportés tout préparés ; car

chacun d'eux était numéroté. Elle était divisée en deux salles ; dans l'une était un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, et quelques autres bagatelles que les Insulaires gardaient avec le plus grand soin ; ils avaient même fait un hangar sur la maison, pour la préserver de la pluie. Le pourtour était rempli de crénelures pour donner de l'air, ou peut-être pour tirer des coups de fusil en cas d'attaque. Près de la façade était une croix, dont la branche transversale offrait ces mots :

*CHRISTUS VINCIT.*

sur la branche verticale on lisait :

*CAROLUS III, IMPERAT., 1774.*

Pour conserver la mémoire des voyages antérieurs que j'avais faits dans cette île, je gravai de l'autre côté de la croix :

*GEORGIUS III, REX,*

*ANNIS, 1767,*

*1769, 1773, 1774 et 1777.*

Les Naturels me montrèrent aux environs le tombeau du commandant des deux vaisseaux, qui mourut pendant la première relâche et qu'ils appelaient *Oreede*. Quelles que fussent les intentions des Espagnols en abor-

dant sur cette île, ils avaient pris les plus grands soins pour gagner l'affection des habitans : ceux-ci ne parlaient d'eux qu'avec une sorte de vénération.

Je ne rencontrai aucun chef de marque. Waheia dooa, souverain de la partie de l'île appelée *Tiaroboo*, était absent. Ce n'était pas celui qui régnait lors de mon dernier voyage ; celui-ci était mort, et son frère, enfant de dix ans, lui avait succédé. J'appris que la célèbre Obéréa n'existait plus, mais qu'O-Too et tous nos anciens amis étaient bien portans. Le jeune Waheia dooa sut bientôt la nouvelle de mon arrivée. Il dépêcha vers moi son tuteur, nommé Etorea, avec deux cochons, pour me les présenter de sa part. Le lendemain le prince arriva, et me fit prier de descendre à terre. Omaï, pour m'accompagner, s'habilla, non à l'anglaise, ni à la mode de Taïti, ni à celle de Tongataboo, mais à celle de tous ces pays ensemble. Il s'était fait un risible accoutrement de tous les vêtemens qu'il possédait.

J'allai d'abord voir Etary, que l'on transporta sur son brancard dans une grande maison où nous nous assimes tous. Je fis étendre par terre une pièce d'étoffe de Tongataboo, et j'y déposai mes présens. Bientôt parut le jeune chef avec sa mère et une cour nombreuse ; tous s'as-

sirent en face à l'autre extrémité de l'étoffe. Un homme , placé près de moi , prit la parole , et prononça quelques phrases courtes et détachées, auxquelles répondit un homme du côté du jeune chef. Etary parla ensuite , puis Omaï ; un orateur répondit à tous deux. Ces discours roulaient uniquement sur mon arrivée et mes liaisons avec les Insulaires. Celui qui parla le dernier , me dit que les hommes de Reema ( les Espagnols ) leur avaient bien recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'Oheitepeha , si je voulais de nouveau aborder sur cette île qui leur appartenait ; mais que loin de souscrire à cette demande , il avait ordre de me faire hommage de la province de Tiaraboo et de toutes ses productions. Je conclus de cette déclaration que ces peuples ont une sorte de politique , et qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin le jeune chef vint m'embrasser , en signe d'amitié ; nous changeâmes nos noms. Je l'emmenai dîner à bord de la *Résolution*.

Omaï avait préparé un *maro* , ornement composé de plumes jaunes et rouges , qu'il destinait à O-Too. Assurément c'était pour le pays un présent de grande valeur. Je lui avais beaucoup recommandé de ne point montrer ce présent et d'attendre une occasion de le présenter

lui-même au roi. Mais loin de m'écouter , il le remit à Waheiadooa , pour qu'il le fît passer à sa destination. Il comptait faire ainsi sa cour aux deux chefs , tandis qu'il mécontenta celui dont la faveur lui importait le plus , sans obtenir aucune reconnaissance de l'autre. Waheiadooa envoya quelques plumes à O-Too et garda pour lui la vingtième partie de ce magnifique présent. Le jeune chef m'offrit une douzaine de cochons , beaucoup de fruits et quelques étoffes. Le soir on tira des feux d'artifice qui ne lui causèrent pas moins de plaisir que d'étonnement.

Le 19 , j'allai visiter un édifice que plusieurs de nos messieurs avaient pris pour une chapelle catholique. Je reconnus que c'était le *tupapow* , ou lieu de sépulture , où l'on conservait précieusement le corps du prédécesseur de Waheiadooa. C'était une grande maison entourée d'une palissade basse. Ce *tupapow* était fort élégant , et ressemblait aux petits abris que portent les grandes pirogues du pays. Il était couvert d'étoffes et de nattes de différentes couleurs qui produisaient un assez bon effet. On y voyait entre autres ornemens , un morceau de drap écarlate , de quatre ou cinq verges de long , et qui probablement était un présent des Espagnols. Tous les jours des offrandes de fruits

et de racines étaient déposées sur un *whatta*, ou autel, placé en dehors de la palissade.

Le 23, je me disposai à remettre en mer, et j'allai prendre congé du jeune chef. Tandis que nous conversions, un de ces enthousiastes, appelés dans le pays *eatoos*, parce qu'on les croit inspirés, vint se placer devant nous : il n'avait d'autre vêtement que des feuilles de bananier autour de sa ceinture. Il parla d'une voix sourde et inarticulée : je n'entendis rien à ce qu'il disait ; mais Omaï prétendit qu'il conseillait à Waheiadoa de ne point aller avec les vaisseaux à Matavaï, voyage dont il n'était nullement question pour le jeune prince. L'*eatooa* prédit que les vaisseaux n'arriveraient pas ce jour-là. Il prophétisait d'après les apparences, car il ne faisait pas le moindre vent ; cependant il se trompa. Pendant qu'il pérorait il tomba une averse, qui nous força tous à chercher un abri ; quant à lui, restant exposé à l'orage, il continua de nous étourdir pendant une demi-heure, puis il se retira. Personne ne fit attention à ses discours, et quelques-uns même s'en moquèrent. Je demandai au chef, si cet original était un *Earée*, ou un *towtow*, il me répondit que c'était un *taata-eno* ; c'est-à-dire un méchant homme.

Omaï me donna plus de renseignemens à ce

sujet. Il m'assura que dans leurs accès les Eatooas ne connaissent personne, pas même leurs plus intimes amis, que s'ils ont de la fortune, ils seraient capables en ces momens, de tout distribuer, si quelqu'un ne s'y opposait, et qu'en reprenant leurs sens, ils demandent ce qu'est devenue la chose même qu'ils viennent de donner. Ils ne conservent aucun souvenir de tout ce qui s'est passé dans leurs momens de crise. Dès que je fus à bord, il s'éleva une faible brise de l'est, et les vaisseaux mirent à la voile. Le soir même la *Résolution* jeta l'ancre dans la baie, mais la *Découverte* n'y arriva que le lendemain; ainsi, la moitié de la prédiction s'accomplit. Dès le lendemain matin, O Too, accompagné d'une multitude de canots, se rendit à la résidence d'O-Parée, à la baie Matavaï, et me fit prévenir de son arrivée. J'allai aussitôt à terre avec Omaï et plusieurs de nos officiers. Le roi était accompagné de son père, de ses deux frères et de ses trois sœurs. Je m'avançai vers lui et le saluai. Omaï fléchit le genou, baisa les pieds de son souverain, et lui présenta une superbe touffe de plumes rouges, avec deux ou trois verges de drap d'or. Mon présent consista en un habit complet d'une toile très-fine, un chapeau bordé en or, quelques instrumens, et, ce qui valait mieux que tout cela, une

grande quantité de plumes rouges , et un des bonnets que portent les Naturels des îles des Amis. Le roi et la famille royale vinrent à bord de la *Résolution* , suivis de canots qui nous apportaient des provisions en assez grand nombre pour nourrir les deux équipages pendant une semaine entière.

Bientôt arriva la mère du roi qui ne s'était pas trouvée à la première entrevue. Elle nous fit à Omaï et à moi un nouveau présent. Le bruit des richesses de mon ami commença à lui donner de l'importance ; comme je desirais l'établir auprès d'O-Too , j'entretins cette disposition. Je comptais qu'il pourrait instruire ce prince des soins nécessaires aux animaux que je voulais lui laisser ; mais le pauvre Omaï se conduisit avec tant d'imprudence , qu'il perdit bientôt l'amitié d'O-Too et de tous les chefs de Taïti. Il ne se lia qu'avec des vagabonds et des étrangers , et s'attira l'animadversion des habitans d'un rang distingué qui lui voyaient prodiguer à des gens de la dernière classe du peuple des choses de la plus grande valeur , et qu'eux-mêmes ne pouvaient obtenir de nous.

Dans l'après-dînée , nous reconduisîmes O-Too à O-Parée , et je fis emporter les volailles dont je voulais enrichir cette terre ; c'étaient un paon et sa femelle , un jars et trois oies , un

canard et quatre canes. Je remis toutes ces volailles à O-Too. Les femelles couvaient déjà lorsque nous quittâmes l'île. Nous y trouvâmes l'oie mâle , que dix ans auparavant le capitaine Wallis avait donnée à Obéréa; plusieurs chèvres , et le taureau espagnol qu'on tenait attaché à un arbre près de la maison d'O - Too. Il était impossible de voir un plus bel animal; il appartenait à Etary. On l'avait amené d'Oheitepeha à Matavaï , et l'on devait l'embarquer pour Bolabola. Je ne puis concevoir comment on avait pu le transporter sur un canot. Au surplus il eût été inutile sans notre arrivée , car il n'avait point de vache. Les Insulaires prétendaient que les étrangers en avaient à bord , mais qu'ils les avaient remenées. Il est plus vraisemblable qu'elles étaient mortes dans le passage de Lima à Taïti. Le lendemain , j'envoyai à ce taureau les trois vaches que j'avais à bord , et je fis également débarquer à Matavaï le taureau anglais , le cheval , la jument et les moutons destinés aux Taïtiens.

Le 26 , je fis défricher une pièce de terre , et j'y semai plusieurs graines de jardinage. A mon départ , il y avait des melons , des patates et deux tiges d'ananas , qui réussissaient fort bien. Je plantai aussi quelques arbres fruitiers que j'avais apportés des îles des Amis , et qui

ne peuvent manquer de prospérer , à moins que le succès n'en soit arrêté par la même curiosité prématurée qui fit détruire une vigne plantée par les Espagnols : plusieurs Insulaires voulurent goûter les premiers raisins ; les trouvant aigres , ils jugèrent que ce fruit était une espèce de poison , et d'un commun avis , ils foulèrent aux pieds le cep. Omaï l'ayant découvert par hasard , en fut transporté de joie ; car il ne doutait pas qu'il ne pût faire du vin , pourvu qu'il eût des raisins. Il en coupa plusieurs boutures qu'il emporta dans sa patrie. Quant au pied qui restait , il fut taillé et remis en état. Peut-être que mieux éclairés par les conseils d'Omaï , les Taïtiens laisseront le fruit venir à maturité , et ne le condamneront plus si inconsidérément.

Tous nos anciens amis vinrent nous voir. Aucun ne se présenta les mains vides ; de manière que nous eûmes plus de provisions qu'il n'était possible d'en consommer , et nous n'avions pas la crainte d'épuiser une île où des productions de toutes espèces se trouvent avec abondance. Nous fûmes visités par un des Naturels qui avaient été à Lima ; mais ce voyage ne lui avait rien laissé qui le fit distinguer de ses compatriotes. Il avait seulement retenu quelques mots espagnols , qu'il prononçait assez

mal, et ne cessait de répéter *si sennor*. Nous retrouvâmes le jeune OEdidée, dont le véritable nom est *Heete-Heete*. Il s'efforçait aussi de répéter quelques mots anglais. Il disait souvent *yes, sir if you pleasee sir*. Heete-Heete était depuis trois mois à Taïti, sans autre intention que de satisfaire sa curiosité, ou peut-être pour quelque intrigue amoureuse, soin qui occupe presque tous les instans des habitans de ces îles. Je lui remis les habits que lui envoyait l'Amirauté, et j'y ajoutai beaucoup d'autres présens; mais je vis avec chagrin que l'habitude l'emportait sur la nouveauté. Il quitta nos habits européens au bout de trois jours et se remit à la mode taïtienne. Sans doute il en sera de même d'Omaï.

Le 27, un homme d'Oheitepeha accourut nous dire que deux vaisseaux espagnols venaient de jeter l'ancre dans cette baie: pour qu'on ne doutât point du fait, il montra un morceau de drap bleu, qu'il prétendait tenir de l'un de ces bâtimens; il ajouta que Mateema était à bord, et devait se rendre dans la baie de Matavaï, dans un jour ou deux. D'autres circonstances rendirent son récit tellement vraisemblable, que j'envoyai le lieutenant Williamson, avec une chaloupe, examiner la baie d'Oheitepeha; et en même tems je mis les vaisseaux en état de

défense : la paix régnaît entre l'Espagne et l'Angleterre, au moment de notre départ ; mais les choses pouvaient avoir changé depuis, cependant de nouvelles informations, et surtout le retour de M. Williamson, nous convainquirent que la nouvelle était fautive. Il est difficile d'imaginer quel était le but de ce mensonge. Sans doute on avait espéré faire changer les vaisseaux de station, et, par leur éloignement, priver les habitans de Taïti des avantages qu'ils tiraient de notre séjour. La haine invétérée que se portent ces deux peuples, conduit à cette conjecture.

Jusqu'au 29, nous avons fixé toute l'attention d'O-Too et de son peuple ; mais des messagers, qui arrivèrent d'Eimeo, leur donnèrent d'autres occupations. Les habitans de cette île s'étaient insurgés. Les partisans d'O-Too avaient été maltraités et forcés de fuir dans les montagnes. La querelle de ces deux îles, commencée en 1774, et rapportée dans mon second Voyage, subsistait encore. Le formidable armement qu'alors j'avais vu prêt à partir de Taïti, n'avait pas réussi. Les mécontents d'Eimeo avaient fait si bonne résistance, que la flotte s'en était retournée sans avoir rien fait de décisif, et une nouvelle expédition était devenue nécessaire.

Tous les chefs s'assemblèrent chez O-Too. J'eus

l'honneur d'être admis au conseil. Un des envoyés ouvrit la séance par un très-long discours qui faisait connaître la position actuelle des affaires, et finissait par une invitation à prendre les armes. Plusieurs chefs voulaient attendre que l'ennemi commençât les hostilités. Ce point fut d'abord débattu avec assez d'ordre, et chacun parlant à son tour; mais bientôt l'assemblée devint tumultueuse, et je vis le moment où l'on en viendrait à des voies de fait comme dans les diètes polonaises; mais le parti qui voulait la guerre, finit par l'emporter. O-Too gardait le silence pendant tout le débat. On me pressa de prendre parti dans cette affaire, mais je répondis que ne connaissant pas le motif de cette querelle, et les habitans d'Eimeo ne m'ayant fait aucune insulte, je ne me croyais point en droit de commettre envers eux des hostilités. Cette déclaration parut satisfaire l'assemblée.

Je m'efforçai toutefois de trouver un moyen d'accommodement entre les deux puissances, mais je n'y pus réussir. Ayant demandé le motif de la guerre, j'appris que quelques années auparavant, un frère de Waheadooa, ayant été envoyé de Tiarraboo pour occuper le trône d'Eimeo, sur l'invitation de Maheine, chef

populaire de cette île , celui-ci l'avait fait tuer, et s'était mis à sa place , au préjudice de Tiera-taboonooe , le successeur légitime.

Towhá, l'amiral et parent d'O-Too, homme d'une grande considération dans l'île , et dont j'ai beaucoup parlé dans la Relation de mon second Voyage , ne se trouvait point alors à Matavaï ; mais je sus ensuite qu'il était un des plus ardens partisans de la guerre. En effet , le premier septembre il fit annoncer à O-Too qu'il avait tué un homme pour en faire un sacrifice à l'Eatooa , en faveur de l'expédition contre Eimeo : ce sacrifice devait avoir lieu dans le grand Moraï d'Attahooroo , et la présence d'O-Too à cette cérémonie était indispensable.

M. de Bougainville avait dit , sur le témoignage du Taïtien qu'il emmena en France, que les sacrifices humains faisaient partie des institutions religieuses de Taïti, et mes conversations avec Omaï ne m'avaient que trop paru confirmer cette assertion. Cependant c'est une de ces coutumes atroces que l'on aime toujours à révoquer en doute , à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire. Je saisis cette occasion d'en pousser la certitude à la plus grande évidence ; je demandai à O-Too de l'accompagner. Le prince y consentit. Nous nous

embarquâmes dans ma chaloupe, avec MM. Anderson, Webber, et mon ancien ami Pottatow. Omaï nous suivit dans une pirogue.

Nous rencontrâmes en route Towha et sa suite. L'amiral réclama nos secours. Mon refus le piqua; il lui sembla étrange que m'étant toujours déclaré l'ami des Taïtiens, je refusasse d'aller combattre leurs ennemis. Avant de nous quitter, il présenta à O-Too trois plumes rouges. Un chien très-maigre fut mis dans un canot qui devait nous accompagner. En arrivant à Attahooroo, O-Too me pria d'ordonner que les matelots ne quittassent point la chaloupe; il nous recommanda d'ôter nos chapeaux, lorsque nous arriverions au Moraï. Nous nous acheminâmes vers ce lieu sacré, suivis d'une multitude d'hommes et d'enfans; mais il n'y avait pas une seule femme.

## CHAPITRE XI.

SACRIFICE humain. Description des cérémonies pratiquées à cette occasion. Autres coutumes barbares. — Différens jeux. — Exposition du corps de Tée. — Promenade à cheval. — Quadrupèdes donnés à O-Too. Paix de Taïti avec Eiméo. — Nouvelle cérémonie en actions de grâce. — Présent d'O-Too, pour le roi de la Grande-Bretagne. — Départ des vaisseaux.

QUATRE prêtres et leurs acolytes n'attendaient que notre arrivée. Le cadavre, ou la victime, était sur la rive, en face du Moraï, dans un petit canal que les vagues baignaient encore. Deux autres prêtres et leurs assistans étaient assis près du canot. Nous nous arrêtâmes à trente ou quarante pas des prêtres. O-Too se plaça en cet endroit, et nous nous tîmes debout près de lui; le peuple se tint à une grande distance.

Les cérémonies commencèrent alors. Un des acolytes apporta un jeune bananier, et le posa devant O-Too. Un autre s'approcha avec une petite touffe de plumes rouges, entrelacées aux fibres de la coquille d'un coco; il en toucha

les pieds du roi , puis se retira vers ses compagnons. L'un des prêtres , assis dans le Moraï en face du canot , commença aussitôt une longue prière , et , de tems en tems , il envoyait des branches de jeunes bananiers qu'on posait sur la victime. Pendant ce tems , un homme debout à côté du prêtre officiant , tenait dans ses mains deux paquets qui semblaient des étoffes. Nous apprîmes ensuite que dans l'un était le Maro du roi , et que l'autre était , si l'on peut parler ainsi , l'arche de l'Eatooa. Dès que la prière fut achevée , les prêtres du Moraï , accompagnés de toute leur suite , et portant avec eux les deux paquets , allèrent joindre ceux qui étaient près du canot. Ils commencèrent les prières , et pendant ce tems l'on ôtait , l'un après l'autre , les bananiers qu'on avait mis sur le cadavre ; il était en partie enveloppé de feuilles de cocotier et de petites branches. On le sortit du canot ; lorsqu'il fut déposé sur la rive , les pieds tournés vers la mer , on le découvrit , et l'un des prêtres prononça une longue prière , pendant laquelle on arracha à la victime quelques cheveux et l'œil gauche , que l'on présenta ensuite à O-Too , enveloppés dans une feuille verte. Le roi n'y toucha point , mais il donna à celui qui les lui offrait , la touffe de plumes rouges qu'il avait reçue de Towha. Le

tout fut reporté aux prêtres : bientôt après , O-Too leur envoya une autre touffe de plumes rouges , qu'il m'avait prié le matin de mettre dans ma poche. Pendant cette dernière partie de la cérémonie , on entendit un martin-pêcheur qui voltigeait dans les arbres ; O-Too, se tournant vers moi , me dit : c'est l'Eatooa ; et il parut tout joyeux d'un si bon présage.

Le corps fut transporté à quelque distance , et déposé sous un arbre , près de trois morceaux de bois larges et minces , différemment , mais grossièrement sculptés. Les deux paquets furent mis dans le Moraï , et les touffes de plumes rouges aux pieds du mort. Les prêtres l'entourèrent de nouveau , et l'on nous permit d'approcher autant qu'il nous plut. Le grand-prêtre alors prononça un discours long et animé , qu'il adressait à la victime ; souvent il semblait lui faire des reproches ; quelquefois il lui faisait des questions , et lui demandait si l'on n'avait pas eu raison de l'immoler : ensuite il lui adressait des prières , comme si le mort avait eu auprès de la divinité le crédit d'obtenir tout ce qu'on sollicitait de lui. Il le conjurait surtout de leur faire livrer Eimeo , le chef Maheine , les femmes , les cochons et toutes les richesses de l'île ; en effet , c'était là l'objet du sacrifice.

Après une nouvelle prière , chantée d'un ton

plaintif, le lieu de la scène changea. Le corps fut alors porté dans l'endroit le plus visible du Moraï, avec les plumes et les deux paquets; les tambours battaient lentement. Les plumes et les paquets furent placés sur les murs du Moraï, et l'on posa la victime au-dessous. Les prêtres l'entourèrent de nouveau, en recommençant les prières, pendant que leurs acolytes creusaient une fosse de deux pieds de profondeur: on y jeta le cadavre, et on le couvrit de terre et de pierres. Tandis qu'on le mettait dans la fosse, un enfant poussa des cris, et Omaï me dit que c'était pour appeler l'Eatooa.

Pendant ce tems, on avait préparé un feu; on amena le chien dont j'ai parlé, et on l'étouffa en lui tordant le cou. On lui brûla les poils; on lui arracha les entrailles, et on les jeta dans le feu. Le cœur, le foie et les rognons ne furent que rôtis sur des pierres ardentes; après avoir barbouillé le reste du corps avec du sang qu'on avait recueilli dans une noix de coco, on le porta devant les prêtres, qui priaient encore autour de la fosse. Ils continuèrent leurs oraisons sur le chien, tandis que deux hommes, par intervalles, frappaient fortement sur deux tambours, et un enfant poussa, comme auparavant, trois cris perçans: c'était pour inviter l'Eatooa au festin qu'on lui avait préparé.

Quand les prières furent finies , le chien fut placé sur un whatta ou échafaud de six pieds de haut , où étaient encore les restes de deux autres gros chiens et de deux cochons de lait qu'on avait depuis peu sacrifiés , et qui exhalaient une odeur insupportable. La cérémonie se termina par une acclamation. Comme elle devait recommencer le jour suivant , et que je ne voulais pas m'éloigner tant qu'il restait quelque chose à voir , nous allâmes souper et coucher dans une maison de notre ami Potattow.

Le lendemain à huit heures , nous retournâmes au Moraï. Dès qu'O-Too se fut placé , plusieurs prières se succédèrent selon l'usage : bientôt on sacrifia un cochon de lait que l'on mit sur le whatta. Les prêtres firent alors la prière du maro , ou ceinture , qui est à Taïti le symbole de la royauté. Cet ornement fut déplié avec soin , et étendu dans toute sa longueur devant les prêtres : c'est une bande de cinq verges de long sur quinze pouces de large ; elle était ornée de plumes rouges et jaunes , et surtout de ces dernières , prises d'une colombe qui se trouve dans l'île. On les avait d'abord fixées sur un morceau d'étoffe du pays ; mais depuis on les avait cousues à une flamme que le capitaine Wallis avait arborée et laissée flottante sur le rivage. Nous reconnûmes aisément les restes

d'une flamme anglaise. Le maro fut replié avec soin , emballé et remis dans le Moraï. Nous vîmes ensuite ouvrir ce que j'ai nommé l'*arche*, mais on ne nous permit pas d'approcher assez près pour voir les choses mystérieuses qu'elle contenait. On nous dit seulement que l'Eatooa , à qui on avait sacrifié , et qui s'appelle *Ooro* , y était caché, ou plutôt ce qu'on a adopté pour son signe représentatif. Cette enveloppe sacrée est faite de fibres entrelacées de la noix de coco, qui présentent la forme d'un pain de sucre.

Le cochon fut alors nettoyé. Comme on ôtait les entrailles , le hasard voulut qu'elles éprouvassent de ces mouvemens convulsifs qu'on remarque souvent dans les différentes parties du corps d'un animal que l'on vient de tuer ; cela fut regardé comme un augure très-favorable de l'expédition qu'on allait entreprendre. Le peuple les examina à son aise , et on les jeta dans le feu. Le cochon resta sur le whatta , où la veille on avait déposé le chien. Toutes les plumes furent enfermées avec l'Eatooa dans son arche. Ainsi finit cette solennité.

Il y eut , pendant toute la matinée , quatre doubles canots devant le lieu du sacrifice. Chacun d'eux avait sur sa partie antérieure une petite plateforme , couverte de feuilles de palmier , formant des nœuds mystérieux. On ap-

pelle aussi cela un Moraï; sur chacun de ces Moraïs de mer étaient des cocos, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poisson et autres choses semblables. Ils appartenait à l'Ea-tooa, et devaient accompagner la flotte destinée contre Eimeo.

Le malheureux qui fut sacrifié en cette occasion, était un homme entre deux âges : c'était un towtow, c'est-à-dire, un homme de la dernière classe du peuple. On ne disait point qu'il eut commis aucun crime capital. Il est cependant certain qu'en général pour ces sacrifices, ils prennent des coupables, ou qu'ils choisissent parmi des vagabonds dangereux, espèce d'hommes qui se rencontrent souvent sur ces îles. Le cadavre avait le visage et le derrière de la tête ensanglantés, et l'on voyait une large meurtrissure sur la tempe droite; ce qui faisait connaître de quelle manière cet homme avait été tué. On me dit en effet qu'on l'avait assommé à coups de pierres. Ceux qui sont choisis pour les offrandes de ces affreux sacrifices, n'en sont instruits que par le coup qui leur donne la mort. Cette solennité se nomme *poorée earée*, c'est-à-dire, prière du roi; et la victime, *taata taboo*, ou l'homme dévoué. C'est la seule occasion où nous ayons entendu prononcer à Taïti le mot *taboo*.

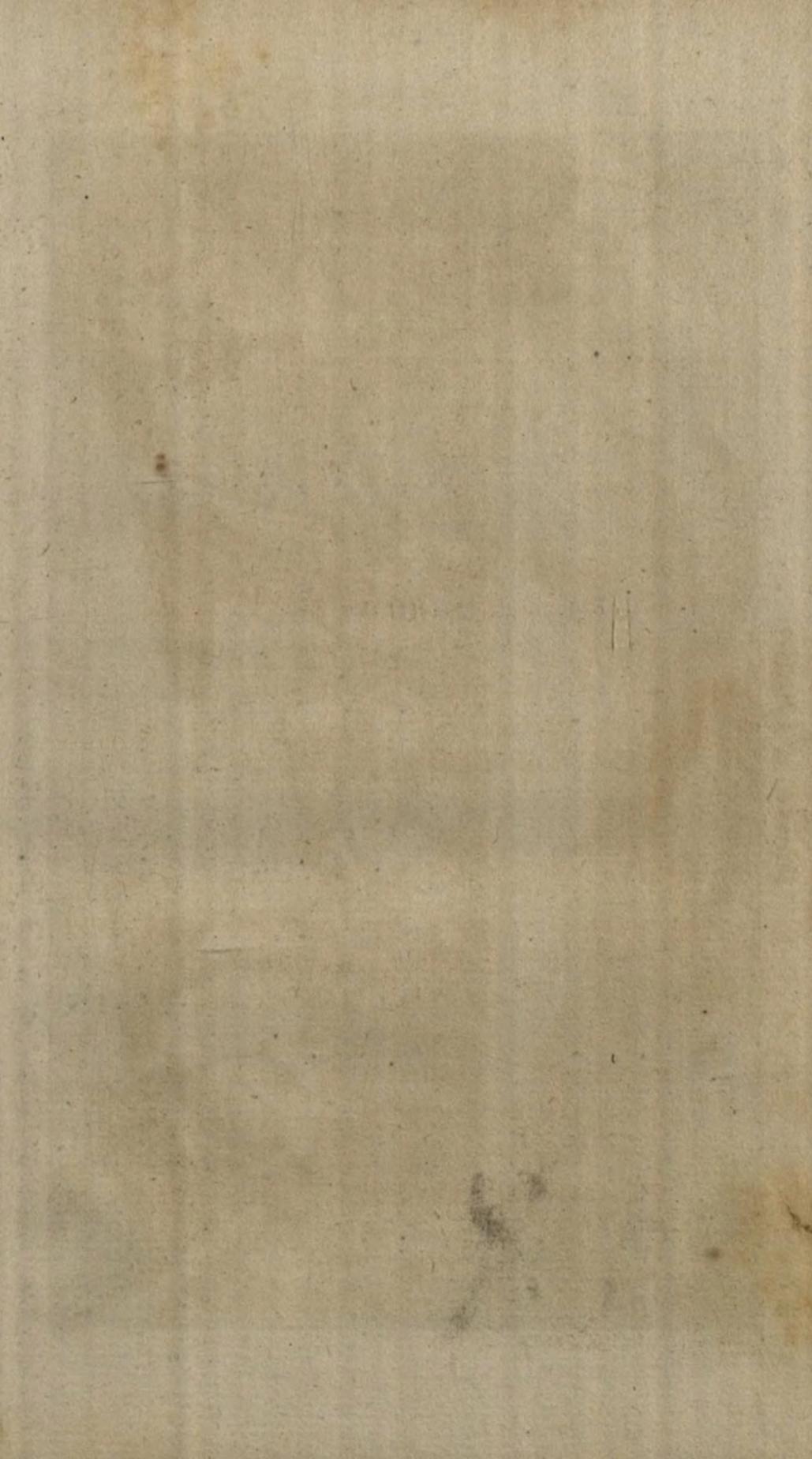
Le Moraï où se passèrent toutes ces cérémo-

nies , sert tout à la fois au culte, au sacrifice et aux funérailles. C'est celui où l'on enterre le chef suprême de l'île et toute sa famille. Sans doute on ne sacrifie jamais plus d'un homme à la fois , mais la fréquence de ces offrandes n'en produit pas moins une horrible destruction de la race humaine ; nous comptâmes quarante-neuf crânes, et nous vîmes ajouter le cinquantième.

La manière dont les Taïtiens assistent à ces sacrifices, ne répond guère à l'extrême superstition qui dut les inventer, ou qui peut les maintenir. Ils y sont sans attention et sans aucune marque de respect. Dès qu'Omaï arriva, une foule de spectateurs l'entourèrent et passèrent le tems à écouter le récit de ses aventures, sans donner la moindre attention aux cérémonies religieuses. Les prêtres eux-mêmes causaient ensemble sans scrupule ; ils répondaient volontiers à toutes nos questions. Selon eux, ces sacrifices servent de nourriture à leur dieu qui vient s'en repaître pendant la nuit, et sous une forme invisible ; mais il ne mange que l'ame ou la partie immatérielle de la victime qu'il trouve errante autour du Moraï. On nous assura qu'il était indispensable d'arracher l'œil gauche de l'homme qu'on immolait. Le prêtre le présente au roi, en l'invitant à ouvrir la bouche, mais il le retire aussitôt. Cette formalité qui s'appelle

*manger l'homme*, ou la *nourriture du chef*, offre évidemment la trace d'un tems où le roi mangeait réellement le corps de la victime. Outre les sacrifices humains, ces peuples ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires des ennemis qu'ils ont tués dans les batailles, et les portent en triomphe. Quand leurs guerriers périssent dans une bataille, ils les offrent aussi à leur divinité, mais comme actions de grâces.

Rien ne nous retenant plus à Attahooroo, nous nous embarquâmes tous pour retourner à Matavaï. En chemin, nous fîmes une visite à Towha. O-Too et lui, parlèrent quelque tems de la situation des affaires, et l'amiral me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs. Je refusai d'une manière positive, et perdis complètement ses bonnes grâces. Il vantait beaucoup la solennité dont je venais d'être témoin. Comme je m'étais expliqué franchement à ce sujet avec O-Too, je ne crus pas devoir cacher davantage à Towha l'horreur que cet usage m'inspirait. En outre de la cruauté de cette fête sanglante, j'appuyai sur son extravagance; je dis qu'un tel sacrifice, loin de rendre l'Eatooa propice à la nation, comme les Taïtiens avaient la stupidité de le croire, attirerait au contraire sur eux la vengeance du dieu et que d'après ce





*Nous vîmes au milieu du cercle deux femmes chacune ayant .....*

qui s'était passé, j'osais leur prédire le mauvais succès de l'expédition. C'était peut être hasarder un peu mes conjectures; mais d'après la division qui régnait dans le conseil, il n'était guère probable qu'ils pussent réussir : une faction allait même jusqu'à embrasser ouvertement le parti de Maheine. Towha fut extrêmement irrité de mes discours, et sa colère fut au comble, lorsqu'Omaï, qui me servait d'interprète, lui dit que s'il avait commis un pareil meurtre en Angleterre, l'élévation de son rang ne l'aurait pas sauvé de la corde. A ce mot, il s'écria : *maeno ! maeno !* (misérable ! misérable !) et il ne voulut rien entendre de plus. Ses serviteurs présens à cette conversation, prêtèrent une oreille fort attentive, lorsque j'expliquai le châtement que subirait chez nous le plus grand seigneur s'il tuait le dernier de ses domestiques.

Nous eûmes ce même jour une occasion d'assister à un haiva ou spectacle particulier. Nous entrâmes dans une maison où environ cent personnes étaient rassemblées. Nous vîmes au milieu du cercle deux femmes, chacune ayant derrière elle un vieillard qui battait très-doucement sur un tambour. Les femmes chantaient par intervalles et leur voix me parut plus mélodieuse qu'aucune que j'eusse encore entendue dans ces fêtes. L'assemblée écoutait avec tant

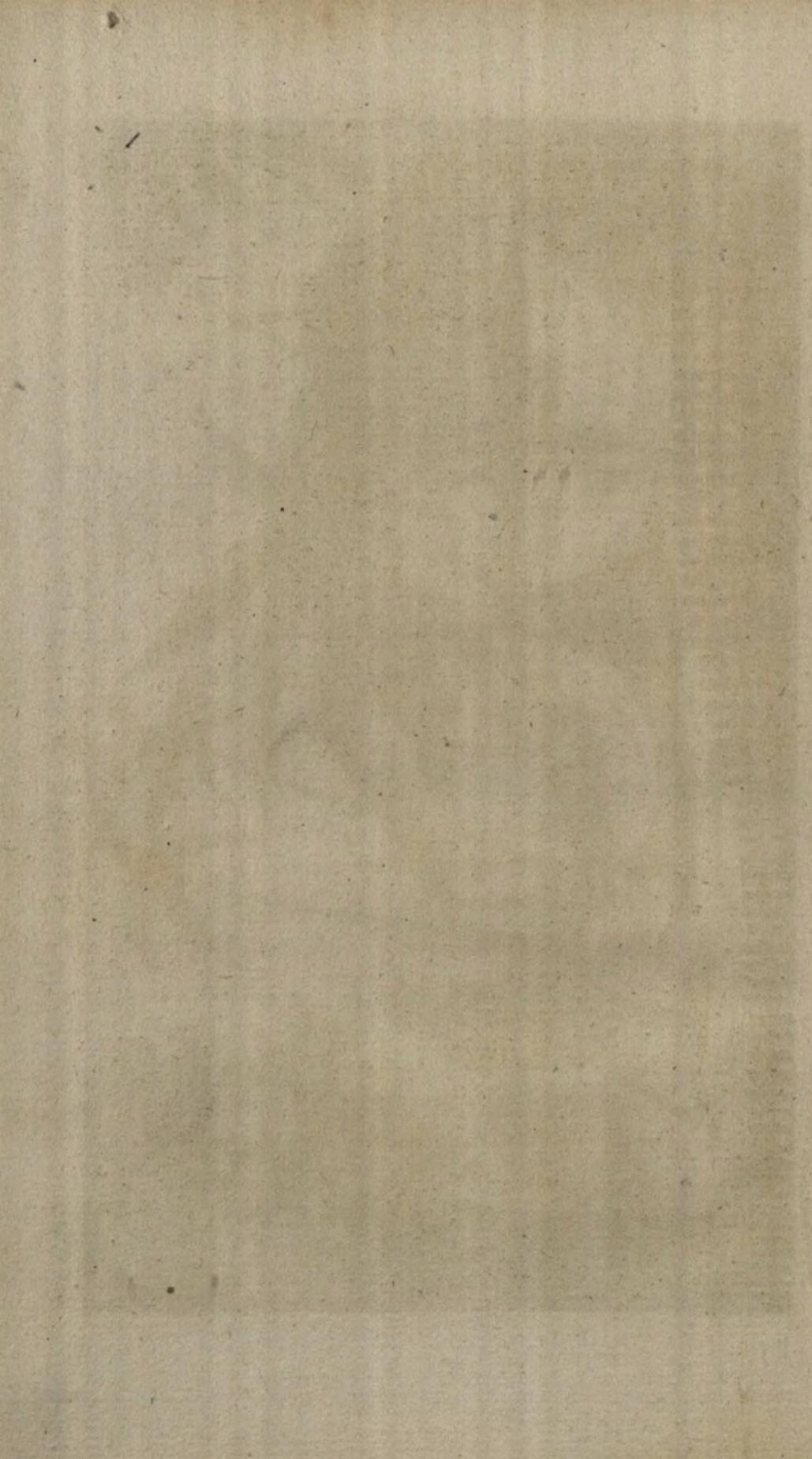
d'attention , qu'à peine s'aperçut - on de notre arrivée. A la nuit close , O-Too nous fit donner un *haiva raa* ou spectacle public. Ses trois sœurs y jouèrent les principaux rôles. Le 4, il nous donna un grand dîner à bord de la *Résolution* et toute la famille royale y assista.

Le 7 au soir , je fis tirer des feux d'artifice , en présence d'un grand concours de peuple : quelques Naturels s'amuserent de ce spectacle , mais la plus grande partie en fut effrayée. Nous eûmes beaucoup de peine à les retenir jusqu'à la fin. L'explosion du bouquet jeta surtout l'épouvante parmi les plus déterminés , et tous s'enfuirent précipitamment.

Le 8 , notre ami OEdidée nous donna un dîner , et le roi qui survint pendant que nous étions à table , nous fit de nouveaux présens pleins de magnificence. Le 10 , nous allâmes avec lui à O-Parée , où il fit représenter pour nous une espèce de drame. Mais mon principal dessein était d'examiner un corps embaumé que plusieurs de nos messieurs avaient déjà observé. C'était celui de Tée , chef que j'avais connu dans mon dernier voyage. Il était couché sur un toupapow mieux construit que les autres , et pareil à celui de Waheadooa. Le cadavre était couvert et enveloppé d'étoffes , mais à ma prière , on le sortit du toupapow , et on le plaça



*Il était couché sur un Toupaporo mieux construit .....*



sur une espèce de bière où nous pûmes l'examiner à loisir. Le corps était entier dans toutes ses parties , et nous ne vîmes aucun signe de putréfaction. Cependant le climat est très-chaud; et quatre mois s'étaient écoulés depuis la mort de Tée. La seule altération qu'on aperçut, consistait en une contraction des muscles et des yeux ; mais les cheveux et les ongles étaient dans leur état naturel , et adhéraient fortement à la peau ; les jointures avaient de la souplesse , et n'offraient que l'espèce de relâchement qui se remarque dans les personnes évanouies. M. Anderson apprit que pour conserver ainsi les corps , on ôte les intestins et autres viscères par l'an us , et qu'on les remplace par des étoffes dont on remplit le ventre et l'estomac. On frotte aussi tout le corps avec de l'huile de coco parfumée.

Omaï nous assura que l'on conserve ainsi les restes de tous les grands personnages qui meurent de mort naturelle , qu'on les expose aux yeux du public d'abord tous les jours quand il ne pleut pas , ensuite de loin en loin , et successivement ainsi en diminuant jusqu'à ce qu'on cesse entièrement de les montrer.

Le 12 , toute la famille royale vint nous voir , à l'exception d'O-Too. J'appris qu'ils s'était rendu à Attahooroo pour assister à un autre sacrifice humain , dont la victime avait été envoyée par

le chef de Tiarabou. Cette nouvelle me parvint trop tard. J'eusse voulu être encore témoin de ce second exemple d'une férocité si déplorable et qui paraît si fréquente chez ces peuples. Je manquai aussi par-là une autre solennité. O-Too devait restituer solennellement aux amis et aux liens du roi Tootahah, les terres et les biens qui avaient été séquestrés depuis sa mort.

Le 14, le capitaine Clarke et moi, nous montâmes à cheval en présence d'O-Too et nous fîmes le tour de la plaine de Matavaï. Un peuple immense nous suivait, ne pouvant contenir sa surprise et son admiration. Ce fut de toutes les nouveautés qui les frappèrent, celle qui leur donna l'idée la plus imposante de la supériorité des nations européennes.

O-Too avait pris toutes les mesures que peut dicter la prudence, pour prévenir les vols. Il avait fait bâtir deux petites maisons de l'autre côté de la rivière derrière notre poste, et deux autres auprès des tentes entre la rivière et la mer. Il y eut toujours dans ces deux endroits une garde composée de ses gens, et son père était venu demeurer sur la pointe de Matavaï, de manière que rien ne pouvait échapper à leur surveillance. Tant de soins furent couronnés du plus heureux succès. Le 18, je fis déposer à O-Parée les animaux que je voulais laisser dans

Pîle. J'avais d'abord proposé à Etary de lui céder un taureau et une vache en échange de son taureau espagnol que je voulais donner à O-Too, mais l'hésitation qu'il fit paraître à accepter cet arrangement qui lui était avantageux, me déterminà à laisser en définitif les choses, ainsi que je les avais arrangées. Je donnai à O-Too trois vaches, un taureau, un bélier, une brebis anglaise et trois brebis du Cap. Je lui recommandai de ne pas permettre qu'on les éloignât d'O-Parée, d'y retenir en outre le taureau espagnol et tous les béliers, jusqu'à ce qu'il eût de la race de tous ces animaux, époque à laquelle il pourrait en offrir à ses amis.

Nous apprîmes que le jour précédent, Towha, Pottatow, et un autre chef étaient partis avec la flotte d'Attahooroo. Ils étaient arrivés à Eimeo, et il y avait eu des escarmouches. O-Too reçut un message de Towha, qui le pressait de venir à son secours. On disait que la flotte était, pour ainsi dire, enveloppée par celle de Maheine, mais que ni l'une ni l'autre n'osait risquer un combat.

Le 21, nos agrès étaient réparés et toutes nos provisions embarquées, je songeai à mon départ. J'assistai aux évolutions de l'escadre de Matavaï, et à ma prière, le roi ordonna à deux pirogues d'exécuter un combat simulé. Nous nous

placâmes dans l'une, O-Too, M. King et moi ; et Omaï monta dans la seconde. Quand elles eurent pris un espace suffisant, elles s'avancèrent l'une contre l'autre, et s'enfuirent, à plusieurs reprises, avec toute la vitesse que pouvaient procurer les rameurs. Pendant ce tems les guerriers agitaient leurs armes sur les plateformes, et faisaient mille contorsions pour se défier au combat. O-Too, assis à côté de la plateforme, donnait le signal des manœuvres. Assurément il faut un coup d'œil prompt et un jugement bien sûr pour saisir, dans ces cas, tout l'avantage qu'offrent les circonstances, et éviter d'en donner aucun à l'ennemi. Enfin, après avoir ainsi avancé et reculé une douzaine de fois, les deux pirogues se joignirent, et après un combat assez court, toutes les troupes d'O-Too furent supposé tuées : Omaï et ses compagnons s'emparèrent de notre pirogue. O-Too et tous nos rameurs se jetèrent aussitôt à la mer, comme réduits à sauver leur vie à la nage.

La puissance et la force de ces peuples consistent dans leur marine. On n'entend jamais parler de combats de terre, et toutes leurs querelles se terminent dans les combats navals. Quand on est convenu du tems et du lieu de la bataille, les deux partis passent le jour et la nuit qui précèdent en fêtes et en réjouissances.

Le matin, ils mettent les pirogues à la mer, préparent tout, et commencent le combat avec le jour; le succès de la journée décide la querelle. Le vaincu se sauve par une fuite précipitée. Ceux qui peuvent gagner le rivage, se retirent, avec leurs amis, dans les montagnes; car le vainqueur, dans sa première furie, n'épargne ni âge ni sexe. Le lendemain ils s'assemblent au Moraï, et font des sacrifices en actions de grâces. Après cela se fait un traité; le vainqueur dicte la loi, et des districts, souvent des îles entières changent de maître. Dans une de ces circonstances, Omaï avait été fait prisonnier par ceux de Bolabola, et transporté dans cette île. Il devait être mis à mort le lendemain avec ses compagnons; ils trouvèrent heureusement le moyen de s'échapper.

Après notre combat simulé, Omaï crut que c'était l'occasion de faire voir une armure complète que lui avait donnée le roi d'Angleterre. Il endossa sa cotte d'armes, couvrit sa tête d'un casque, et la lance au poing, se présenta en s'escrimant sur la plateforme de la pirogue, tandis que les rameurs le promenaient le long du rivage. Ce spectacle extraordinaire ne produisit pas l'effet qu'on avait lieu d'en attendre. La conduite imprudente d'Omaï le faisait voir de si mauvais œil, qu'on ne faisait que peu d'atten-

tion à tout ce qu'il pouvait offrir de nouveau et de remarquable.

Le 22, O-Too et son père vinrent à bord. Comme les vaisseaux devaient s'arrêter à Eimeo en allant à Huaheine, le roi desirait faire ce passage, avec sa famille, à bord de la *Résolution*, et voulait que l'escadre de renfort qu'il envoyait à Towha, partît en même tems. Je me prêtai volontiers à cet arrangement, et le départ fut fixé au surlendemain. En attendant, je me disposai à l'accompagner à O-Parée, pour y assister à la revue générale de l'escadre. Mais à peine étions-nous dans la chaloupe, qu'on reçut la nouvelle que Towha avait fait un traité avec Maheine, et qu'il était de retour avec sa flotte à Attahooroo.

Un messenger apporta les conditions de la paix ou plutôt de la trêve, car ce n'était que pour un tems limité. Ces conditions étaient désavantageuses pour Taïti. On blâmait beaucoup O-Too, en imputant aux délais de son renfort l'accommodement honteux auquel l'amiral avait été forcé de se soumettre. Le bruit courut même que Towha, irrité de cette négligence, avait juré de joindre ses forces à celles de Tiarabou, et d'attaquer O-Too à Matavaï ou à O-Parée, aussitôt après mon départ. Inquiet pour mon ami, je déclarai que je le soutiendrais contre une li-

gue pareille ; que je reviendrais à Taïti, et que je me vengerais sans pitié de tous ceux qui auraient pris part à un complot contre lui. Mes menaces produisirent l'effet que j'en attendais ; je n'entendis plus parler d'intentions hostiles. Vhap-paï, père d'O-Too, désapprouvait le traité, et blâmait hautement Towha de l'avoir conclu. Ce judicieux vieillard pensait avec raison que, si j'accompagnais à Eimeo la flotte des Taïtiens, je serais très-utile à leur cause, par l'épouvante que répandrait la seule idée de leur alliance avec moi.

Le 23, il se célébra, au grand Moraï, une fête en réjouissance de la paix. J'étais malade, et il me fut impossible de m'y rendre, mais j'y envoyai M. King et Omaï pour moi ; je retournai à bord, accompagné de la mère d'O-Too, de ses trois sœurs et de huit autres femmes. Je croyais d'abord que tout ce cortège de femmes n'avait d'autre but que d'aller à Matavaï : mais en arrivant au vaisseau, elles me dirent qu'elles avaient le dessein de passer la nuit à bord, et qu'elles voulaient entreprendre de me guérir du mal dont je me plaignais. C'était une goutte sciatique qui se faisait sentir de la hanche au pied. J'acceptai cette offre obligeante : je leur fis dresser des lits sur le plancher de ma chambre, et me soumis à leur traitement. Elles se

rangèrent autour de moi, et se mirent à me pétrir des deux mains depuis la tête jusqu'aux pieds, mais particulièrement sur la partie malade. Elles appuyèrent au point de me faire craquer les os, et de me fatiguer comme si l'on m'eût roué de coups. Au bout d'un quart-d'heure, je me vis avec joie affranchi de cette espèce de discipline; mais j'éprouvais un tel soulagement, que je me décidai à laisser recommencer l'opération. En effet, ces étranges médecins me guérèrent entièrement, et prirent congé de moi le lendemain. Les Taïtiens donnent à cet excellent remède le nom de *romee*. Il est communément administré par les femmes. Si quelqu'un s'assoit auprès d'elles avec un air fatigué ou languissant, elles commencent aussitôt le *romee* sur ses jambes, et on ne manque jamais de s'en fort bien trouver.

Lorsque M. King et Omaï débarquèrent à Tettaha, sur la route d'Attahooroo, Towha dormait dans sa pirogue; mais au nom d'O-Too, ses gens l'éveillèrent, et aussitôt il fit mettre aux pieds du roi une branche de bananier et un chien. L'amiral demanda à M. King si j'étais fâché contre lui. Dès que l'on fut arrivé, le grand-prêtre apporta le maro bien enveloppé. On fit de longues prières, et le maro étant découvert, O-Too se leva et s'en ceignit le corps, tenant

dans sa main un bonnet de plumes rouges. Aussitôt un homme sortant de la presse, prononça quelque chose qui finit par le mot *haiwa!* le peuple y répondit trois fois par celui de *Earée*. C'était là le principal de la cérémonie.

Les assistans passèrent ensuite dans une grande cabane voisine du *Moraï*, où chacun s'assit avec beaucoup d'ordre. Un homme de *Tiarabou* fit un discours d'environ dix minutes : il fut remplacé par un chef d'*Attahooroo*. Après celui-ci parla *Pottatow*, avec plus d'aisance et de grâce qu'aucun d'eux ; les autres ne prononçaient que des phrases détachées, et avaient quelque chose de gauche dans leurs mouvemens oratoires. Il y eut encore deux autres discours, l'un au nom d'*O-Too*, l'autre au nom du peuple d'*Eimeo*. C'était en substance une promesse de vivre en bonne intelligence et de ne plus prendre les armes. Au milieu de ces discours, un homme d'*Attahooroo* se leva ; il avait une fronde attachée à sa ceinture, et une grosse pierre sur son épaule. Après avoir fait différens gestes en répétant quelques paroles pendant un quart-d'heure, il jeta sa pierre, et elle fut portée dans le *Moraï* avec le bananier qui était aux pieds d'*O-Too*.

D'après les détails rapportés par M. King, il paraît que cette fête n'était pas simplement une action de grâce aux dieux, mais une confirma-

tion du traité. Cette cérémonie fut absolument pareille à celle qui s'observe au couronnement du roi. Le bananier, qu'on trouve si souvent cité, est toujours la première chose que présentent les Taïtiens, soit dans les rites religieux, soit dans les affaires publiques et privées. Lorsque Towha était à Eimeo, chaque courrier qu'il envoyait à O-Too, déposait, avant de parler, un jeune bananier aux pieds du roi. Un jour deux chefs se disputaient avec une chaleur qui annonçait qu'ils allaient en venir à des voies de fait; l'un d'eux ayant posé un bananier devant l'autre, aussitôt tous deux devinrent calmes, et parlèrent sans aucun signe d'animosité. Pour ces peuplades, le bananier est l'olive de la paix.

Malgré toutes les marques de bienveillance et d'attention que nous donna O-Too, il fit une petite supercherie qui montre beaucoup d'adresse, et que je ne puis m'empêcher de rapporter. Je lui avais donné une lorgnette dont il se servit deux ou trois jours avec beaucoup de plaisir. Comme elle n'avait plus alors le mérite de la nouveauté, il la porta en secret à M. Clarke, et lui dit qu'étant son bon ami, il lui destinait un présent qu'il savait devoir lui plaire; mais, ajouta-t-il, il n'en faut pas parler à Tooté, parce qu'il la désirait, et je la lui ai refusée. M. Clarke insista pour ne pas accepter, mais O-Too insista en lui

assurant qu'elle lui était parvenue très-loyalement. Quelques jours après il eut soin d'amener la conversation sur la lorgnette. M. Clarke n'en avait nullement besoin ; mais voulant obliger ce prince, et pensant que des haches lui seraient plus utiles, il lui en offrit quatre. Quatre ! s'écria O-Too, Tootem'en a offert cinq. Eh bien, reprit M. Clarke, je ne veux pas que votre amitié pour moi vous soit désavantageuse ; vous en aurez six. O-Too les reçut, en lui recommandant bien de ne rien dire de ce qui s'était passé entr'eux.

Omaï, qui prodigua dans cette île tant de choses précieuses qu'il avait apportées, y fit du moins une acquisition avantageuse. Il se procura une très-belle pirogue à voile, bien équipée, et prête à mettre à la mer. Il y arbora une douzaine de flammes. Ce spectacle attira autant de monde qu'aurait pu faire un vaisseau de guerre dans un port d'Europe. Toutes ces enseignes étaient un mélange de pavillons anglais, français, espagnols et hollandais. O-Too et Towha en conservaient avec grand soin chacun un que je leur avais donné dans mon voyage précédent.

Le 28, O-Too me pria d'accepter une pirogue, et de l'offrir de sa part à l'*Earee-rahie-no Pretane* ( au roi de la Grande-Bretagne ). Je pen-

sai d'abord qu'il ne s'agissait que d'un modèle en petit de leurs bâtimens de guerre ; mais ce n'était rien moins qu'un *ivahah*, sorte de grande pirogue double, de seize pieds de long. Elle était ornée partout de sculpture, et avait été faite exprès. Je fus touché de cette marque de gratitude de la part d'O-Too. Cette idée lui appartenait, personne ne la lui avait suggérée ; mais sa pirogue nous eût trop gênés dans notre voyage, et je fus obligé de ne la point accepter.

Le 29, nous mîmes à la voile. Tous nos amis nous quittèrent avec les marques d'une véritable affliction. A la prière d'O Too, la *Résolution* tira en démarrant sept coups de canons chargés à boulet. Ce prince voulut voir marcher les vaisseaux, et resta à bord, pendant que, pour le satisfaire, je m'étendis en pleine mer. Je le ramenai ensuite vers le rivage. Ce prince hospitalier nous fit alors ses adieux, et regagna la côte dans sa pirogue.

Nos fréquens voyages sur cette terre avaient tellement habitué ces bons Insulaires à nous voir, qu'ils comptaient toujours que nous ne tarderions pas à revenir. O-Too me supplia instamment de prier en son nom l'*Earée-rahie no Pretané*, de lui envoyer, par les premiers vaisseaux, des plumes rouges et les oiseaux qui les

portent, des haches, une demi-douzaine de fusils avec de la poudre et des balles, mais surtout de ne pas oublier des chevaux.

Si j'avais pu décider Omaï à s'établir à Taïti, je n'aurais pas siôt quitté cette île; nous y trouvions tout en abondance et à bon marché, et nulle part nous ne pouvions compter sur autant de franchise et de cordialité. Nos relations amicales n'avaient pas été interrompues une seule fois; il ne s'était pas commis un seul vol qui mérite d'être cité; nous devions cet avantage à l'attention d'O-Too, car ces Insulaires étaient loin de s'être corrigés de leur penchant à dérober. Les chefs ne sont pas toujours maîtres de prévenir les vols: ils s'en plaignent comme d'un grand mal, et y sont également exposés. O-Too lui-même ne pensait pas que ce qu'il achetait de nous fût en sûreté chez lui, et laissa tout dans nos vaisseaux jusqu'à l'instant du départ. Malheureusement les nouvelles richesses qu'on leur a portées ont encore augmenté cette soif du vol, et les chefs le sentent si bien, qu'ils sont devenus fort avides de coffres. Les Espagnols leur en ont laissé quelques-uns dont il font le plus grand cas, et ils nous en demandaient sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too; il le voulut de huit pieds de long sur cinq de large, et trois de profondeur. Les serrures et les verroux ne

lui paraissaient pas encore suffisans pour écarter les voleurs, il le lui fallut assez large pour que deux hommes pouvait se coucher dessus, le gardassent ainsi pendant la nuit.

Il est assez étonnant, d'après la connaissance que nous avons de la langue de Taïti, et les secours de notre interprète, que nous n'ayions pu savoir rien de positif sur la colonie espagnole qui s'é ait momentanément établie dans cette île. Ces peuples conservent difficilement la mémoire des événemens qui remontent à plus de dix ou douze mois. Il paraît, d'après l'inscription, que les Espagnols arrivèrent à Oheitepeha en 1774, peu après notre départ de Matavaï.

Les porcs qu'ils introduisirent étaient de la forte espèce : ils avaient déjà amélioré la race originaire de l'île, et s'étaient fort multipliés. Les chèvres ne l'étaient guère moins, et il n'était point de chefs qui n'en eût quelques-unes. Un des quatre hommes qu'ils avaient laissés dans l'île, et que les habitans nommaient *Mateema*, s'était beaucoup fait aimer du peuple ; il avait appris la langue du pays, assez pour se faire entendre ; il s'en servit pour donner aux Insulaires la plus haute idée de ses compatriotes, et la plus mince opinion des Anglais. Il dit même que ceux-ci ne formaient plus une nation indépendante ; que la *Pretane* n'était qu'une petite île que les Espa-

gnols avaient entièrement détruite; qu'ils m'avaient rencontré en mer, et qu'avec quelques boulets ils avaient submergé mes vaisseaux et mes équipages. Ainsi, mon arrivée fut pour ces Insulaires une chose très inattendue.

J'ignore si les prêtres espagnols, qui étaient restés dans l'île avec Mateema, avaient l'intention de convertir les Naturels. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont pas fait un seul prosélyte, et qu'ils n'ont jamais parlé de religion; après un séjour de dix mois, ils s'en retournèrent sur des vaisseaux de leur nation. Ce départ précipité prouverait, en supposant qu'ils eussent d'abord conçu quelque projet, qu'ils s'étaient vu forcés de l'abandonner. Au reste, si l'on en croit O-Too et plusieurs autres Insulaires, ils dirent qu'ils reviendraient; qu'ils amèneraient avec eux des animaux de toute espèce, des maisons, des hommes et des femmes qui s'établiraient dans l'île pour y passer leur vie. O-Too, en rapportant ces projets, promettait bien qu'on ne les exécuterait pas au fort de Matavaï, *qui nous appartenait*. Cependant il était facile de s'apercevoir que cet espoir d'une colonie le flattait; ce prince était bien loin de s'imaginer qu'un pareil événement lui enlèverait son royaume, et dépouillerait les Taïtiens de leur liberté. Il serait donc très-facile de former un établissement à Taïti, mais

comme cette île ne possède rien qui puisse exciter l'ambition des puissances ou la cupidité des particuliers, il est plus que probable qu'on ne s'occupera jamais sérieusement d'une pareille entreprise.

---

---

 CHAPITRE XII.

ARRIVÉE à Eimeo. — Visite de Maheine. — Vol. Expédition militaire. — Arrivée à Huaheine. Etablissement d'Omaï dans cette île. Sa maison. Ses plantations. Son arsenal. — Ses adieux. — Arrivée à Uliétéa. — Plusieurs désertions. — Principaux personnages détenus en otages. — Passage à Bolabola. — Départ des îles de la Société.

J'AVAIS mis le cap sur l'extrémité septentrionale de l'île d'Eimeo, où se trouve la baie que je voulais examiner. Nous y mouillâmes le 30. Elle ne le cède à aucune de ce vaste Océan. Je n'en avais pas encore rencontré de plus sûre et de meilleure tenue; plusieurs petits ruisseaux y aboutissent; les rives sont couvertes d'arbres fort bons pour le chauffage; ainsi l'eau et le bois se trouvent réunis en abondance près du rivage. Les vaisseaux furent bientôt remplis d'Insulaires, que la seule curiosité attirait à bord, car ils n'apportaient rien pour trafiquer. Mais le lendemain il arriva des canots chargés de provisions. La *Résolution* se trouvant infestée de rats, on l'approcha du rivage autant que la profondeur de

l'eau le permit, et on leur fit des échappées en amarrant des cables aux arbres. On dit que cet expédient a quelquefois réussi; mais il fut bien loin alors de nous délivrer entièrement de ces hôtes vraiment incommodes.

Le 2 octobre, Maheine nous fit une visite; il s'approcha avec précaution, et nous eûmes beaucoup de peine à le déterminer à monter à bord; il appréhendait, sans doute, quelque mauvais traitement de la part des amis des Taïtiens. Ces peuplades ne peuvent concevoir qu'on soit ami d'une tribu sans adopter ses haïnes et épouser ses querelles. Ce chef qui, avec un petit nombre de partisans, s'est rendu, en quelque manière, indépendant de Taïti, avait quarante à cinquante ans; il était chauve, ce qui n'arrive guère à cet âge dans ces îles; il portait une espèce de turban, et paraissait honteux de montrer sa tête. J'ignore si c'était par un préjugé qui leur est propre, ou s'il nous croyait du mépris pour ceux qui n'ont point de cheveux. Je pencherais pour cette dernière opinion. Comme ils nous avaient vu raser la chevelure des Insulaires que nous surprinions à commettre un vol, ils pouvaient en conclure que c'était chez nous le châtimement réservé aux voleurs: quelques-uns de nos messieurs qui n'avaient presque point de cheveux, furent violemment soupçonnés d'être des filoux.

Je montai à cheval avec Omaï pour visiter la côte orientale; notre cortège ne fut pas nombreux; Omaï avait défendu aux Insulaires de nous suivre, et la peur l'emporta sur la curiosité. C'était dans cette rade que Towha s'était porté avec sa flotte. Quoique les hostilités n'eussent duré que peu de jours; on apercevait partout des traces de dévastation; tous les fruits avaient été enlevés, toutes les maisons culbutées ou brûlées.

J'employai quelques jours à goudronner les barriques d'eau-de-vie pour les préserver d'un petit insecte qui les rongait. Le 7, comme nous nous disposions à appareiller, un accident, qui nous causa beaucoup d'inquiétude, retarda notre départ. Deux de nos chèvres avaient été prises; je parvins assez promptement à en recouvrer une, mais le chef s'obstinait à retenir l'autre qui était pleine. Je fus obligé de marcher à la tête d'un détachement de soldats armés: la plupart des Naturels s'enfuirent dans les montagnes, d'autres se rassemblèrent pour nous attaquer. Nous nous vîmes contraints de mettre le feu à sept ou huit maisons, qui furent aussitôt dévorées par les flammes, ainsi qu'à deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là. Enfin les Naturels implorèrent la paix, et je suspendis les hostilités; mais je déclarai que si la chèvre dérobée ne nous était pas

rendue, je ne laisserais pas une seule pirogue dans l'île. Maheine enfin s'effraya de cette menace qu'il avait tout lieu de croire sérieuse, et la chèvre fut rapportée; fatalité bien remarquable, qu'après avoir résisté aux sollicitations de ses ennemis pour favoriser leur invasion dans cette île, je me sois trouvé réduit à la nécessité de commettre chez lui des hostilités qui peut-être lui furent plus nuisibles que toute l'expédition des Taïtiens. L'empressement avec lequel les Naturels recommencèrent à nous apporter des provisions, me prouva qu'ils croyaient avec raison ne devoir s'en prendre qu'à eux-mêmes des maux qu'ils s'étaient attirés. Les productions d'Eimeo et celles de Taïti me paraissent être les mêmes, mais il existe entre les femmes de ces deux îles une différence très-grande, et qui n'est pas à l'avantage des habitantes d'Eimeo, car ces dernières sont petites, ont le teint fort basané, et leurs traits sont en général rebutans.

On remarque, près de l'endroit où nous étions mouillés, deux grosses pierres qui sont pour les Naturels l'objet d'une superstition assez bizarre. Ils les regardent comme des Eatooas ou divinités. Ils disent que ces rochers sont frère et sœur, et qu'ils sont venus d'Uliétéa d'une manière surnaturelle.

Nous levâmes l'ancre le 11 octobre, et le 12,

nous arrivâmes à Huaheine. Omaï, qui nous avait précédés dans sa pirogue, était déjà entouré de ses compatriotes. Les passagers que nous avions à bord, firent une longue histoire de tout ce qui était arrivé à Eimeo; ils décuplèrent au moins les maisons et les pirogues qui avaient été brûlées. Cette exagération ne pouvait que nous être utile: elle fit sur les auditeurs une forte impression, et j'attendis de leur part une conduite plus circonspecte que lors de nos premières relâches. Mon vieil ami O-Reo n'était plus le chef suprême de Huaheine; il s'était retiré à Uliétéa. Il n'avait été que régent de Taireetareea, l'Earee-rahie actuel. Je reçus la visite de ses deux fils, Opoony et Towha.

Le lendemain tous les principaux de l'île vinrent à bord: c'était ce que je desirais. Il était tems de songer à l'établissement d'Omaï, qui avait décidément envie de se fixer à Uliétéa. Son père avait été dépossédé de ses biens par les Naturels de Bolabola; il était possible de les faire restituer au fils d'une manière amicale, mais il aurait fallu pour cela qu'Omaï vécût en bonne intelligence avec les nouveaux maîtres de l'île, et il avait trop de fierté et de patriotisme pour se soumettre à une telle modération. Il se flattait que son protecteur le rétablirait par la force. Je pensai donc qu'Huaheine lui offrait

un séjour plus convenable, et j'en parlai aux chefs dès ma première entrevue avec eux. Omaï leur dit qu'il avait été conduit par les Anglais dans leur patrie, où le grand roi et tous ses Earées l'avaient accueilli et traité avec beaucoup d'affection; qu'il revenait enrichi par leur libéralité, d'une foule de trésors qui pouvaient être d'une grande utilité à ses compatriotes; qu'outre les chevaux qui lui appartenaient, il y avait encore, à Taïti, nombre d'animaux précieux et inconnus dans le pays, qui se propageraient bientôt dans toutes les îles voisines. Il ajouta que, pour prix de tant de bienfaits, je desirais vivement qu'il lui fût cédé un terrain pour y bâtir une maison, et y cultiver les productions nécessaires à sa subsistance et à celle de ses domestiques.

L'un des chefs répondit aussitôt que je pouvais disposer de toute l'île d'Huaheine, et donner à mon ami autant de terrain que je le jugerais à propos. Omaï qui, comme tous ces Insulaires, ne voyait pas plus loin que le moment actuel, était tout joyeux de cette réponse, et ne doutait pas que je ne lui accordasse un domaine d'une très-vaste étendue. Quant à moi, je pensai qu'en offrant trop, on ne m'offrirait rien, et j'exigeai qu'on me désignât, non-seulement le local, mais la quantité précise du terrain dont

Omaï devait jouir. Les chefs souscrivirent d'un accord unanime à ma demande, et marquèrent un emplacement contigu à la salle du conseil. J'y fis aussitôt élever une tente, poster une garde, et dresser les observatoires. Les charpentiers des deux vaisseaux furent mis à l'ouvrage pour construire une maison. Nous créâmes de plus un jardin à mon ami : nous y plantâmes de la vigne, des ananas, des melons et les graines de plusieurs autres végétaux. Avant de quitter l'île, j'eus la satisfaction de voir réussir chaque partie de la plantation.

Omaï commençait à songer sérieusement à ses affaires, et à se repentir d'avoir été follement prodigue à Taïti. Il trouva à Huaheine, un frère et une sœur et un beau-frère qui ne le pillèrent pas comme avaient fait ses autres parens. Malheureusement ils n'avaient pas assez de consistance dans l'île pour lui être d'une utilité réelle. Ils n'avaient ni puissance ni crédit pour protéger sa personne et ses biens ; et dans cet état d'abandon, il y avait tout lieu de craindre qu'on ne le dépouillât de ses richesses quand nous ne serions plus là pour le protéger. Je pensai qu'il allait devenir pour tous un objet d'envie, et que chacun voudrait le rabaisser à son niveau. Dans les sociétés policées, les lois font la sûreté de l'homme riche, et la division

des biens empêche que tous les traits ne se réunissent sur un seul. Omaï allait vivre parmi des hommes qui n'ont guère d'autre mobile que l'impulsion de la nature ; il se trouvait , par une circonstance assez étrange , le seul homme riche de la société à laquelle il allait appartenir , et maître de trésors , que ni l'art , ni l'industrie ne pouvaient procurer à ses compatriotes : il était donc fort à craindre qu'ils ne se réunissent tous pour dépouiller cet unique propriétaire.

Pour prévenir ce malheur , je lui conseillai de faire part de quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux chefs , afin que la reconnaissance les engageât à faire cause commune avec lui et à le protéger. Il suivit mon conseil. Je ne crus pas néanmoins devoir me reposer entièrement sur la reconnaissance. J'eus recours à un moyen plus puissant , celui de la crainte. Je saisis toutes les occasions de déclarer aux Insulaires que je reviendrais au terme ordinaire de mon absence ; que s'ils portaient la moindre atteinte à la personne de mon ami , ils éprouveraient tous les plus terribles effets de mon ressentiment. Cette menace ne peut manquer de les intimider , parce qu'ils pensent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques ; et tant qu'ils auront cette idée , Omaï peut espérer de vivre en paix dans son petit domaine.

Rien ne troubla pendant quelques jours le commerce d'échange et d'amitié qui se faisait entre nous et les Naturels; mais le 22, un des Insulaires trouva le moyen de pénétrer dans l'observatoire, et y déroba un sextant. Dès qu'on m'eut informé de ce vol, je descendis à terre. On assistait à un haiva, et l'on fit d'abord peu d'attention à mes plaintes, mais j'ordonnai aux acteurs de cesser. Voyant que la chose était sérieuse, les chefs effrayés se firent mutuellement des questions sur le voleur, qui était tranquillement assis au milieu d'eux. Il était difficile à sa contenance de le croire coupable, mais j'eus lieu de le suspecter, et je le fis aussitôt conduire en prison. Sa détention excita une rumeur générale; cependant il finit par déclarer où il avait caché l'instrument: nous ne pûmes le retrouver que le lendemain à la pointe du jour. Comme ce voleur me parut être un fripon insolent et endurci, on le punit sévèrement. On lui rasa les cheveux et la barbe et on lui coupa les oreilles. Il fut ensuite mis en liberté.

Cette correction n'empêcha pas que deux jours après, il ne tentât de nous voler une chèvre. N'ayant pu y réussir, il alla détruire les ceps de vigne et les choux du jardin d'Omaï; il le menaça même publiquement de le tuer, et de brûler sa maison dès que nous aurions quitté

l'île. Afin de mettre ce scélérat hors d'état d'exécuter son dessein, je le fis enfermer dans le vaisseau, résolu de le déporter dans une île éloignée. Tous les chefs parurent fort contents que je les eusse débarrassés de ce vagabond. Il était né à Bolabola, mais il rencontrait malheureusement à Huaheine un plus grand nombre de gens de sa trempe, que dans toute autre île du voisinage. Celle d'Uliétéa paraissait être en ce moment dans une espèce d'anarchie. Son chef suprême n'était qu'un enfant de dix ou douze ans, et qui n'avait ni régent, ni conseil qui gouvernât en son nom.

Le 26, la maison d'Omaï fut presque achevée. On y transporta une grande partie de ses effets. Parmi une foule de choses inutiles, il avait une caisse de joujoux dont l'ouverture causa la plus grande admiration parmi les Natures. Quant à ses ustensiles de cuisine ou de table, on n'y fit pas la moindre attention. Omaï lui-même commença à croire qu'un cochon cuit au four est plus succulent qu'un cochon bouilli; qu'une feuille de bananier était d'un aussi bon usage qu'un plat d'étain, et qu'on buvait tout aussi bien dans un coco que dans un gobelet de cristal. Il eut donc le bon esprit d'échanger à bord des vaisseaux tous les ustensiles de cuisine qu'ils voulurent acheter contre des

haches et d'autres outils de fer, qui avaient une valeur plus réelle dans le pays qu'il allait désormais habiter.

Le 28, nous tirâmes quelques feux d'artifice, et ce qui nous en restait fut remis à Omaï. La nuit du 30, mon prisonnier s'échappa, mais j'appris avec plaisir qu'il s'était réfugié à Uliétëa, ce qui donnait l'espérance de le reprendre de nouveau. Omaï étant établi dans sa nouvelle habitation, je m'occupai du départ. Je lui laissai le cheval, la jument, une chèvre pleine, une truie et deux cochons de race anglaise. La jument avait été couverte pendant notre relâche à Taïti. Je suis persuadé que désormais on trouvera des chevaux dans ces îles.

Omaï avait pris à Taïti quatre ou cinq tow-tows; les deux jeunes Zélandais restèrent avec lui; son frère et quelques autres parens vinrent le rejoindre à Huaheine; de manière que sa famille était composée de huit à dix personnes.

Nous employâmes pour la charpente de la maison les planches des pirogues que nous avions détruites à Eimeo; on y mit le moins de clous possibles, de peur que l'appât du fer n'excitât à la culbuter. Elle avait vingt-quatre pieds de long sur dix-huit de large et dix de hauteur. Il fut convenu qu'après notre départ il bâtirait une grande cabane à la manière du pays, dont

une extrémité viendrait couvrir celle que nous avons faite, et lui servirait d'enclos. Quelques chefs promirent de l'aider dans cette entreprise; et si elle s'effectue, l'édifice sera un des plus vastes que l'on voie dans cette île.

Son arsenal était composé d'un fusil, d'une baïonnette, d'une giberne, d'une arquebuse, de deux paires de pistolets, et de deux ou trois épées ou couteaux de chasse. Il nous donna plusieurs fois à dîner, sa table offrait en abondance toutes les meilleures productions du pays. Avant d'appareiller je fis graver en dehors de sa maison l'inscription suivante :

*GEORGIUS TERTIUS, REX, 2 NOVEMBRIS 1777.*

*NAVES* { *RESOLUTION. JAC. COOK, PR.*  
           { *DISCOVERY. CAR. CLARKE, PR.*

Le 2 novembre les vaisseaux sortirent de la rade. Nos amis les Insulaires restèrent à bord jusqu'à ce que nous fussions sous voiles, et pour satisfaire leur curiosité, on tira cinq coups de canon. Alors ils nous quittèrent tous, excepté Omaï, qui resta jusqu'à ce que nous fussions tout-à-fait au large. Au moment de nous quitter, il embrassa tendrement tous les officiers et montra beaucoup de courage jusqu'à ce qu'il vint à moi : alors il voulut en vain conserver son assurance, un torrent de larmes couvrit son

visage. Il ne cessa de pleurer en regagnant la côte.

A bien considérer les choses, nous laissons peut-être Omaï dans une position moins heureuse que celle où nous l'avions trouvé ; sa sûreté personnelle était exposée à nombre de dangers. Les caresses qu'il avait reçues en Angleterre, lui avaient fait oublier sa première condition. Cependant il ne pouvait espérer d'obtenir dans ces îles aucune prééminence. La naissance seule y procure de la considération, et par conséquent du pouvoir. Omaï ne savait d'ailleurs pas ménager les moyens d'avancer sa fortune. Ses projets étaient toujours grands et ridicules ; dépouillé de ses biens par les conquérans de Bolabola, il ne respirait que vengeance, il n'était animé que du desir d'envahir le territoire de ses ennemis. Cette idée était la seule qui sourît à son imagination. Telles étaient ses illusions sur ce point qu'il s'était figuré qu'à la seule nouvelle de son arrivée à Taïti, les vainqueurs abandonneraient leur conquête. Peut-être cette pensée folle lui était-elle inspirée par la persuasion où il était que son armure chevaleresque et ses armes à feu le rendaient invincible. Il fit plusieurs imprudences et montra une indécision continuelle dans le choix du séjour où il se fixerait ; mais tous les défauts d'O-

maï étaient bien effacés par son excellent naturel et sa docilité. Jamais sa conduite ne me donna le plus léger motif de mécontentement réel. Son cœur était sensible et reconnaissant. Il avait de l'intelligence, et manquait seulement de la persévérance nécessaire pour en tirer parti. Il avait une foule de connaissances, mais toutes superficielles et peu approfondies. Il observait peu, était peu jaloux de s'instruire : cette indifférence tient au caractère de sa nation ; nous avons fait chez ses compatriotes plusieurs voyages dans l'espace de dix années, sans qu'ils aient jamais songé à étudier aucuns des arts auxquels ils reconnaissaient tant d'utilité.

Le retour d'Omaï, et les preuves qu'il apportait de la libéralité des Anglais, engagèrent un grand nombre d'Insulaires à s'offrir pour le voyage de *Pretane*. Mais je refusai constamment d'en recevoir aucun : si j'eusse cru devoir me départir de cette résolution, c'eût été certainement en faveur des deux jeunes Zélandais. Tiarooa, le plus âgé, avait les plus heureuses dispositions. Il était doué d'un bon sens naturel, et montrait en tout beaucoup d'aptitude. Il paraissait sentir l'infériorité de ses compatriotes relativement aux habitans des îles de la Société, et forcé de rester à Huaheine, il se rési-

gna gaîment à y passer le reste de ses jours dans l'abondance. Mais le plus jeune était si attaché à l'équipage, qu'il fallut l'enlever du vaisseau, et le mettre à terre par force. Il était espiègle et pétulant, et s'était fait beaucoup aimer.

Au retour de la chaloupe, dans laquelle Omaï s'était pour jamais éloigné de nous, je dirigeai sur Uliétéa, où je voulais toucher. Le lendemain 4 novembre, je jetai l'ancre dans la rade d'Ohamameno, nous dressâmes les observatoires, nous fîmes quelques observations; et pendant sept ou huit jours il ne nous arriva rien de remarquable. Mais le 14 au matin, j'appris que Jean Harrison, l'un de nos soldats de marine, avait déserté dans la nuit; en même tems il se commit plusieurs vols à bord des vaisseaux. Les Insulaires disparurent, le chef lui même prit la fuite avec toute sa famille. On me dit que notre déserteur s'était retiré dans un lieu nommé *Hamoâ*, de l'autre côté de l'île. Je partis avec deux chaloupes armées, et surpris en débarquant, Harrison assis entre deux femmes qui l'avaient séduit. Cette circonstance atténuait la gravité du délit. Comme il n'avait quitté son poste que peu de minutes avant l'heure où on devait le relever, sa punition ne fut pas très-rigoureuse.

Le 16, je reçus un message d'Omaï; il me

faisait dire que tout allait fort bien , et que personne ne l'inquiétait ; mais que sa chèvre était morte en faisant ses petits. Je fus charmé de trouver une nouvelle occasion d'être utile à mon ami ; je lui envoyai deux chevreaux , l'un mâle et l'autre femelle , et deux haches qu'il me faisait aussi demander.

Le 19 , je donnai au capitaine Clarke les instructions qu'il devait suivre si nos vaisseaux venaient à se séparer en quittant ces îles. Nous devions avoir cette crainte en gagnant la pointe septentrionale de l'Amérique , à l'époque des orages et des mauvais tems.

Le 24 , au matin , j'appris l'évasion d'un *midshipman* et d'un matelot de la *Découverte*. Ces deux hommes n'étaient pas les seuls de nos gens qui eussent envie de passer leurs jours dans ces îles fortunées : tout me faisait un devoir de les reconvrer à quelque prix que ce fût. J'allai donc moi-même à leur poursuite , et O-Réo , notre ancien ami , chef de cette île , me seconda de tous ses efforts ; mais nos déserteurs étaient déjà partis pour Bolabola. Je ne vis qu'un moyen pour forcer les Insulaires à nous les rendre. O-Réo était revenu à bord avec son fils , sa fille et son gendre. Nous retînmes ces trois derniers en ôtage , et M. Clarke les enferma dans sa chambre.

O - Réo , en apprenant cette nouvelle , com-

mença à craindre pour lui-même ; mais je le rassurai en lui disant qu'il était libre , et que je comptais sur lui pour retrouver nos déserteurs , j'ajoutai que si nous n'y réussissions pas , j'emmènerais avec moi ses amis détenus , étant instruit que lui et plusieurs de ses sujets avaient , non-seulement favorisé la désertion de mes gens , mais encore voulu en entraîner d'autres.

Les Insulaires , à qui je fis entendre tous ces motifs , se tranquillisèrent un peu sur leur propre sûreté , mais conservèrent les plus vives alarmes sur le sort des prisonniers. Une foule de pirogues vinrent se placer sous l'arrière de la *Découverte*. On n'entendait que des exclamations plaintives et le cri de *Poedooa* , nom de la fille du chef. Les femmes surtout se disputaient à qui lui donnerait les plus grandes marques d'intérêt. Ce fut peu des cris et des larmes , elles se firent à la tête d'énormes blessures.

O-Réo prit le sage parti de ne pas s'amuser à de vaines lamentations. Il se hâta d'envoyer à Bolabola réclamer les déserteurs , et manda à Oponi , chef de l'île , tout ce qui s'était passé , le priant d'arrêter les deux fugitifs , et de les lui envoyer. Le messenger n'était rien moins que le père de son gendre. Il vint , avant de partir , recevoir mes ordres. Je lui dis de ne point revenir sans les déserteurs , et de dire de ma part à

Opooni, de les faire poursuivre en cas qu'ils eussent déjà quitté Bolabola.

Cependant, tel était l'attachement des Insulaires pour nos prisonniers, qu'ils ne crurent pas devoir attendre que le retour du messenger décidât de leur liberté. Leur impatience les porta à former un complot dont les suites leur auraient été bien plus funestes encore, si nous n'étions parvenus à en empêcher l'exécution. Sur les cinq ou six heures du soir, comme j'étais à terre, je vis tout-à coup les pirogues du havre et des environs s'enfuir, comme si quelque terreur panique eût saisi les Naturels. L'équipage de la *Découverte* m'avertit, par des cris, que l'on venait d'enlever M. Clarke et M. Gore, tandis qu'ils se promenaient à quelque distance des vaisseaux. Frappé de la hardiesse de ces représailles, je fis aussitôt prendre les armes à un fort détachement commandé par M. King, et j'envoyai en même tems M. Williamson poursuivre les canots avec deux pirogues armées. On tira deux ou trois coups de fusils qui ne blessèrent personne et qui sauvèrent nos messieurs. Les Insulaires ne les avaient pas encore arrêtés. Le bruit des armes à feu et d'un coup de pistolet que M. Clarke avait par hasard tiré en se promenant, fit prendre la fuite aux Naturels qui s'étaient mis en embuscade.

Les Insulaires avaient réellement médité d'arrêter M. Clarke; c'était même sur moi que s'étaient dirigées leurs premières intentions. Comme ils m'avaient vu aller tous les soirs seul et sans armes prendre un bain d'eau douce, ils voulaient profiter d'une de ces occasions pour me saisir; mais depuis la détention de nos prisonniers, j'avais pris de sages précautions: il leur avait fallu renoncer à cet espoir. La conspiration fut découverte par une jeune fille qu'un de nos officiers avait amenée de Huaheine. Craignant qu'elle ne fût maltraitée par les habitans d'Uliétéa, à cause du service qu'elle nous avait rendu, j'engageai plusieurs de ses amis à la conduire en un lieu de sûreté, et à l'y tenir cachée jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de la renvoyer à Huaheine.

Le 28, O-Réo fort inquiet de ne point recevoir de nouvelles de Bolabola, partit lui-même pour cette île, et le lendemain il nous ramena nos déserteurs, qui d'abord s'étaient enfuis à Otaha, et de cette dernière île, avaient passé à celle de Toobae. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai les ôtages. Telle fut la fin de cette affaire, qui nous donna beaucoup de peine et d'inquiétude, et que sans un motif particulier d'intérêt pour la famille d'un de nos fugitifs, je n'eusse pas suivie avec autant de vigueur.

Les habitans d'Uliétéa sont en général plus petits et d'un teint plus noir que ceux des îles voisines ; ils paraissent aussi vivre dans une plus grande licence , ce qui peut-être est la suite de leur dépendance de Bolabola. On y voit peu de chefs subalternes , de sorte que le peuple n'est point retenu par ces pouvoirs intermédiaires , qui veillent de plus près au maintien de l'ordre. On assure qu'Uliétéa fut autrefois l'île principale de tout cet Archipel , et probablement le siège du gouvernement. En effet , la famille royale de Taïti descend de la maison qui régnait à Uliétéa avant la dernière révolution. Ooroo, le monarque détrôné , vivait encore , retiré à Huaheine , où il offrait un exemple de l'instabilité des grandeurs humaines ; et ce qui montre en même tems le respect de ces peuples pour les familles des chefs , Ooroo , quoiqu'il eût perdus ses états , conservait toutes les marques distinctives de l'autorité suprême. Mon vieil ami O-Réo, dont je reçus la visite , me fournit une nouvelle occasion de vérifier cette remarque : il recevait encore tous les hommages dus à la souveraineté ; il était toujours entouré d'un nombreux cortège , et ses présens magnifiques étaient dignes du rang qu'il avait occupé.

Je gouvernai sur Bolabola , où je voulais acheter l'ancre que M. de Bougainville avait perdue

à Taïti, et qu'Opooni avait reçue en présent après le départ des Français. Nous avions épuisé les haches et tous les outils de fer destinés au trafic, et je pensai que cette ancre pourrait nous tenir lieu de fer en barre. O-Reo et cinq ou six autres chefs d'Uliétéa, nous suivirent. La plupart des Naturels, le chef principal excepté, nous auraient volontiers accompagnés jusqu'en Angleterre.

Le 8 décembre, nous débarquâmes, et je fus aussitôt présenté à Opooni, au milieu d'un grand concours de peuple. Après les formalités d'usage, je lui demandai l'ancre, et lui offris en retour une robe-de-chambre de toile, une chemise, quelques fichus de gase, un miroir, des verroteries, et une demi-douzaine de haches. La vue de ces dernières produisit une acclamation universelle. Opooni refusa d'accepter mes présents avant que l'ancre m'eût été remise. Elle n'était ni aussi grande, ni en aussi bon état que je me l'étais imaginé. Je reconnus à sa marque qu'elle avait pesé sept cents au sortir de la forge; mais il y manquait l'organeau et les bonts des deux pates. C'est pour ce motif qu'Opooni avait refusé les présents, craignant que je ne me repentisse d'avoir donné une si grande valeur pour une ancre défectueuse. Je sus gré au roi de la délicatesse de son procédé; je lui envoyai tous

les présens que je lui avais offerts, et pris l'ancre telle qu'elle était. Aussitôt je retournai à bord, et nous quittâmes l'île au grand regret des Naturels, qui ne s'attendaient pas à un aussi prompt départ. Rien ne m'engageait plus à différer de poursuivre notre voyage.

En considérant le peu d'étendue de Bolabola, qui n'excede pas huit lieues de tour, on s'étonne que ses habitans aient pu entreprendre et faire la conquête d'Uliétéa et d'Otaha; la première toute seule est au moins deux fois plus grande. Voici quelques détails que M. Anderson s'est procurés sur cet événement; c'est une esquisse de l'histoire de ces Insulaires, donnée par eux-mêmes.

Les îles contiguës d'Uliétéa et d'Otaha, vé-eurent long-tems amies; selon l'expression des Naturels, on les regardait comme deux sœurs, qu'aucun intérêt n'était capable de diviser. Hua-beiné était aussi admise dans cette amitié; mais non dans une intimité si grande. Cependant Otaha forma une ligue avec Bolabola pour attaquer Uliétéa de concert. Ceux de Bolabola étaient encouragés par une prêtresse ou prophétesse qui leur promettait la victoire. Pour preuve de la certitude de sa prédiction, elle demanda qu'on envoyât un homme à un endroit désigné de la mer, où elle assurait qu'une pierre s'éleve-

rait d'elle-même du fond de l'eau. Un Naturel s'y rendit dans un canot, et il allait plonger pour la découvrir, lorsqu'il la vit monter d'elle-même à la surface, et venir se placer dans sa main. Le peuple fut émerveillé à la vue de cette pierre : on la déposa dans le temple d'Eatooa, et on la conserve encore à Bolabola, en mémoire de l'inspiration évidente de la prophétesse. Ainsi exaltés par l'espoir du succès, les guerriers de Bolabola partirent pour aller attaquer ceux d'Uliétéa et d'Huaheine. Comme toutes leurs pirogues étaient attachées ensemble par des amarres, le combat fut long ; et malgré la prédiction et le miracle, la flotte de Bolabola eût probablement fini par couler bas, si celle d'Otaha n'était arrivée dans le moment critique. Celle-ci décida le sort de la journée, les Uliétéens furent défaits avec un grand carnage. Les Naturels de Bolabola suivirent leur fortune, et deux jours après envahirent Huaheine qu'ils savaient mal défendue en l'absence de ses guerriers.

Pendant qu'ils s'en emparaient, un grand nombre de fugitifs arrivèrent à Taïti, où ils racontèrent leur désastre. Ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'Uliétéa qui s'y trouvaient, en furent si touchés, qu'ils leur fournirent des secours. Ils étaient faibles, mais la vengeance les rendait redoutables. Seulement

dix pirogues de guerre se mettent en marche ; elles conduisent leur entreprise avec tant de prudence, que nos guerriers débarquent à Huaheine à la faveur d'une nuit obscure, fondent à l'improviste sur ceux de Bolabola, en font un grand massacre, et forcent le reste à la fuite. Les Indigènes se remirent ainsi en possession de leur île, qui actuellement est indépendante et sous le gouvernement de son propre chef. Après la défaite des flottes combinées d'Uliétéa et de Huaheine, les Naturels d'Otaha firent, à leurs alliés de Bolabola, la proposition du partage de la conquête. Un refus rompit l'alliance, et dans le cours de la guerre qui en fut la suite, Otaha subit le sort d'Uliétéa. Toutes deux restèrent soumises à Bolabola, et les chefs qui les gouvernent ne sont que les lieutenans d'Opooni. Depuis cette conquête, les guerriers de Bolabola passent pour invincibles dans l'esprit de leurs voisins ; et telle est l'étendue de leur réputation, qu'à Taïti même, qui est hors de leur portée, on vante beaucoup leur valeur tout en ne les redoutant pas. Ils passent pour ne jamais lâcher pied, et pour battre toujours les autres Insulaires à nombre égal.

Le quadrupède que les Espagnols avaient laissé indépendamment du taureau, et dont nous n'avions pu deviner l'espèce, se trouvait à

Bolabola. J'appris, par les déserteurs de la *Découverte*, que c'était un bélier, et d'après cette information, je fis présent à Oponi d'une brebis du Cap. J'avais aussi laissé à Uliétéa, aux soins d'O-Réo, un verrat, une truie anglaise et deux chèvres; ainsi, non-seulement Taïti, mais toutes les terres voisines nous devront de nouvelles races d'animaux utiles, et par la suite on ne pourra trouver un lieu de relâche qui soit préférable à ces îles.

J'ai donné dans mes relations précédentes beaucoup de détails sur les mœurs et les usages de ces Insulaires. J'ai décrit leurs institutions domestiques, politiques et religieuses. J'ai même parlé de leur théogonie; j'ajouterai quelques mots à ce que j'ai rapporté de ce système bizarre (1). Ils croient leur dieu soumis au pouvoir des esprits mêmes qu'il a créés: souvent ceux-ci le dévorent; mais il a le pouvoir de se recréer. C'est dans le déclin de la lune qu'il est mangé, et il se reproduit lorsqu'elle renaît. La mer forme pour les dieux un empire séparé. Elle a son paradis à part, ce séjour est pourvu de tout ce qui peut rendre heureux, et c'est la résidence des âmes de tous les naufragés. Les animaux,

---

(1) Second Voyage, tome IV, page 52 et suivantes.

les arbres, les fruits, les pierres même, tout dans la nature a un principe de vie qui subit une purification, et se rend dans le paradis assigné à son espèce.

Ces Insulaires ont peur en approchant la nuit des Tupapow sur lesquels on expose les morts, comme le peuple superstitieux a frayeur parmi nous des esprits et des cimetières. Ils ajoutent aussi beaucoup de foi aux rêves : ils les prennent pour des inspirations qui leur viennent de leurs dieux, ou des esprits de leurs amis défunts. Ceux qui sont doués de cette faveur mystique, prédisent l'avenir ; mais le nombre en est rare. Omaï prétendait à ce privilège particulier. Dans la nuit du 26 juillet, l'âme de son père lui avait dit en rêve qu'il toucherait à une terre dans trois jours ; mais l'âme se trompa pour cette fois, car ce ne fut que le premier août que nous découvriâmes l'île Ténériffe.

Nous avons recueilli quelques-unes de leurs idées sur la création. Selon eux, une déesse ayant une masse de terre suspendue à une corde, la lança loin d'elle, et les morceaux répandus aux environs produisirent différens pays, tels que Taïti et les îles voisines, dont les divers habitans viennent d'un homme et d'une femme établis à Taïti. Voilà pour la création immédiate de leur contrée ; mais ils admettent une création

universelle et voici comment ils s'expliquent à ce sujet.

« Tatooma et Tapuppa , rochers mâle et femelle , portent sur leurs épaules tout l'assemblage de la terre et des eaux. Ils eurent pour fils Totorro qui fut tué , et ses membres formèrent des terres. Ils engendrèrent ensuite Otaia et Oroo , qui se marièrent , produisirent d'abord une terre , et ensuite une race de dieux. Otaia fut tué ; Oroo qui était de l'espèce femelle , épousa le dieu Teorraha son fils. Elle lui ordonna de créer de nouvelles terres , tous les animaux et les végétaux qui couvrent le globe , et aussi les nuages , que supportent des hommes nommés *Teefeerei*. Les taches de la lune sont des bocages d'une sorte d'arbres qui croissaient jadis à Taïti , et dont la semence a été portée dans cette planète par des colombes. »

La petite île de Mataia ou d'Osnabrugh , qui est à vingt lieues à l'est de Taïti , appartient à un chef taïtien auquel elle paie un tribut. La langue qu'on y parle est différente de celle de Taïti. Outre l'Archipel qui s'étend de Mataia à Mouraoa , qui paraît être l'île de Howe , les habitans de Taïti connaissent encore plusieurs îles basses au nord-est de la leur , où ils vont quelquefois. Elles ne sont qu'à deux jours de navigation par un bon vent. Ils les nomment *Ma-*

*tæeva, Awehée, Oanaa, Kaoora, Taboo-  
hoe, Orootooa et Otavaoo*, où se trouvent les  
grandes perles. Ces îles basses sont les voyages  
les plus longs que fassent les Insulaires des îles  
de la Société.

---

---

## CHAPITRE XIII.

DÉCOUVERTE de l'île de Noël. — Détresse de deux matelots. — Détails sur cette île déserte. — Découverte de plusieurs autres îles. — Visites des Naturels d'Atooi. — Leur extrême honnêteté. — Réception amicale. — Excursion dans l'île. — Groupe nommé ILES SANDWICH. — Description du pays et des habitans.

Nous avons quitté Bolabola, le 8 décembre. Je regardais ce départ, relativement à mon principal objet, comme le commencement de mon voyage, et cependant il y avait déjà dix-huit mois que nous étions en mer. Après quatorze jours de navigation, nous passâmes la ligne par le 203<sup>d</sup>. 15'. de longitude orientale. Deux jours après, le 24 décembre, nous découvriâmes une terre basse où l'on apercevait quelques cocotiers, mais qui en général paraissait stérile. Je l'appelai *Ile de Noël*. Elle est entourée de petites îles, sur l'une desquelles nous atterrîmes le 30, pour observer une éclipse de soleil. Elles étaient toutes inhabitées.

La première nous parut devoir fournir un grand nombre de tortues; et en effet, on en

retourna quarante ou cinquante sur le rivage. Dans l'après-midi, tous nos gens revinrent à bord, excepté un matelot de *la Découverte* qui s'était perdu depuis quarante-huit heures. Il y en avait d'abord eu deux d'égarés, mais s'étant trouvés d'un avis différent sur le chemin qu'ils devaient suivre pour nous rejoindre, ils s'étaient séparés, et l'un d'eux avait en effet rejoint le détachement après vingt-quatre heures d'absence. Sa détresse avait été des plus grandes. Il n'avait pu se procurer une seule goutte d'eau douce, il n'y en avait point dans l'île. Le canton où il se trouvait, ne lui offrait pas même une noix de coco : pour étancher sa soif, il eut recours au singulier expédient de tuer des tortues, et d'en boire le sang. Le soleil et la fatigue ne l'épuisaient pas moins ; pour se rafraîchir, il se mettait nu, et se couchait quelque tems dans l'eau sur le rivage. Le sort de son compagnon fut bien plus à plaindre encore ; son absence fut du double plus longue, et il était malheureusement trop délicat pour se soulager en buvant du sang de tortue. La faim, la fatigue et la soif, les blessures qui couvraient son corps et ses pieds, l'avaient exténué à un tel point qu'il avait perdu jusqu'à l'usage de la voix, lorsqu'il fut retrouvé par un détachement que, sur le récit de son camarade, M. Clarke envoya pour le chercher.

Il ne faut pas s'étonner que ces matelots se soient ainsi égarés, je suis même surpris qu'il ne s'en soit pas perdu un plus grand nombre, d'après l'extrême gaucherie des marins lorsqu'ils se trouvent à terre. Je fis planter dans cette île des cocos et des ignames qui se trouvaient à bord en pleine végétation. Je semai ailleurs des graines de melons, et je laissai une bouteille qui renferme une inscription latine, portant la date de notre départ. On avait pris trois cents tortues, qu'il'une dans l'autre, pesaient de quatre-vingt-dix à cent livres chacune. Elles étaient toutes de l'espèce verte, et les meilleures qu'on puisse manger. Nous n'aperçûmes pas la plus légère trace du passage d'un homme sur cette terre, et si l'un des habitans des îles voisines avait le malheur d'y être jeté par un naufrage, il n'y trouverait certainement pas de quoi prolonger son existence.

Le 2 janvier 1778, nous appareillâmes et poursuivîmes notre route au nord. Le 19, nous aperçûmes d'autres îles. Bientôt des pirogues se détachèrent du rivage et vinrent vers les vaisseaux. La *Résolution* mit en panne pour les attendre. Elles portaient chacune cinq ou six hommes. Nous fûmes agréablement surpris d'entendre les Insulaires parler la langue de Taïti. Ils vinrent bord à bord, mais on ne put réussir

à les faire monter dans le bâtiment. Je leur descendis au bout d'une corde, quelques médailles qu'ils reçurent en me renvoyant de petits maquereaux en forme d'équivalent. Jamais on ne vit de surprise égale à celle que témoignèrent ces Insulaires, à l'aspect des vaisseaux : quelques-uns s'enhardirent à y entrer. Leurs yeux passaient d'un objet à un autre avec une expression d'étonnement dans les regards et dans les gestes, qui peignait à merveille leur ignorance absolue de tout ce qui les frappait. C'était en même tems une forte preuve qu'ils n'avaient encore reçu la visite d'aucun bâtiment européen.

De toutes nos marchandises, ils ne connaissaient que le fer. Il était néanmoins évident qu'ils n'avaient fait qu'en entendre parler, ou qu'on leur en avait apporté une petite quantité dans un tems déjà très-reculé. Ils en demandaient sous le nom de *hamaite*, se servant sans doute du nom de quelque instrument à la composition duquel il eût été propre ; ils appelaient de même la lame d'un couteau, dont assurément ils n'avaient jamais eu l'idée. Ils lui donnaient encore le nom de *toe*, qui, dans leur langue désigne une espèce de hache. Lorsque nous leur demandions ce que c'était que le fer, ils répondaient : « vous le savez bien, et

nous l'ignorons ; nous comprenons seulement que c'est quelque chose comme un *toe* ou un *hamaite* ».

Quand nous leur présentâmes des grains de verre , ils nous demandèrent ce que c'était et si c'était bon à manger. Nous leur dûmes que c'étaient des ornemens , et ils nous les rendirent comme une chose inutile. Un miroir leur parut également un meuble superflu. La faïence et la porcelaine étaient pour eux des objets si nouveaux , qu'ils demandaient si c'était du bois. Ils nous prièrent de leur en prêter pour les aller montrer comme des curiosités à leurs compatriotes.

Leur conduite était d'ailleurs d'une honnêteté charmante. Ils craignaient toujours d'offenser. Ils s'informaient où ils devaient s'asseoir , s'il était permis de cracher sur le tillac , et de maintes autres choses semblables. Cependant ils s'efforçaient de s'emparer de tout ce qui se trouvait sous leurs mains ; ou plutôt ils le prenaient ouvertement , comme s'ils n'eussent pu s'imaginer qu'on s'en fâchât , ou qu'on voulût les en empêcher. Lorsqu'on leur eut fait connaître qu'ils étaient dans l'erreur , ils montrèrent plus de réserve , mais parce qu'ils voyaient qu'on les surveillait de près.

J'avais empêché leurs femmes de monter à

bord et je défendis à nos gens de descendre à terre, parce que plusieurs d'entr'eux étaient infectés des maladies vénériennes, et que je voulais tâcher d'en garantir au moins ces nouveaux Insulaires. J'avais pris les mêmes précautions aux îles des Amis, et malheureusement elles avaient été infructueuses. Comment en serait-il autrement dans des voyages où il faut souvent mettre beaucoup de monde à terre ! Les occasions sont trop faciles et trop multipliées, et le penchant qui rapproche les deux sexes est trop fort, pour que l'on puisse réussir d'empêcher ces liaisons. Cette nouvelle île reçoit de ses habitans le nom d'*Atooi*.

Le 21, j'allai à terre avec trois chaloupes armées, et douze soldats de marine pour examiner l'eau, et sonder les dispositions des habitans. Il s'en était assemblé plusieurs centaines sur la rive. A l'instant où je débarquai, tous se jetèrent la face contre terre et restèrent dans cette humble posture jusqu'à ce que je les eusse engagés à se relever. Ils apportèrent alors beaucoup de petits cochons qu'ils me présentèrent ainsi que des bananes; l'un d'eux commença une prière à laquelle les autres se joignirent, et toutes leurs cérémonies furent à-peu près les mêmes qu'aux îles de la Société en pareilles occasions. Après leur avoir donné

toutes sortes de témoignages d'amitié et leur avoir fait des présens, je plaçai une garde sur la plage, et prenant quelques Insulaires pour guides, j'allai visiter un étang, dont l'eau se trouva fort bonne. Cet étang est si considérable qu'on peut très-bien l'appeler un lac ; il s'étend dans les terres à perte de vue. Nos barriques ayant été aussitôt débarquées, on les remplit sans éprouver aucun obstacle. Les Naturels aidaient même à rouler les futailles, et se prêtaient à tous nos desirs.

Je profitai de cette bonne intelligence pour aller visiter, avec MM. Anderson et Webber, l'intérieur du pays. J'avais aperçu de nos vaisseaux des espèces d'obélisques dans chaque village. Il était une de ces pyramides surtout, qui, de notre mouillage, me parut avoir au moins cinquante pieds de haut. Ce fut vers ces monumens que je dirigeai notre promenade. Le premier qui s'offrit à nos regards se trouvait au milieu d'un Moraï ou cimetièrre, semblable, sous plusieurs rapports, aux Moraïs de Taïti ; toute la distribution en était la même, les noms des différentes parties qui le composaient étaient exactement pareils. Parmi toutes ces ressemblances, nous reconnûmes aussi la plus horrible de toutes, celle de l'usage des sacrifices humains. Notre guide nous montra les tombes de plusieurs

des victimes. La pyramide avait environ quatre pieds de diamètre à sa base, et une vingtaine d'élévation. Les quatre côtés étaient fermés d'un mauvais treillage de baguettes et de branches enlacées depuis le fond jusqu'au sommet. La construction tombait de vétusté, et l'on s'apercevait, à des lambeaux qui restaient, qu'elle avait été couverte d'une étoffe mince, légère et grise. Il me parut que cette étoffe était consacrée à des usages religieux, car on en voyait une grande quantité suspendue en plusieurs endroits du Moraï, et on m'en avait mis quelques morceaux sur le corps, lors de mon débarquement. De chaque côté de la colonne était une espèce d'autel que ces Indiens nomment *herairemy*, et qui n'est autre que le *whatta* des Taïiens. Nous remarquâmes des monceaux de bois sculptés, représentant des figures humaines, et qui joints à une pierre de deux pieds de hauteur et couverts d'étoffe, sont les offrandes consacrées au dieu de l'île, nommé *Tongaroa*.

Au côté le plus éloigné de la cour du Moraï se trouvait une maison ou hangar, où je vis d'autres figures de bois sculptées d'un seul morceau, et d'un dessin assez pur. Celles-ci se nommaient *Eatooa no veheina* (figures de déesses.) L'une d'elles portait sur sa tête un casque sculp-

té, assez ressemblant à celui de nos anciens guerriers, et l'autre un bonnet cylindrique; elles avaient les reins enveloppés de pièces d'étoffes qui tombaient fort bas.

A notre retour, nous trouvâmes une foule nombreuse d'Insulaires sur la rive, et il s'y faisait un commerce actif, dans le plus grand ordre, quoique personne ne parût s'y mêler de la police. Parmi les divers articles que les Naturels offrirent en échange, je remarquai une espèce particulière de manteaux et de bonnets, qui passeraient pour élégans dans les pays même où l'on donne le plus de soin à la parure. Les premiers avaient la forme et la grandeur des manteaux courts que portent les femmes en Angleterre, et les hommes en Espagne. Ils descendaient jusqu'aux reins, et s'attachaient par-devant. Le fond était un réseau, recouvert de superbes plumes jaunes et rouges, si près les unes des autres, que la surface présentait à l'œil et au toucher le moëlleux, la force et le lustre du plus beau velours; les dessins en étaient fort variés; quelques-uns offraient des espèces de croissans, d'autres étaient entièrement rouges, et ornés d'une bordure jaune, de manière qu'on les eût pris pour des manteaux d'écarlate gallonnés en or. Les Insulaires y attachaient un très-grand prix, et ne voulaient d'abord rien moins

qu'un fusil en retour. Nous parvîmes à en obtenir trois ou quatre pour de très-grands clous.

Le bonnet a beaucoup de ressemblance avec un casque; le milieu est orné d'une crête quelquefois aussi large que la main; il serre étroitement la tête, et a deux entailures pour les oreilles. C'est également un réseau monté sur un châssis de baguettes d'osier, recouvert de plumes arrangées comme sur le manteau, plus serrées encore, et moins variées: ces bonnets sont rouges pour la plupart, mais ils offrent sur les côtés des raies noires, jaunes et vertes dans la direction de la crête.

Nous ne pouvions concevoir d'où ces Insulaires tiraient tant de superbes plumes, mais nous en fûmes bientôt instruits, en leur voyant apporter au marché un grand nombre de petits oiseaux rouges, enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premiers qu'on présenta n'avaient ni leur queue, ni leurs pieds; mais on nous en offrit ensuite que l'on avait laissé entiers: et cette circonstance nous expliqua la fable jadis adoptée au sujet des oiseaux de paradis que l'on disait n'avoir point de jambes. Les peuples situés à l'est des Moluques, d'où nous viennent les oiseaux de paradis, leur coupent vraisemblablement les pieds par la

même raison que les habitans d'Atooi , c'est - à dire , pour les mieux conserver , en retranchant une partie inutile et sans valeur. L'oiseau rouge d'Atooi est de la grosseur d'un moineau , et d'un beau rouge écarlate.

Le 22 , un des Insulaires , voulant nous offrir des hameçons en échange , mit soigneusement à part un petit paquet bien enveloppé. Nous voulûmes savoir ce que c'était. Il nous parla de mort , en montrant son ventre , et ajouta que cela ne valait rien. Il refusa de s'expliquer plus clairement. Ce mystère , piquant notre curiosité , nous le pressâmes d'ouvrir le paquet ; il y consentit avec répugnance , et montra enfin un petit morceau de chair desséchée , de deux pouces de long , et qu'on avait humectée avec de l'eau de mer. Nous jugeâmes que c'était de la chair humaine , et l'Indien ne le dissimula pas ; il nous répondit affirmativement et sans hésiter. Le lendemain nous eûmes à bord une nouvelle preuve que ces Indiens étaient cannibales , en voyant à l'un d'eux un petit instrument garni de dents de goulu , pareil à celui dont les Zélandais se servent pour couper le corps de leurs ennemis. Je lui demandai quel était l'usage de cet instrument , il répondit aussitôt qu'il servait à trancher la partie charnue du ventre des hommes tués. Je m'informai

alors s'ils mangeaient la partie qu'ils découpaient ainsi, il dit que non ; mais, lorsque je réitérai la question, il se sauva à la nage vers son canot, paraissant fort effrayé. Je m'adressai alors à un vieillard qui était assis dans sa pirogue ; celui-ci me répondit aussitôt qu'oui, et se mit à rire comme s'il se fût moqué de la simplicité de ma demande : il ajouta même, et je cite sa propre expression, que c'était *un manger savoureux*.

Le 25, je quittai Atooi avec la *Résolution*. J'allai mouiller sur une île voisine, nommée *Tahoorá*. Je fus bientôt environné des Natures qui ressemblaient en tout à ceux de la dernière île ; ils demandaient, avec un égal empressement, du fer et le nommaient de même *hamaité* et *toe* ; ils ne manquèrent pas non plus, en arrivant, de se prosterner sur le tillac. Ils paraissaient n'avoir d'autre but que de nous faire une visite en forme. Ils avaient amené des femmes qui restèrent dans leurs pirogues, et montrèrent beaucoup moins de réserve que celles d'Atooi ; elles chantaient de tems en tems en battant la mesure sur leur poitrine : ce chant était bien mesuré, mais sans mélodie. Les hommes, en nous quittant, nous demandèrent la permission de laisser sur le tillac quelques touffes de leurs cheveux.

Un de ces Insulaires à qui l'on défendit d'entrer dans la sainte-barbe, demanda si nous le tuerions et si nous le mangerions, supposé qu'il y entrât malgré nous. A notre tour, nous lui demandâmes si ses compatriotes nous mangeraient, si nous allions dans son île : un autre Naturel, qui de sa pirogue nous observait attentivement, prit la parole, et dit : « que sans » doute on nous mangerait, si nous étions tués, » sur le rivage. » Il entendait sûrement si nous étions tués comme ennemis.

Le 29, dans l'après-midi, M. Gore partit avec un détachement, pour trafiquer avec les Insulaires, et se procurer des rafraîchissemens ; mais, au moment de se rembarquer, la mer devint si grosse que vingt hommes, effrayés des dangers de la traversée, résolurent de passer la nuit à terre : ainsi toutes les précautions que j'avais prises, pour sauver ces peuples d'une contagion funeste, devinrent infructueuses. Nous apprîmes des habitans qu'il n'y avait point d'*Earée* en chef dans leur île, qu'elle était soumise à *Teneooneo*, chef d'*Atooi* ; ils ajoutèrent qu'*Atooi* était gouvernée par plusieurs autres chefs à qui l'on rendait aussi les honneurs du *moe*, c'est-à-dire, devant qui l'on se prosternait. On nous avait donc traités avec tous les honneurs réservés à la suprême autorité.

Le capitaine Clarke fut visité , en mon absence , par un des principaux chefs : celui-ci arriva dans une double pirogue. Semblable à Poulaho , il ne faisait aucune attention aux petits canots qui se trouvaient sur son passage ; il les heurtait ou les renversait , sans se détourner pour les éviter : cependant il était impossible à ces malheureux de s'ôter du chemin ; leur devoir les forçait à rester prosternés jusqu'à ce que sa pirogue eût passé , et par conséquent les mettait hors d'état de manœuvrer. Ce chef fut monté à bord de la *Découverte* , assis dans l'entrepont auprès du capitaine , et ses gens formèrent aussitôt un cercle où personne ne put pénétrer. C'était un jeune homme , vêtu de la tête aux pieds : il était accompagné d'une jeune femme qu'on supposa être son épouse. Son nom était *Tamahano*. M. Clarke lui fit des présens convenables , et reçut de lui en retour un vase de bois soutenu par deux petits hommes. Le dessin et l'exécution de la sculpture annonçaient une sorte de talent. Ce vase était destiné à boire le kava ou ava , qui est également en usage parmi ces Insulaires. M. Clarke ne put gagner sur ce chef , de descendre ou de s'éloigner de l'endroit où il s'était fait placer. Le capitaine en reçut plusieurs invitations de se rendre à terre , mais , pressé de me rejoindre , il ne les accepta point.

Dès que la pinasse put tenir la mer, je m'embarquai pour aller chercher le détachement. J'emmenai un bouc, deux chèvres, un verrat, une jeune truie de race anglaise, que je donnai à un des principaux habitans, avec diverses graines pour ajouter aux productions de ce pays. Je pénétrai dans l'intérieur des terres accompagné de cet habitant. Le terrain était partout en friche, le sol pierreux et maigre, mais cependant couvert d'arbrisseaux et de plantes qui répandaient dans l'air le parfum le plus agréable. Les habitations étaient rares et éparses; la population de l'île me parut devoir monter à plus de cinq cents personnes. Les usages de leur vie domestique étaient à-peu-près ceux de Taïti; mais partout où je passais, les Naturels se prosternaient, et ne se relevaient pas que je ne fusse hors de la portée de leur vue. J'eus occasion d'examiner l'intérieur de leurs ménages; je ne vis pas une seule fois les hommes et les femmes manger ensemble. Comme aux Taïtiens, la noix huileuse du dooe-dooe leur sert de flambeau pendant la nuit. Ils cuisent également leurs cochons dans un four, et suivent aussi l'usage de l'interdiction des mains ou *taboo* qu'ils prononcent *tafoo*.

M. Gore fut témoin de quelques cérémonies mystérieuses; par exemple une femme noya un

petit cochon qu'elle couvrit ensuite d'un petit fagot; une autre prenant un bâton frappa sur les épaules d'un homme qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Ces Insulaires paraissent avoir une vénération particulière pour les chouettes; ils les apprivoisent; ils ont aussi l'habitude de s'arracher une dent en certaine occasion. Il est remarquable que le même usage a lieu sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande à plus de deux mille lieues de distance. Lorsque M. Gore demanda aux Naturels de Tahoorâ, la raison de cette coutume bizarre, ils lui répondirent que cela était *teeha*; il n'obtint pas de plus grands éclaircissemens sur l'usage où ils sont de donner des touffes de cheveux en signe de respect et d'amitié.

Je ne connais de ce nouvel Archipel que cinq îles, nommées par les habitans *Woahoo*, *Atooi*, *Oneeheow*, *Oreehoua* et *Tahoorâ*. Tout ce que je sais de la première, qui est la plus orientale, c'est qu'elle est habitée. *Oneeheow* n'a guère que quinze lieues de circonférence; elle produit des ignames en abondance. Les habitans ont du sel qu'ils nomment *patai*, et qu'ils recueillent dans les marais; ils salent le porc et le poisson. *Oreehoua* est une île petite et élevée; je n'ai sur elle aucun renseignement. On m'a parlé d'une autre petite île basse

et déserte nommée *Tammata-Pappa*, et située aux environs de Tahoorā. Atooi est la plus étendue de toutes; elle a au moins dix lieues de longueur de l'est à l'ouest; si elle ne présente point les côtes délicieuses de Taïti, ni les fertiles plaines de Tongataboo, la disposition de son terrain la rend susceptible de culture et d'amélioration. L'eau y est en abondance; les vallées ou les terrains humides produisent du *toro* plus grand que dans aucune autre île, et les lieux élevés, des patates douces pesant jusqu'à douze et quatorze livres. On y trouve l'arbre à pain, les cocotiers, les ignames, le *kappa* des îles des Amis, ou l'*arum* de la Virginie, l'*etooa*, la *gardenia* odoriférante, ou le jasmin du Cap; beaucoup de dooe-dooe dont l'huile sert à éclairer; la *marinda citrifolia*; une espèce de *convolvulus*, l'*ava* ou le poivre enivrant, et un grand nombre de calabasses.

Les cochons, les chiens et les poules y sont de la même espèce que dans les autres îles de cet Océan. La taille des Naturels est ordinaire, mais ils sont robustes; leurs traits n'ont rien de remarquable; leur physionomie annonce plus de franchise et de bonté que de finesse et d'intelligence; ce sont tous d'excellens nageurs; nous vîmes même des femmes ayant leurs enfans à la mamelle se jeter à la mer, et traverser une éten-

due effrayante sans incommoder leurs nourrissons.

On ne peut faire que des conjectures sur la population de l'île d'Atooi; elle peut renfermer soixante villages pareils à celui qui faisait face aux vaisseaux. Celui-ci avait à peu-près cinq cents maisons; ainsi, en admettant cinq personnes pour chaque maison, on porterait la population à trente mille âmes. Nous vîmes quelquefois trois mille Insulaires assemblés sur la rive, et sans doute qu'il ne s'y trouvait pas plus d'un dixième des habitans. J'ai donné à ce groupe le nom d'ILES SANDWICH, en l'honneur du premier lord de l'Amirauté.

J'observerai que ces Insulaires, contre l'usage universellement répandu dans toutes les autres îles de cette mer, n'ont pas les oreilles percées, et ne songent point à y mettre des ornemens. Les deux sexes portent néanmoins des colliers faits de petites cordes noires, pareilles à nos cordons de chapeaux, ou des rangées de petits coquillages, ou des guirlandes de fleurs sèches de la mauve de l'Inde. La plupart y suspendent une petite figure d'hommes en os poli, de trois pouces de long. Les femmes ont encore des bracelets d'écaille et de morceaux de bois noir, incrustés d'ivoire, quelque fois de dents de goulou, dont la pointe est coupée et garnie d'un cordon qu

les ferme sur le poignet. Quelques hommes portent à leur tête des plumes d'oiseaux du Tropique, ou des plumes de coq attachées autour d'un petit bâton bien travaillé, de deux pieds de longueur; ils y attachent aussi une queue de chien blanc. Leur tatouage varie à l'infini.

Ces Insulaires vivent en bourgades, mais rien n'annonce chez eux aucun système de défense. Les habitations sont placées sans ordre et sans alignement. Leur grandeur n'est pas uniforme, quelques-unes ont quarante à cinquante pieds de long sur vingt ou trente de large, d'autres ne sont que des chaumières. La forme de ces maisons ressemble assez à celle d'une meule de foin ou de blé; elles sont obliques, et l'on s'en fera une idée plus nette en supposant le toit d'une grange posé à terre, de manière à former un faite élevé et aigu, avec deux côtés si bas qu'on puisse à peine les discerner de loin. Les bords du toit touchant la terre, la maison se trouve parfaitement close tout autour; elle est couverte d'une herbe longue posée sur des chevrons placés assez régulièrement. L'entrée est indifféremment placée aux côtés ou aux extrémités; c'est un trou oblong, si peu élevé qu'il faut se traîner à genoux pour y passer; il est souvent fermé par quelques planches jointes ensemble qui, ne portant pas sur des gonds, s'ôtent à volonté; on

n'a d'autre jour que par cette ouverture. Si ces maisons offrent une retraite commode contre le mauvais tems, elles paraissent peu convenables pour un climat si chaud : du reste elles sont tenues fort proprement. Le plancher est couvert d'herbessèches, sur lesquelles on étend des nattes pour s'asseoir ou pour dormir. Tous les ustensiles sont placés sur une espèce de banc de trois pieds de haut, à l'un des bouts de la maison ; ils consistent enalebasses qui servent de vases pour contenir de l'eau, en paniers, tasses et assiettes de bois.

L'habitude qu'ils ont de saler le poisson semblerait annoncer que cette côte n'est pas toujours poissonneuse ; autrement auraient-ils songé à conserver artificiellement une nourriture qu'ils pouvaient se procurer chaque jour dans sa fraîcheur ? Ce raisonnement serait néanmoins détruit par l'usage où ils sont également de saler leur porc. Leur sel est assez fin ; il est de couleur rouge ; ce qui vient sans doute de l'alliage de la terre qui s'y mêle dans l'endroit où il se forme.

Leurs amusemens sont très-variés. Ils ont certaines danses, que nous ne vîmes cependant pas exécuter, dans lesquelles ils se parent de leurs bonnets et de leurs manteaux de plumes. Les deux seuls instrumens de musique qui frap-

pèrent nos regards, étaient fort grossiers; l'un n'avait guère que le son d'une crécelle. C'est une espèce de cône renversé auquel est attachée l'écorce d'une grosse citrouille; on agite l'instrument, et dans la citrouille est quelque chose qui fait du bruit. L'autre consiste en un vase de bois et deux baguettes, et voici comment un Insulaire en joua devant nous. Il tenait d'une main l'une des baguettes, comme nous tenons un violon, et avec l'autre il frappait dessus, tantôt vivement, tantôt lentement; son pied frappait en même tems sur le vase renversé par terre, et il produisait ainsi des sons qui n'étaient pas sans agrément. Quelques femmes chantaient au son de cet instrument un air tendre que nous écoutâmes avec plaisir. Ils ont des jeux de boules et des jeux de palets.

Leurs armes sont des lances et des dards d'un bois couleur de noyer et bien poli; un des bouts est barbelé et l'autre aplati et en pointe: mais ils ont une espèce de poignard qu'aucun n'a remarqué dans les îles de la mer du Sud; cette arme a un pied et demi de long, avec une pointe aiguë à l'un des bouts et quelquefois à tous les deux; elle s'attache à la main avec un cordon, sert dans les combats corps à corps, et paraît surtout fort propre à poignarder un ennemi. Quelques-unes de ces dagues peuvent

être appelées un double poignard : elles sont acérées par les deux bouts pour frapper en tout sens ; la poignée est alors dans le milieu. Ils ont aussi des arcs et des flèches.

Ces peuples ont beaucoup d'adresse et d'industrie. Leur principale manufacture est la fabrication des étoffes qu'ils font avec l'écorce du *morus papyrifera*, et de la même manière sans doute qu'à Taïti et à Tongataboo. Le tissu quoique plus serré est peut-être inférieur, mais le peuple d'Atooi, par la prodigieuse variété des dessins, montre une grande supériorité dans la teinture ou les couleurs. On dirait, en voyant tous ces dessins, qu'ils ont copié dans nos magasins les modèles les plus élégans de la Chine et de l'Europe. Ils font aussi des nattes blanches qui probablement servent quelquefois d'habits, car ils les mettaient sur leur dos en les offrant en vente.

Leurs citrouilles sont ornées de triangles, de lignes ondées, et d'autres figures de couleur noire, comme on le pratique dans la Nouvelle-Zélande. Ils ont aussi une manière de vernir. Leurs vases de bois pour boire l'*ava*, sont faits d'*étooa* ou de *cordia*, aussi bien et peut-être mieux polis que s'ils étaient façonnés au tour. Ils ont aussi de petits éventails carrés de nattes ou d'osier, avec des manches, de forme pyrami-

dale, et auxquels se voit un tissu de cheveux ou de bourres de coco, très-agréable à la vue.

Les seuls outils de fer que nous aperçûmes chez ces peuples, étaient un hameçon brisé, de deux pouces de long, emmanché dans un morceau de bois; et un petit instrument tranchant qui nous parut venir de la pointe d'un large sabre. La possession de ce fer et la connaissance générale qu'ils avaient de son usage, ne sont pourtant pas une preuve qu'un autre navigateur européen les ait visités avant moi. Cette supposition ne se concilierait même point avec leur extrême surprise à la vue des vaisseaux, et leur ignorance absolue où ils étaient de l'usage des armes à feu. Il est bien des manières d'acquérir l'idée de l'existence du fer, de parvenir même à posséder des morceaux de ce métal, sans avoir de liaison directe avec ceux qui en font usage. Il est hors de doute, que tous les Insulaires de cet immense Océan en ignoraient l'existence, avant que Magellan en eût ouvert la route; mais depuis cette époque, Mendana, Quiros, Lemaire, Schouten, Tasman et plusieurs autres ont laissé du fer dans toutes les îles où ils ont passé, et ce métal a pu se répandre de là dans celles qui n'avaient pas été visitées. Une preuve à l'appui de cette hypothèse, c'est que Poulaho possédait celui que

le capitaine Wallis avait laissé à l'île de Boscawen, autrement Neeootaboo-Taboo, île située à plusieurs degrés au nord de Tongataboo. Les peuples de Taïti et des îles de la Société devaient certainement la connaissance du fer à celui qu'ils avaient pu recueillir des débris du naufrage de Roggewin sur les îles Pernicieuses. N'avons-nous pas vu ensuite des Naturels de Taïti et des îles voisines que la tempête avait jetés sur l'île de Wateoo? sans doute ils seront parvenus aisément à donner à leurs nouveaux hôtes l'idée de ce métal précieux. Les habitans de l'île d'Hervey avaient, à leur tour, appris de ceux de Wateoo, à le rechercher avec empressement. Ces faits expliquent assez comment la notion du fer s'est propagée dans tout cet Océan, dans les îles mêmes qui n'ont jamais eu de communication avec les Européens.

Les Insulaires d'Atooi et d'Oneeheow ont pu le connaître dans leurs relations avec les Naturels des îles des Larrons, que les Espagnols ont sans cesse fréquentés, dans le voyage de Magellan; et si la trop grande distance laisse de l'incertitude sur cette supposition, ne reste-t-il pas au vent l'immense continent de l'Amérique, où les Espagnols sont établis depuis plus de deux siècles? Combien ne sera-t-il pas arrivé de naufrages sur ces côtes pendant un si

long espace de tems? Il est donc naturel d'imaginer que les vents alisés de l'est auront porté quelques-uns de ces débris garnis de morceaux de fer aux îles éparses sur ce vaste Océan.

La langue des Naturels des îles Sandwich n'est pas simplement un dialecte de celle de Taïti, c'est l'idiôme entier dans toute sa perfection. Rien de guttural dans la prononciation comme chez les Zélandais, nul mélange d'inflexions dures et douces comme aux îles des Amis, c'est la prononciation taïtienne dans toute sa douceur, c'est le même accent avec les mêmes repos; ils ont conservé jusqu'à la même mesure et la même cadence dans leurs chants.

Comment expliquer la manière dont une seule nation a pu se répandre dans tant d'îles éloignées l'une de l'autre, et semées sur tous les points de cette mer immense? On la trouve du sud au nord, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux îles Sandwich; et dans une autre direction depuis l'île de Pâques jusqu'aux Hébrides; c'est-à-dire, qu'elle embrasse soixante degrés de latitude, ou douze cents lieues du nord au sud, et quatre-vingt trois degrés de longitude, ou seize cent soixante lieues, de l'est à l'ouest. Nous ignorons jusqu'où ses colonies peuvent s'étendre encore au-delà; mais assurément, d'a-

près les connaissances acquises dans ces divers voyages , on peut prononcer , sans crainte de se tromper , que c'est la nation du globe , si non la plus nombreuse , au moins la plus étendue.

Si, dans le dernier siècle, les Espagnols avaient découvert les îles Sandwich , ils n'auraient pas manqué de profiter d'une si bonne situation ; ils auraient fait d'Atooi ou de l'une des îles voisines , un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont tous les ans d'Acapulco à Manille. Elles se trouvent presque à moitié chemin d'Acapulco à Guam, une des Larrones, qui est actuellement leur seule relâche en traversant la mer Pacifique , et le détour pour y toucher n'est pas d'une semaine de navigation. Ils n'auraient point d'ailleurs risqué de perdre leur passage , puisqu'elles gisent dans le ressort des vents alisés de l'est. Ces îles n'eussent pas été moins utiles à nos flibustiers , lorsque souvent ils passaient de la côte d'Amérique aux Mariannes , ayant à peine des vivres et de l'eau pour ne pas mourir de faim. Combien aussi le lord Anson se serait cru heureux , et combien de peines et de fatigues ne se fût-il pas épargnées , s'il eût soupçonné qu'il y avait à mi-chemin entre l'Amérique et Tinian , un groupe d'îles en état de pourvoir à tous ses besoins !

La longitude des îles Sandwich fut déterminée dans la rade de Wymoa à  $200^{\text{d}} 13' 0''$  est; la latit. de la même rade, à  $21^{\text{d}} 56' 15''$  nord.

## CHAPITRE XIV.

ARRIVÉE sur la côte occidentale d'Amérique. — Entrée de Nootka, ou du roi Georges. — Naturels. Leurs cérémonies à la première entrevue. Leurs harangues. Leurs chants. — Pirogues ennemies. Pacification. — Excursions dans l'intérieur du pays. Divers incidens. — Détails sur ces peuples.

DÈS que la *Découverte* nous eut joints, nous poursuivîmes notre route au nord; le 30 février notre latitude était de 30<sup>d</sup> nord, et notre longitude de 206<sup>d</sup> 15' est. Quoique nous fussions dans une latitude avancée et en plein hiver, le froid ne se faisait encore sentir que très-peu le matin et le soir. C'est une preuve de l'influence de la chaleur du soleil dans toutes les saisons à trente degrés de chaque côté de la ligne: après quoi la progression n'a plus de proportion. C'est absolument un effet de la direction des rayons du soleil, indépendamment de la distance. Enfin, le 7 mars, à la pointe du jour, par 44<sup>d</sup> de latitude boréale, nous aperçûmes la côte de l'Amérique septentrionale que sir François Drake a nommée Nouvelle-Al-

bion. La terre forme une pointe qui fut nommée cap *Foul'weather* ou *du mauvais Tems*, à cause du mauvais tems qui ne tarda point à nous tourmenter. Le 11 nous n'en étions éloignés que de sept lieues, mais nous n'aperçûmes point de rade, et le tems étant fort incertain, il fallut remettre au large vers le sud-ouest.

Peut-être l'aspect de cette terre est-il agréable en été; mais la neige qui couvrait alors toute la côte, lui donnait une apparence fort triste. Les petites vallées en étaient si remplies, qu'on les aurait aisément prises de loin pour la continuation des collines. Le 12 je reconnus successivement le cap *Perpetua*, le cap *Grégoire*, et le cap *Blanc*, vu ou découvert par Martin d'Aguilar, le 19 janvier 1603. Le vent qui soufflait par rafales, passa tout-à-coup à l'ouest-nord-ouest, et augmenta bientôt au point de former une tempête. La bourrasque était violente, et il tombait beaucoup de neige ou de verglas; je ne songeai qu'à fuir la terre, en dirigeant au sud. Il fallut pour éviter de faire côte, avoir plus de voile dehors que peut-être les vaisseaux n'en pouvaient porter. La tempête dura jusqu'au lendemain; mais le tems devint très-variable, les calmes et les orages se succédèrent tour-à-tour, et ce ne fut qu'au bout de sept jours que les vaisseaux osèrent se rapprocher de terre,

Le 22 , entre une petite montagne arrondie qui semblait une île, et l'extrémité septentrionale de la terre , se montrait une petite ouverture , qui me donna l'espérance d'y trouver une rade ; mais je reconnus bientôt qu'une terre basse remplissait cette ouverture. Je donnai à la pointe septentrionale le nom de cap *Flattery* ( cap Trompeur ). Toute la côte de cette partie est assez également élevée , et bien garnie de bois. Elle paraît fertile , et l'aspect en est agréable. C'est précisément par cette latitude que les géographes placent le prétendu détroit de Juan de Fuca. Je ne vis rien de semblable à un détroit , toutes les probabilités sont contre son existence.

Le tems redevint bientôt aussi orageux qu'au paravant. Un vent soufflait sans cesse de l'ouest , ou du nord-ouest. Si quelquefois il se modérait le soir et tournait vers le sud , c'était toujours un avant-coureur de la tempête ; elle était plus violente quand elle soufflait du sud sud-est , et toujours elle était accompagnée de pluie et de verglas. Quand elle avait duré quatre ou six heures , elle était remplacée par un ouragan du nord-ouest , qui ordinairement amenait le beau tems.

Les vaisseaux étaient au large pendant toutes ces bourrasques ; le 29 ils portèrent au nord-

est, d'où j'aperçus de nouveau la terre. L'aspect de cette côte était fort différent de tout ce que nous avions vu jusqu'alors. C'était partout de hautes montagnes, dont les sommets étaient couverts de neige; mais les vallées et toute la bordure du rivage, tant haute que basse, étaient couvertes d'arbres majestueux qui ne semblaient qu'une vaste et superbe forêt. L'extrémité sud - est de cette terre offre une pointe basse, en dehors de laquelle sont des brisans formés par des rochers submergés; ce qui lui fit donner le nom de *Pointe des Brisans*. Elle est par  $49^{\text{d}} 15'$  de latitude septentrionale, et  $233^{\text{d}} 20'$  de longitude orientale. L'autre extrémité fut nommée *Pointe-Woody* (Pointe-Boisée); c'est une terre élevée et assez saillante au sud-ouest. Les deux pointes forment une large baie, que j'appelai *Baie de l'Espérance*, en me flattant, d'après l'aspect de la terre, d'y trouver une bonne rade, et pour cette fois je ne m'étais pas trompé.

Nous nous aperçûmes bientôt que la côte était habitée. Trois canots vinrent auprès de la *Résolution*; ils portaient deux, trois et six hommes. Un des Naturels fit une longue harangue, avec des gestes qui paraissaient être une invitation de débarquer. Il jetait en même tems des plumes vers nous, et un autre jetait

des poignées d'une poudre rouge. L'orateur était vêtu d'une peau. Il tenait dans chaque main quelque chose qu'il secouait, et qui donnait un son pareil à celui des grelots. Lorsqu'il fut las de pérorer, d'autres firent les mêmes exhortations, mais avec moins de véhémence. Ils se mirent ensuite à converser ensemble sans le moindre signe de crainte ou de défiance; et l'un d'eux nous chanta un air plein de douceur et d'une mélodie à laquelle nous étions loin de nous attendre; le mot *haela* était le refrain de sa chanson. Une brise nous ayant alors approchés de la côte, nous vîmes jusqu'à trente-deux pirogues autour de la *Résolution*. Chacune était montée de sept à huit personnes, hommes et femmes. Un de ces canots était remarquable par une proue où l'on avait peint un œil et un bec d'oiseau d'une grandeur prodigieuse. Il s'y trouvait un chef qui n'attirait pas moins les regards par son accoutrement bizarre; une multitude de plumes pendaient de sa tête, et il était peint d'une manière extraordinaire. Il tenait à la main un morceau de bois sculpté, représentant un oiseau, avec lequel il faisait un bruit de castagnettes, en prononçant une harangue d'un ton criard.

La conduite de ces Naturels était fort pacifique, et loin d'annoncer aucune intention hos-

tile ; cependant on ne put engager aucun d'eux à monter à bord des vaisseaux. Ils cédaient volontiers tout ce qu'ils avaient , et prenaient ce qu'on voulait bien leur donner en échange ; ils aimèrent surtout le fer dont ils paraissaient connaître très-bien l'usage. Plusieurs de ces canots passèrent la nuit le long du bord de la *Résolution*. Après avoir découvert un si bon abri dans un détroit où les habitans de la côte annonçaient une conduite amicale et hospitalière, nous eûmes encore le bonheur de trouver un havre commode et favorable à nos réparations. Il y avait une anse à la proximité.

Le 30 une foule de pirogues entoura les vaisseaux. Il s'établit un trafic qui fut conduit des deux côtés avec la plus exacte probité. Les Naturels nous vendirent des peaux de divers animaux , comme ours , loups , renards , daims , lapins d'Inde , putois et surtout des loutres de mer , qu'on trouve aux îles qui sont à l'est de Kamtchatka. Outre des peaux dans leur forme naturelle , ils en apportaient aussi de travaillées en divers vêtemens ; ils offraient une étoffe faite d'écorce d'arbre ou de quelque plante , comme le chanvre ; des armes , telles qu'arcs , flèches et dards ; des hameçons et des instrumens de diverses espèces ; une sorte de couverture ou d'étoffe de laine , des sacs pleins d'ocre rouge ;

des morceaux de sculpture, de la verroterie ; plusieurs petits ornemens de cuivre ou de fer, en forme de fer à cheval qu'ils suspendent à leur nez ; plusieurs ciseaux ou morceaux de fer, montés sur des manches. La possession de ces métaux montrait qu'ils avaient été visités déjà par quelque nation policée, ou qu'ils avaient des liaisons avec des nations de leur continent, qui ont des relations avec les Européens. Ils nous offrirent des objets de commerce plus extraordinaires : c'étaient des crânes et des mains d'hommes qui n'étaient pas tout-à-fait dépouillés de leur chair. Ils firent clairement entendre qu'ils avaient mangé ce qui manquait, et nous reconnûmes que ces crânes et ces mains avaient été sur le feu. Ils échangèrent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou de fer-blanc, des clous, des miroirs et des boutons ; mais ils refusaient la verroterie, et toute espèce d'étoffe.

Si ces Insulaires avaient éprouvé d'abord quelque méfiance, elle parut bientôt s'être dissipée ; ils montèrent sur le pont avec beaucoup de liberté, et se mêlèrent avec nos matelots de la manière la plus franche. Mais nous eûmes occasion de reconnaître qu'ils n'avaient pas moins d'inclination au vol que tous ceux que nous avions visités ; beaucoup plus dangereux, à cause

de leurs outils de fer, dès qu'on tournait le dos, ils coupaient les cordages pour dérober les anneaux et d'autres pièces essentielles aux manœuvres. Quoiqu'on les surveillât, ils réussirent à dérober un grand crochet pesant de vingt à trente livres, et plusieurs autres objets de même espèce. Ils dépouillèrent nos chaloupes de tous les morceaux de fer qui leur parurent valoir la peine d'être emportés. L'un d'eux amusait la sentinelle d'un côté, tandis que de l'autre, ses compagnons déployaient leur dextérité. Il est vrai qu'il ne nous était pas difficile de découvrir les voleurs, car ils s'accusaient mutuellement; cependant le coupable avait peine à lâcher prise, souvent il fallait employer la force.

Quand les vaisseaux furent bien amarrés, on se hâta de mettre à terre les observatoires. Un détachement fut envoyé avec un officier pour faire du bois, et nettoyer les environs de l'aiguade. D'autres furent employés à faire de la bière. La forge fut aussi établie pour les réparations nécessaires aux mâtures. Tous les jours, nous recevions des visites, et nous voyions à chaque instant des figures nouvelles. Ils avaient une manière assez singulière de s'introduire : les pirogues tournaient autour des deux vaisseaux, en ramant avec une grande vitesse; un chef était debout dans l'une d'elles, tenant un

dard ou une arme quelconque à la main , et ne cessant de parler ou plutôt de crier. Quelquefois l'orateur avait un masque représentant une figure d'homme ou d'animal , et au lieu d'une arme , il agitait un des grelots dont j'ai parlé. Souvent la cérémonie finissait par une chanson à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenait part ; ce qui produisait une harmonie assez agréable.

Le 4 avril au matin , nous eûmes une alarme sérieuse. Le détachement qui coupait du bois et remplissait les futailles , s'aperçut que les Naturesls s'armaient avec précipitation , et que ceux qui n'avaient point d'armes , préparaient des bâtons ou rassemblaient des cailloux. Dès que je fus averti , je fis mettre mon monde sur la défensive , mais nos craintes étaient mal fondées : ces préparatifs hostiles n'étaient pas dirigés contre nous , mais contre une tribu de leurs compatriotes qui venait leur livrer combat. En apercevant notre inquiétude , ils firent tout ce qu'ils purent pour nous détromper et dissiper nos soupçons. Ils avaient des sentinelles sur les deux pointes de l'anse , et l'on voyait sans cesse des canots aller et venir portant et rapportant des avis et des ordres au corps d'armée posté près des vaisseaux.

Enfin l'ennemi se montra en travers de la

pointe méridionale de l'anse ; l'escadre était de douze grandes pirogues et se rangea en bataille , mais elle ne fit aucun mouvement , parce qu'une négociation avait été entamée. Il y eut plusieurs pourparlers , et le différend parut s'arranger ; mais on ne permit point aux étrangers d'approcher des vaisseaux , ou de former aucune liaison de trafic avec nous. C'était là probablement le sujet de la querelle. Sans doute les étrangers demandaient d'avoir part au commerce des vaisseaux , et les habitans de l'*Entrée* où les bâtimens étaient à l'ancre , voulaient profiter seuls de cette aubaine.

Nous reconnûmes que la plupart des Indiens qui trafiquaient avec nous , allaient revendre à des tribus plus éloignées tout ce qu'ils tiraient des vaisseaux. Ils s'absentaient pendant quatre ou cinq jours , et on les voyait reparaître avec de nouvelles cargaisons de peaux ou de curiosités , dont les équipages faisaient tant de cas , qu'elles soutenaient toujours leur prix. Mais le plus grand avantage venait de ceux qui visitaient journellement les navires ; ils ne s'occupaient guère que de la pêche , et on partageait avec eux ce qu'ils prenaient. Ils fournissaient aussi une quantité d'huile de poisson de très-bonne qualité ; quelques-uns mettaient dans ce trafic un peu de supercherie , car les outres étaient

souvent à moitié remplies d'eau. Cette petite fraude, au surplus, ne méritait guère de devenir matière à dispute, puisque au fond nous payions avec des bagatelles. Cependant nous ne laissions pas que d'être embarrassés pour suffire à ces échanges. Les habitans ne voulaient que du métal. Le cuivre avait remplacé le fer. Tous les habits étaient dégarnis de leurs boutons, tous les bureaux de leur garniture; les bouilloires, les flambeaux, les boîtes de fer-blanc, tout y passa; ces Américains tirèrent plus des vaisseaux, que n'avaient fait tous les autres Insulaires.

Nous avons eu quinze jours de mauvais tems. Je profitai du premier moment favorable pour aller examiner le détroit. Le 20, je me rendis d'abord à la pointe occidentale, où je trouvai une bourgade dont les habitans étaient fort nombreux. Plusieurs familles logeaient sous le même toit; partout on me pressait d'entrer, j'acceptai plusieurs invitations; on étendait une natte à terre, et l'on me priait cordialement de m'asseoir. Presque partout les femmes étaient à l'ouvrage; elles fabriquaient des étoffes ou s'occupaient à saler des sardines. Pour les fumer, elles les suspendaient à de petites baguettes, d'abord à un pied de distance du feu, ensuite un peu plus haut, et ainsi par gradation

jusqu'au toit, tandis qu'elles étaient remplacées à mesure par de plus fraîches. Quand les sardines sont tout-à-fait desséchées, on les détache, on en fait des ballots et on les couvre de nattes, afin de les comprimer. La même méthode est employée pour conserver la morue et d'autres gros poissons; quelquefois pourtant on les sèche en plein air et sans feu.

Sur la côte occidentale, je remarquai les ruines d'un village. Les principaux supports des maisons existaient encore. On voyait aussi des ustensiles de pêche, qui paraissaient abandonnés; c'étaient des ouvrages d'osier plus ou moins serrés, en raison de la grosseur des poissons auxquels ils étaient destinés. Derrière ce village est une plaine de plusieurs arpens, couverte des plus grands pins qu'il soit possible de voir. Arrivé sur l'autre rive du détroit, je trouvai que la terre à l'abri de laquelle les vaisseaux étaient mouillés, formait une île. Il s'en trouvait à l'ouest de celle-là plusieurs petites et éparses. J'arrivai dans une autre bourgade où je fus accueilli avec moins d'empressement que dans la première. C'était pourtant moins par la disposition peu favorable du peuple, que par celle d'un des chefs qui ne voulut me laisser entrer dans aucune maison. Il me suivit partout, ne cessant de témoigner, par des gestes expressifs,

son impatience de me voir partir. En vain je cherchai à le gagner par des présens, il les accepta, et n'en fut pas moins difficile. Les jeunes femmes paraissaient moins contrariées par notre présence. Elles se revêtirent à la hâte de leurs plus beaux habits, et nous accompagnant, se mirent à chanter en chœur des airs qui nous parurent assez agréables.

Parmi les divers échanges qu'on avait faits en mon absence, nos messieurs avaient reçu en troc deux cuillers d'argent que nous jugeâmes de fabrique espagnole. Un Naturel les portait à son cou comme un ornement : ces Indiens venaient du sud-est, de l'autre côté du détroit, et paraissaient posséder plus de fer que ceux de l'Entrée.

Le 22, nous reçûmes la visite de douze ou quatorze canots qui venaient du sud. Dès qu'ils eurent tourné la pointe pour entrer dans l'anse, ils s'arrêtèrent et restèrent en groupe une demi-heure, à deux ou trois cents verges des vaisseaux. Je crus d'abord qu'ils avaient peur d'approcher; mais ce retard était causé par les préparatifs du cérémonial d'usage à la première entrevue. Ils s'avancèrent en corps vers les vaisseaux; tous les hommes étaient debout et chantaient. Quelques-uns de leurs airs étaient d'une mesure pressée; ils accompagnaient leurs sons

de mouvemens de mains très-réguliers, ou frappaient à l'unisson de leurs rames sur les bords des canots et faisaient mille autres gestes expressifs. Chaque strophe finissait par une pause de quelques minutes; ils recommençaient alors, et prononçaient tous fortement le mot *hooee!* comme en refrain. Après cet échantillon de leur musique que chacun de nous écouta avec une sorte d'admiration pendant une demi-heure, ils vinrent le long des vaisseaux, et les échanges commencèrent.

Après cette visite, nous allâmes, M. Clarke et moi, avec deux chaloupes, au village de la pointe occidentale de l'Entrée, aux environs duquel j'avais remarqué, la veille, une grande abondance de très-bonne herbe; et il était nécessaire d'en embarquer une petite provision pour le peu de chèvres et de brebis qui nous restaient. Les habitans nous accueillirent avec de grandes démonstrations d'amitié, et dès que nous eûmes débarqué, j'ordonnai qu'on se mît à faucher. Je ne présumais pas que les Naturels fissent la moindre difficulté de nous laisser recueillir une chose dont ils ne faisaient aucun usage. Cependant je me trompais. Dès que les matelots se mirent à l'ouvrage, quelques habitans s'y opposèrent, en disant qu'il fallait *ma-kook*, c'est-à-dire, acheter. Je conclus aussitôt le

marché avec une douzaine d'habitans , qui tous prétendaient à la propriété de cette herbe , et je crus ensuite avoir le droit de faire faucher partout où je voudrais ; mais l'affaire n'était pas terminée : la manière libérale dont les premiers propriétaires prétendus avaient été payés , m'attira de nouvelles réclamations , et il ne semblait pas y avoir un brin d'herbe qui n'eût son propriétaire particulier. Il se trouva tant de gens à satisfaire , que bientôt mes poches furent vides. Lorsqu'ils virent qu'en effet je n'avais plus rien à donner , ils cessèrent leurs importunités et notre fauchage s'acheva librement.

De toutes les peuplades non civilisées des îles de cet Océan, les habitans de l'Entrée sont ceux qui m'ont paru avoir les notions les plus exactes sur le droit de propriété ; ils avaient d'abord voulu faire payer l'eau et le bois que nos gens embarquaient , et j'aurais certainement souscrit à leurs réclamations si je m'étais trouvé sur le lieu. Nos travailleurs n'y firent pas la moindre attention , et les Naturels prirent le parti de les laisser en repos , voyant qu'ils étaient bien résolus de ne rien payer ; mais ils se firent un mérite de leur condescendance , et toujours ensuite ils nous rappelaient qu'ils nous avaient laissé prendre du bois et de l'eau par pure amitié.

Le 26, les vaisseaux démarrèrent et furent remorqués hors de l'anse. Comme j'allais donner le signal du départ, le vent passa au nord, et l'on eut une brume épaisse. Le mercure baissa extraordinairement dans le baromètre, tout annonçait une tempête qui se préparait dans la partie du sud. La nuit approchait, je balançai quelque tems si j'oserais appareiller ou si j'attendrais au lendemain ; mais l'impatience de continuer mon voyage, la crainte de perdre cette occasion de sortir du détroit, firent sur moi plus d'impression que l'apparence d'un danger ; et je fis mettre à la voile.

Les Naturels, les uns à bord des vaisseaux, les autres dans leurs canots, nous suivirent jusqu'en dehors de l'Entrée. Un des chefs, qui m'avait pris en grande affection, fut des derniers à nous quitter. A son départ, je lui fis un petit présent, et il me donna en retour une peau de castor d'une valeur beaucoup plus considérable. Pour n'être pas moins libéral, j'ajoutai un nouveau présent à ceux qu'il avait déjà reçus : alors il ôta son manteau de castor auquel je le savais fort attaché, et me força de l'accepter. Sensible à ce trait de générosité, et ne voulant pas que son amitié pour moi lui fût préjudiciable, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre. Ce présent le combla de joie. Il me

pressa beaucoup , ainsi que tous ses compatriotes , de revenir sur leur côte. Ils nous promirent de faire de grosses provisions de peaux. Si quelque bâtiment les visite après moi , je suis persuadé qu'il les trouvera pourvus d'une grande quantité de fourrures qu'ils céderont à bon marché.

En arrivant à ce détroit ou bras de mer , je lui avais donné le nom d'*Entrée du roi Georges* ; mais je sus ensuite que les Naturels l'appelaient *Nootka*. Son ouverture se trouve au côté oriental de la baie de l'Espérance. Le climat est infiniment plus doux que celui de la côte orientale d'Amérique par la même latitude. On trouve dans les forêts le pin du Canada , et le cyprès blanc (*cypressus thyoides*) et deux ou trois autres espèces qui forment presque le tiers des arbres. Les animaux de mer , aperçus près des côtes , étaient des baleines , des marsouins et des veaux marins. Le pays n'a point encore de cochons , de chiens ni de chèvres. Ces Indiens ne connaissent point les rats ; ils appelaient ceux qu'ils virent dans les vaisseaux , du même nom que leurs écureuils. Parmi les peaux d'ours , de daims , de renards et de loups qu'ils nous vendirent , il s'en trouvait souvent de loutres marines. La fourrure de ces animaux est la plus fine et la plus douce de

toutes. Suivant M. Coxe, les Russes vendent aux Chinois, à Kiachta, les peaux des loutres vieilles ou de moyen âge, de quatre-vingts à cent roubles chaque, c'est-à-dire, quatre à cinq cents livres tournois. La découverte de cette partie de l'Amérique septentrionale, où se trouve un objet de commerce d'une si grande valeur, n'est donc pas une chose indifférente.

Les oiseaux sont rares, quant aux espèces et quant au nombre. Ceux qu'on y voit sont si farouches que probablement les Naturels leur font continuellement la guerre. S'ils ne les mangent pas, ils les recherchent au moins pour leurs plumes, dont ils se servent comme ornemens. Nous remarquâmes, dans les bois, des corbeaux et des corneilles assez semblables à ceux d'Angleterre; un geai ou pie bleuâtre; les roitelets ordinaires, les seuls que nous ayions entendu chanter; la grive du Canada ou de passage, et un très-grand nombre d'aigles bruns à tête et queue blanches, qui fréquentent ordinairement la côte, mais qui, dans les mauvais tems, viennent dans le détroit et se perchent quelquefois sur les arbres. Parmi les peaux desséchées qu'apportaient les Insulaires, nous reconnûmes celles d'un petit faucon, du héron, du martin-pêcheur d'Amérique à large crête. Je remarquai de plus des piverts, des pinçons,

des colibris et quelques oiseaux de mer , tels que des mouettes , des goëlands , des cormorans , des plongeurs et des cygnes.

Les poissons y sont en plus grand nombre , mais les espèces ne sont pas fort variées. On y trouve en abondance le hareng ordinaire , une autre espèce plus petite , deux sortes de brèmes , l'une blanche ou couleur d'argent , l'autre d'un brun doré , puis des anchois et des sardines. On trouve dans les rochers de grosses moules , des petoncles , divers autres coquillages , et deux espèces de crabes. Les côtes fournissent du corail.

Les seuls reptiles que nous vîmes dans les bois étaient des serpens bruns , de deux pieds de long , rayés de blanc sur le dos et les côtés. Ils ne sont point dangereux , puisque les Naturels les tenaient à la main tout vivans.

Assurément, le fer et le cuivre que nous vîmes entre les mains des habitans ne viennent pas des mines du pays. Le seul minéral dont nous aperçûmes quelques indices , c'est une substance grossière et rouge de la nature de la terre ou de l'ocre , dont les Naturels se servent pour se peindre le corps , et qui sans doute contient un peu de fer.

Ces Sauvages sont , en général , au-dessous de la taille ordinaire ; mais ils ne sont pas minces

en proportion de leur petitesse. Ils ont le corps gros et arrondi, sans être musculeux; leur visage est communément rond et plein, quelquefois large, avec de grosses joues; le nez est écrasé vers sa base, le bout arrondi, et les narines ouvertes. Ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, et plus remplis de langueur que de vivacité. Ils manquaient de barbe pour la plupart; ce qui ne provient point d'une déféctuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins, car plusieurs d'entr'eux, et particulièrement les vieillards, avaient le menton garni d'une barbe épaisse: il en est même qui portent des moustaches qui partent de la lèvre supérieure, et descendent jusqu'au-dessous de la mandibule inférieure. Leurs jambes sont arquées et mal faites. Je n'ai pu vérifier la couleur de leur teint, parce que leur corps est tout couvert de saletés et de peintures: quelques-uns cependant consentirent à se dégrasser. Leur peau bien nettoyée égalait presque en blancheur celle des Européens. Les femmes ont à-peu près la même taille, le même teint et les mêmes proportions que les hommes. Nul agrément ne les distingue, et à peine en vit-on une seule, même dans la fleur de l'âge, qui témoignât le desir de paraître jolie.

Le vêtement ordinaire de ces Indiens est une

espèce de manteau de lin , bordé en haut d'une garniture étroite de fourrure, et en bas de franges ou de glands ; il passe sous le bras gauche , et vient s'attacher sur l'épaule droite , avec un cordon derrière et devant , ce qui leur laisse les deux bras libres ; il retombe également en couvrant le côté gauche , et laissant le côté droit à découvert , à moins qu'ils ne le fixent avec une ceinture de laine ou de natte grossière , ce qui est assez ordinaire. Sur cet habillement , qui descend jusqu'au-dessous des genoux , se met un petit manteau de la même étoffe , et garni des mêmes franges. C'est comme un plat rond couvert ; il est percé au milieu pour recevoir la tête ; il reste sur les épaules , descend jusqu'aux coudes , et couvre le corps jusqu'à la ceinture. Sur leur tête est un chapeau de la forme d'un cône tronqué , ou d'un pot à fleurs. Ce chapeau est d'une natte fine , orné dans le haut d'une touffe de glands de cuir , et on l'attache sous le menton.

En outre de ces vêtemens communs aux deux sexes , les hommes portent souvent un surtout de peaux d'ours , de loup ou de loutre marine , avec le poil en dehors. En général , leur habillement est bien adapté à leur climat , il est commode, et ne manquerait pas même d'élégance , s'il était tenu proprement ; mais , comme

ils se frottent sans cesse le corps d'une peinture rouge, ou d'une ocre grossière détrempée avec de l'huile, leurs vêtemens prennent une odeur rance et désagréable, et sont constamment gras. Cela leur donne un air gueux et dégoûtant; et, ce qui est pire, leur tête et leurs vêtemens fourmillent de vermine, qu'on les voit chercher et manger avec beaucoup de tranquillité.

Ces Indiens varient, par forme d'ornement, la couleur de leur visage; ils se barbouillent de noir, ou d'un rouge éclatant, ou de blanc. Cette dernière couleur leur donne un aspect affreux. La plupart ont les lobes des oreilles percés d'un large trou, et ils en font encore deux autres au-dessus; ils passent dans ces ouvertures de petits os, des tuyaux de plumes fixés sur de petites courroies de cuir, des coquillages, des glands de laine ou de petits morceaux de cuivre mince: quelques-uns se percent aussi la cloison du nez, ils y passent un cordon, ou y suspendent de petits morceaux de fer ou de cuivre, qui ont presque la forme d'un fer à cheval. Leurs poignets étaient garnis de bracelets formés de coquilles coniques. La cheville de leurs pieds était entourée de plusieurs courroies de cuir, ou de larges nattes faites de nerfs d'animaux.

En certaines occasions ils ceignent leur tête d'une mince écorce d'arbre, à laquelle ils attachent diverses grandes plumes, surtout celles d'aigle, ou qu'ils couvrent entièrement de petites plumes blanches. Leur visage est peint de deux couleurs, et chaque coup de pinceau ressemble à une balafre récente; quelquefois ils mettent un enduit d'un suif coloré, sur lequel ils tracent différentes figures, en sorte que leur face a l'air d'un morceau de sculpture. Cet accoutrement leur donne une mine vraiment terrible et grotesque; mais rien n'égale ce qu'on peut appeler leur attirail monstrueux. Celui-ci consiste en des masques de bois très-variés, qu'ils se posent sur le visage ou sur le front. Quelques-uns figurent une tête humaine avec des cheveux, de la barbe et des sourcils; d'autres imitent des têtes d'oiseaux ou de divers animaux terrestres et marins, tels que des loups, des daims, des marsouins, etc. Ces figures excèdent de beaucoup la grandeur naturelle. Elles sont peintes et souvent parsemées de particules de *mica*, qui en augmentent encore la difformité. D'autres fois ils couvrent leur visage d'un gros morceau de bois sculpté, qui représente une proue de canot, est peint de la même manière, et se projette en saillie à une très-grande distance. Ils aiment tant ces déguisemens, que l'un d'eux,

faute de masque , mit un jour sa tête dans une bouilloire de fer-blanc qu'on lui avait donnée.

J'ignore si la religion entre pour quelque chose dans cette mascarade ridicule , s'ils l'emploient dans leurs fêtes , s'ils ont pour but d'effrayer leurs ennemis , ou enfin d'attirer les animaux quand ils vont à la chasse : ce qu'il y a de certain , c'est que , dans les siècles d'ignorance et de crédulité , où l'on se passionnait pour le merveilleux , si des voyageurs avaient rencontré une troupe de Sauvages ainsi équipés , et s'ils n'avaient pas eu le tems de les examiner d'assez près , ils n'auraient pas manqué de croire et de faire croire aux autres qu'il existait une race d'êtres participant de la nature de la brute et de celle de l'homme. Lorsque ces Sauvages n'ont pas cet horrible accoutrement ; lorsqu'ils portent leurs vêtemens ordinaires , et conservent leur allure naturelle , leur physionomie n'offre aucune apparence de férocité. Ils paraissent , au contraire , d'un caractère flegmatique et paisible ; s'ils manquent de réserve , ils sont loin d'être babillards. Leur gravité vient peut-être moins d'une disposition naturelle que d'un sentiment de convenance , ou d'un système particulier d'éducation , puisque , dans leurs plus grands accès de colère , ils paraissent n'avoir ni gestes , ni expressions pour

rendre ce qu'ils éprouvent. Leurs discours publics ne sont guère que de courtes sentences prononcées avec énergie, et toujours du même ton; ils ne les accompagnent que d'un seul geste qu'ils répètent à chaque phrase, et qui consiste à balancer tout le corps en avant, tandis que les genoux se plient, et que les bras pendent sur les côtés.

Les peuples de Nootka sont naturellement doux, polis et dociles; quoique d'un tempérament flegmatique, ils s'emportent facilement, mais ils sont prompts à s'apaiser. Les passions, et notamment la curiosité, n'exercent pas sur eux un grand empire. Contens de se procurer les choses qu'ils connaissaient, ou dont ils avaient besoin, tout le reste leur était indifférent; la physionomie, les vêtemens, les usages des Européens si différens des leurs, la grandeur même et la construction des vaisseaux, loin d'exciter leur admiration, ne fixaient pas même leur attention. Malgré cette espèce d'apathie, ces peuples sont susceptibles d'émotions douces, ils aiment passionnément la musique; celle qu'ils font est grave et sérieuse, mais touchante. Leurs airs sont lents et majestueux; bien que très-souvent ils chantent en chœur, toujours ils observent parfaitement la mesure.

Les habitans de Nootka étaient voleurs dans

toute la force de l'expression. Ce qu'ils dérobaient était toujours un objet auquel ils attachaient une idée de valeur et d'utilité. Ce fut un grand bonheur qu'ils n'estimassent que les métaux : tout le reste au moins était à l'abri de leur rapine. Ils n'agissent pas avec plus de réserve entr'eux : le vol était presque toujours le motif de leurs querelles.

Il ne paraît pas qu'il y ait dans ce détroit d'autres habitans que ceux des deux bourgs ou villages que j'ai visités. Je ne crois pas que toute la peuplade excède deux mille ames. La bourgade qui est à l'ouest de l'Entrée, s'étend depuis le rivage jusque dans le voisinage d'un bois ; elle est bâtie sur le penchant d'une colline presque escarpée. Les maisons, si l'on peut donner ce nom à de chétives cabanes, sont disposées sur trois lignes, ou forment trois divisions en amphithéâtre, et celles-ci laissent sur leur longueur, à des distances inégales, des sentiers ou des passages étroits. L'ensemble de tous ces bâtimens n'a qu'une fausse apparence de régularité.

On peut regarder chaque division comme une seule, ou comme plusieurs cabanes indifféremment. Ces misérables habitations sont bâties avec aussi peu de soin que de goût. Les planches sont mal assemblées ; les portes ne sont que des

trons , placés irrégulièrement , et occasionnés par l'inégale longueur des planches. De l'intérieur , sa vue peut s'étendre d'un bout à l'autre de toute une division sans être interrompue ; les cabanes n'y sont séparées que par des commencemens , ou plutôt des vestiges de cloisons pratiquées pour la convenance des familles. Ce qui donne à la division entière l'air d'une étable , où se trouverait un double rang de loges , séparées par un large passage. De chaque côté des cabanes , s'élève à la hauteur de cinq ou six pouces , un petit banc recouvert de nattes , qui sert de siège et de lit à toute la famille. Le foyer est placé au milieu de l'habitation , mais sans âtre et sans cheminée.

Leurs principaux meubles sont des caisses de toute grandeur qu'ils placent en pile le long de la cabane. Ces caisses dans lesquelles ils serrent les vêtemens , les peaux , les masques , et ce qu'ils ont de plus précieux , sont quelquefois doubles , ou l'une sert de couvercle à l'autre. Souvent elles sont peintes en noir , garnies de dents de différens animaux , ou sculptées en reliefs qui représentent des oiseaux , des quadrupèdes , ou d'autres ornemens. Les ustensiles de ménage sont des seaux ou des baquets carrés pour conserver l'eau , des tasses , et quelques vases de bois pour mettre les mets

dont ils se nourrissent. Les filets et autres instrumens de pêche, et tout ce qui est à leur usage, traînent épars. La malpropreté et l'odeur infecte de ces cabanes, répondent bien au désordre et à la confusion qui y régne : elles exhalent une odeur empestée de graisse de poisson, d'huile de baleine et de fumée.

Quelques-unes de ces habitations sont cependant décorées de statues. Ce sont tout simplement des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de haut, placés séparément ou par couples dans l'endroit le plus apparent de la cabane. Le haut représente une figure d'homme : les bras, les mains se trouvent taillés dans les côtés : le tout est peint de différentes couleurs, et présente un ensemble monstrueux. Ces figures sont très-souvent cachées par une natte qu'on suspend devant elles, et les Naturels ne paraissent pas toujours disposés à les découvrir. S'il leur arrive de lever ce voile, ils parlent entr'eux d'une manière mystérieuse : sans doute qu'ils font des offrandes à ces hideuses figures ; du moins nous invitaient-ils à leur en présenter lorsqu'ils nous les montraient ; peut-être aussi ne les cachaient-ils ainsi que pour piquer notre curiosité, et nous porter à payer pour la satisfaire. M. Webber, qui a dessiné l'intérieur des ca-

banes , eut beaucoup de peine à obtenir la permission de copier une de ces figures ; chaque marché conclu était toujours suivi d'une nouvelle opposition , et il ne parvint à confectionner son travail qu'après avoir donné un à un tous les boutons de son habit.

La classe des jeunes gens est indolente et oisive. Nous les voyions presque toujours se vautrer au soleil , ou , semblables aux cochons , se rouler dans le sable , absolument nus. Ce mépris de toute honte ne se remarque que dans les hommes ; la pudeur est une vertu que les femmes paraissent aimer : toujours vêtues avec décence , elles tiennent une conduite honnête. Cette modestie et cette retenue qui distinguent si avantageusement leur sexe , sont d'autant plus louables en elles , que les hommes n'en paraissent nullement susceptibles.

Notre séjour dans le détroit ne fut pas assez long, pour prendre connaissance de leurs institutions politiques et religieuses. Je remarquai seulement qu'il y avait parmi eux une sorte de subordination : quelques-uns portent le nom ou le titre d'*Acweek* , et semblent avoir quelque prééminence sur les autres ; mais l'autorité de ces chefs ne me parut pas s'étendre au-delà de l'enceinte de la famille à laquelle ils appartiennent.

Ces *acweeks* ne sont pas toujours des vieillards; ce qui ferait conjecturer que ce titre se transmet par héritage.

Les statues gigantesques dont j'ai parlé, sont probablement leurs idoles. Nous n'avons cependant pas remarqué qu'on leur rendît aucun culte. Il se pourrait que ce fussent les images de leurs ancêtres, qu'ils révèrent comme des dieux, car en nous les montrant, ils prononçaient le mot *acweek*.

M. Anderson a recueilli plusieurs mots de leur langue. Elle n'aurait rien de rude et de désagréable, s'ils prononçaient avec moins de force, ou du moins avec un peu plus de douceur les lettres *k* et *h*. Ils ont un grasseyement, dont un arrangement quelconque des lettres de notre alphabet ne saurait exprimer le son. Je ne puis le représenter qu'en réunissant les lettres *lszthl*. C'est là une des terminaisons ordinaires, et quelquefois une des initiales de leurs mots. En voici quelques-uns.

LANGUE DES HABITANS DU DÉTROIT DE  
NOOTKA.

|                              |                    |
|------------------------------|--------------------|
| <i>Opulszthl</i> . . . . .   | Le soleil.         |
| <i>Onulszthl</i> . . . . .   | La lune.           |
| <i>Kahsheetl</i> . . . . .   | La mort.           |
| <i>Teeshcheetl</i> . . . . . | Lancer une pierre. |
| <i>Koomitz</i> . . . . .     | Un crâne humain.   |
| <i>Quahmiss</i> . . . . .    | Œufs de poisson.   |

Il est des lecteurs qui aiment à comparer les termes numériques des différentes nations : voici les mots par lesquels les peuples de Nootka expriment les nombres.

|                                    |                                    |
|------------------------------------|------------------------------------|
| <i>Tsawack.</i> . . . . Un.        | <i>Nofpo.</i> . . . . Six.         |
| <i>Akkla.</i> . . . . Deux.        | <i>Atslepoo.</i> . . . . Sept.     |
| <i>Katsitsa.</i> . . . . Trois.    | <i>Atlaquolihl.</i> . . . . Huit.  |
| <i>Mo, ou Moo.</i> . . . . Quatre. | <i>Tsawaquilthl.</i> . . . . Neuf. |
| <i>Sochah.</i> . . . . Cinq.       | <i>Hoeooo.</i> . . . . Dix.        |

S'il me fallait désigner par un nom particulier les habitans du détroit de Nootka, je les nommerais *Wakashiens*, du mot *wakash* qu'ils ne cessent de répéter, et avec lequel ils semblent exprimer l'applaudissement, l'approbation et l'amitié. Toutes les fois qu'un incident quelconque leur faisait éprouver de la satisfaction, ils s'écriaient tous ensemble : *wakash!*  
*wakash!*

---

## CHAPITRE XV.

TEMPÊTE à la sortie de Nootka. — Baie de Behring. — Ile Kaye. — Relâche dans l'anse du Prince-Guillaume. — Visites des Naturels. — Ils essaient de piller la *Découverte*. — Détails sur ces Sauvages. Seconde bouche qu'ils se font à la lèvre inférieure. Leurs ornemens. Leurs canots. Leurs armes, etc. Vocabulaire,

Nous avons remis en mer le 26, ainsi que je l'ai rapporté, et tout annonçait une tempête. Ces pronostics ne nous trompèrent point. Nous fûmes à peine hors de l'Entrée, que des vents violens nous assaillirent. La *Résolution* fit une voie d'eau, qui d'abord nous inquiéta beaucoup, parce que nous crûmes que l'ouverture était à deux pieds au-dessous de la ligne de flottaison, mais on vérifia qu'elle était au niveau de la mer, et quelquefois au-dessus lorsque le vaisseau était droit : une pompe suffit pour en arrêter les progrès. Je tins la haute-mer jusqu'au 30 : alors je marchai au nord quart-nord-ouest, afin de rallier la terre, et je fus fâché de ne l'avoir pas fait plus tôt ; j'avais dépassé l'endroit où les géographes ont placé le

prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. Ce n'est pas que j'ajoutasse aucune foi à des détails vagues, sans vraisemblance, et qui se détruisent d'eux-mêmes ; mais je desirais vivement pouvoir en prouver toute la fausseté, et mettre le fait hors de toute contestation.

Le lendemain, 1<sup>er</sup>. mai, nous nous trouvions par 55<sup>d</sup> 20' de latitude, et 224<sup>d</sup> 44' de longitude ; nous eûmes connaissance de la terre, et le 2, à quatre heures du matin, elle nous restait à six lieues de distance. C'est sans doute en cet endroit que le navigateur russe Tcherikow jeta l'ancre en 1741. Nous avions à l'est quart-sud-est la pointe septentrionale d'une ouverture qui ressemblait à une entrée. Nous doublâmes entre onze heures et midi, un groupe de petites îles, par 56<sup>d</sup> 48' de latitude ; et à cette même hauteur, ou plus au nord, la pointe méridionale d'une grande baie. Un promontoire situé dans la partie septentrionale de cette baie, s'étendait dans le nord, derrière une montagne élevée et arrondie. J'ai donné à la montagne le nom de *Mont-Edgecumbe*, et à la pointe de terre la plus avancée, celui de *Cap Edgecumbe*.

La côte, en s'éloignant du rivage, forme une chaîne de montagnes d'une grande élévation. Le mont Edgecumbe, qui se distinguait au milieu

de toutes ces hauteurs, était entièrement couvert de neige. En avançant au nord, nous vîmes la côte courir au nord et au nord-est, dans une étendue de six lieues; et là, elle forme une grande baie, que je nommai *Baie des Iles*, à cause du grand nombre d'îles et d'îlots qu'on y aperçoit. Il paraît que c'est dans cette même baie que les Espagnols trouvèrent un port, auquel ils donnèrent le nom de *Los-Remedios*, parce qu'il se présentait fort à propos. Le 3, nous découvrîmes une très haute montagne à pic, que je nommai *Mont Fair Weather* (de beaux tems). Le 4, j'eus en vue une rangée de montagnes couvertes de neige depuis la partie la plus haute, jusqu'à la côte de la mer. Cette chaîne est située sous la même latitude; ce pourrait bien être le mont Saint-Elie de Behring, et je lui ai laissé ce nom dans ma carte. Dans toute cette journée, nous aperçûmes des baleines, des veaux marins, des tortues, et plusieurs compagnies d'oiseaux dont la tête était couronnée d'une bande noire; un liseré de la même couleur terminait la queue et les ailes; les plumes de la gorge étaient d'une blancheur éclatante, et tout le reste d'un bleu foncé. Un canard dont la tête et le cou étaient d'un bleu tirant sur le noir, se reposait sur la surface de l'eau.

Je laissai à cette baie le nom de *Behring* en

l'honneur du navigateur qui l'a découverte. Derrière cette baie, un peu plus au sud, la chaîne des montagnes est interrompue par une plaine de quelques lieues d'étendue; comme au-delà rien ne borne la vue, il doit s'y trouver des terrains unis, ou peut-être que l'eau occupe cet espace. Le 10, à midi, nous n'étions pas à plus de trois lieues de la côte du continent. Je reconnus une île sur laquelle je débarquai avec un canot, dans le dessein d'examiner la mer de l'autre côté; mais l'élévation des collines et la difficulté des chemins qui étaient boisés, me firent abandonner mon projet. Je laissai sur une petite éminence, au pied d'un arbre, une bouteille qui renfermait un papier sur lequel étaient écrits les noms des vaisseaux, et l'époque de notre découverte. J'y ajoutai deux pièces d'argent de deux sous, frappées en Angleterre en 1772, que j'avais reçues, ainsi que plusieurs autres, du docteur Kaye, alors chapelain du roi, et aujourd'hui doyen de Lincoln; et pour lui offrir une marque de mon attachement, je donnai son nom à cette île. Elle a onze à douze lieues de long; mais sa plus grande largeur n'est pas de plus d'une lieue et demie.

La pointe sud-ouest présente un rocher nu qui s'élève considérablement au-dessus des ter-

rains qui se montrent par - derrière. On voit aussi , par le travers de cette pointe , un autre roc élevé , qui ressemble de loin à un château ruiné. L'île , près des rives de la mer , se termine par une pente stérile , couverte de fragmens de pierres , avec une plage étroite , semée de gros cailloux , qui , en quelques endroits , sont mêlés d'un sable argilleux et brunâtre. Les bords du rivage sont coupés par des gorges et des vallées , où des ruisseaux coulent avec impétuosité. Il est probable que ces ruisseaux ou torrens sont occasionnés par l'abondance des neiges , et se tarissent aussitôt qu'elles sont fondues.

Les vallées sont couvertes de forêts de pins , depuis la grève jusque vers le milieu de l'île , peut-être même un peu plus haut. Les arbres et arbustes qui couronnent l'île forment autour d'elle une ceinture , dont la largeur s'étend depuis le rivage jusques aux parties élevées du centre. Les arbres néanmoins y prennent beaucoup d'accroissement ; il en est qu'un homme ne pourrait embrasser , et dont la tige a quarante ou cinquante pieds de haut : je ne crois pas que les arbres qui croissent sur le continent voisin aient plus de grosseur et d'élévation. Tous les pins que produit cette île semblent être d'une seule espèce ; on n'y a vu ni le pin

du Canada, ni le cyprès : quelques-uns, qu'on a pris pour des aunes, étaient petits, et leurs feuilles n'étaient pas encore développées. Sur la lisière des rochers et sur la plupart des terrains inclinés était une espèce de gazon d'environ un demi-pied d'épaisseur, qui me parut être de la mousse ordinaire. Parmi les arbrisseaux, j'observai des groseilliers, des aubepines, une petite violette, dont les fleurs jaunes ont une odeur douce et agréable, et quelques plantes qui n'étaient pas encore en fleurs, l'une desquelles fut jugée à ses feuilles, par M. Anderson, être l'*heracleum* de Linnée.

Nous remarquâmes plusieurs espèces d'oiseaux de mer : des albatrosses, des mouettes, des plongeurs, des canards, de gros péterels, des nigauds et des goélands. Les nigauds étaient d'une grande taille, et avaient le corps tout noir : c'étaient probablement des cormorans aquatiques, de la plus forte espèce. En oiseaux de terre, nous vîmes une corneille et deux ou trois aigles. Comme nous débarquions, nous aperçûmes un renard ; il nous considéra quelque tems, et poursuivit tranquillement son chemin. Son poil était d'un jaune rougeâtre, comme quelques-unes des fourrures de Nootka. Rien ne nous indiqua que cette île eût d'autres habitans que des oiseaux et des bêtes fauves.

De retour à bord, je fis mettre à la voile. En longeant la côte, je reconnus une seconde île qui se prolonge au sud-est et au nord-est, l'espace d'environ trois lieues, et que je nommai *Baie du Contrôleur*. Je mouillai dans une anse au-dessous de la pointe d'une large entrée que je nommai *Cap Hinchinbroke*. Les bateaux furent aussitôt mis en mer; les uns pour reconnaître les fonds, les autres pour être occupés à la pêche. Entre une pointe et le rivage sous lequel nous étions à l'ancre, est une baie d'environ trois lieues de profondeur; sur le côté du sud-est, elle a deux ou trois anses, au milieu desquelles se trouvent quelques îles. M. Gore s'y rendit pour chasser, et aperçut deux grandes pirogues montées d'une vingtaine d'Indiens. M. Gore, n'étant pas en force pour se défendre, s'empessa de regagner le vaisseau, et les pirogues le suivirent; mais elles n'osèrent s'approcher trop près du bord. Les Insulaires s'arrêtèrent à une certaine distance, poussant des cris menaçans, et agitant leurs armes. Un instant après, ils entonnèrent une chanson qui ressemblait exactement à celles des habitans du détroit de Nootka. Tous avaient la tête poudrée de plumes. Un d'eux agita en l'air un manteau blanc, ce qui fut regardé comme un symbole de paix; un autre se tint pendant un quart-d'heure

debout dans sa pirogue , immobile , entièrement nu , et les bras étendus en croix.

Leurs pirogues étaient construites en bois , comme celles de l'Entrée du roi Georges , ou de Nootka : de petites lattes en formaient toute la charpente , et elles étaient couvertes de peaux de veaux marins , ou d'autres animaux semblables. Nous répondîmes à tous leurs signes d'amitié ; mais les démonstrations les plus expressives de bienveillance ne les engagèrent point à s'approcher. Nos gens leur répétèrent différens mots de la langue de Nootka ; ces Indiens ne parurent aucunement les comprendre. Ils reçurent quelques présens qui leur furent jetés , et se retirèrent vers la partie du rivage d'où ils étaient venus , en nous faisant entendre , par signes , qu'ils reviendraient le lendemain. Deux d'entr'eux néanmoins , chacun dans un petit canot , demeurèrent près de nous la nuit , sans doute dans le dessein de dérober quelque chose pendant notre sommeil , car ils se retirèrent dès qu'ils virent qu'on les surveillait.

Les Naturels reparurent en effet le jour suivant , sur cinq ou six pirogues , mais nous étions déjà sous voiles ; ils nous suivirent l'espace d'une demi-lieue sans pouvoir nous atteindre. Ce même jour , 13 mai , je découvris une superbe

baie, ou plutôt un havre, et nous y mouillâmes par treize brasses, nous trouvant fort heureux d'avoir atteint un aussi bon poste, car la nuit fut très-orageuse. Malgré le mauvais tems, deux pirogues s'approchèrent de nous; elles étaient montées de trois Indiens, et n'auraient pu en porter davantage, car elles étaient construites à la manière des Eskimaux; l'une avait deux trous, et l'autre n'en avait qu'un. Chacun de ces Sauvages tenait un bâton d'environ trois pieds, au bout duquel étaient attachées de grosses plumes ou des ailes. Ils levèrent souvent ce bâton vers nous, et nous conjecturâmes que c'était pour nous annoncer des dispositions pacifiques.

Le bon accueil qu'ils reçurent de nous en engagea beaucoup d'autres à venir nous visiter. Il n'était pas trois heures du matin, que plusieurs pirogues, grandes et petites, se montrèrent devant les vaisseaux. Quelques Naturels montèrent à bord, mais il fallut auparavant que quelqu'un de l'équipage entrât dans leurs embarcations. Parmi ceux qui vinrent sur la *Résolution*, je remarquai un homme de moyen âge et de bonne mine, que je sus ensuite être le chef. Son vêtement était de peaux de loutre; il portait un chapeau assez ressemblant à ceux des chefs du détroit de Nootka, orné de grains

de rassade , couleur bleu de ciel. Ces grains de verre paraissaient avoir plus de prix à ses yeux que les grains blancs que nous lui fîmes voir. Au surplus , ils estimaient les grains de verre de quelqu'espèce qu'ils fussent , et , pour en avoir , ils donnaient leurs plus belles fourrures , de loutres.

Le fer était aussi pour eux un article de prix ; mais ils ne voulaient que des morceaux de huit ou dix pouces de long , sur trois ou quatre doigts de longueur. Ils refusaient absolument les petites pièces , ce qui ne permit pas de leur en fournir en quantité , le fer étant devenu rare dans nos vaisseaux. Ils s'en servent pour armer les pointes de leurs javelots ou de leurs lances ; ils emploient aussi le cuivre au même usage. Il ne me fut pas possible de déterminer le chef et ceux qui l'accompagnaient à descendre sous le pont , ils ne tardèrent même pas à se retirer ; mais tant qu'ils furent à bord , il fallut les surveiller de près , car ils laissaient entrevoir de fortes dispositions au vol. Ils ne sortirent de la *Résolution* que pour aller à bord de la *Découverte*. Aucun d'eux ne s'y était encore montré , qu'un homme qui l'avait quittée pour venir les chercher et les y conduire. Je m'imaginai que cet Indien avait vu sur ce bâtiment des choses qu'il savait devoir plaire à ses

compatriotes , plus que toutes celles que je leur avais montrées : je me trompais. Nos Américains quittèrent bientôt la *Découverte* ; au lieu de revenir sur mon vaisseau , ils ramèrent vers un canot que j'envoyais sonder la baie. L'officier commandant , observant leurs manœuvres , regagna mon bord , et fut suivi de toutes les pirogues. A peine était-il rentré sur la *Résolution* , que plusieurs Américains s'élançèrent dans le canot , où il ne restait que deux hommes pour le garder : déjà quelques-uns présentaient leurs piques à nos sentinelles , tandis que d'autres déliaient la corde , et se préparaient à prendre le canot à la remorque ; mais ils lâchèrent prise en nous voyant disposés à le défendre. Lorsqu'ils eurent remonté sur leurs pirogues , ils nous firent signe de mettre bas les armes , et parurent tout aussi tranquilles que s'ils eussent tenu la conduite la plus honnête.

Ils avaient formé , à la hanche de la *Découverte* , une tentative bien plus audacieuse encore. L'homme qui s'y était rendu le premier , ayant examiné toutes les écoutilles , et n'apercevant que l'officier de garde et un ou deux matelots , avait sans doute cru qu'à l'aide de ses camarades , il pourrait piller le vaisseau , et d'autant plus à l'aise que la *Découverte* se trouvait un peu éloignée de la *Résolution*. Il était

donc venu les avertir, et ils s'y étaient sûrement tous rendus dans ce dessein. La plupart montèrent sans façon sur le tillac, et, tirant leurs couteaux, firent signe aux gens qui étaient sur le pont, de ne point avancer. Ils promenèrent ensuite leurs regards de tous côtés, pour choisir ce qui leur serait convenable. La première chose dont ils s'emparèrent, ce fut le gouvernail d'un canot, qu'ils jetèrent par-dessus bord à ceux qui étaient demeurés dans les pirogues. Ils n'eurent pas le tems d'enlever autre chose. L'équipage de la *Découverte* prit l'alarme, et se montra le sabre à la main : à cet aspect, les voleurs se retirèrent sur leurs pirogues, mais avec autant d'assurance et de tranquillité qu'ils s'étaient dessaisis du canot de la *Résolution*. Le capitaine Clarke observa qu'ils expliquaient à ceux qui étaient restés à terre, de combien nos couteaux étaient plus longs que les leurs. Il est probable qu'ils n'avaient aucune connaissance des armes à feu : autrement eussent-ils eu la témérité de vouloir enlever un canot sous le feu de mon artillerie et à la face de plus de cent hommes qui, presque tous, les surveillaient ? Nous souffrîmes patiemment leur audace. J'aurai la satisfaction de dire que nous les avons laissés sur ce point, dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Si le bruit d'un fusil frappa

leurs oreilles , ce fut lorsqu'on tira des oïseaux.

Le 14, sur le soir, assailli par un orage qui ne diminuait point, je résolus de mettre mon vaisseau à la bande. Lorsqu'on sortit l'ancre du canot, un des matelots, faute d'adresse ou d'expérience, fut emporté par-dessus bord, et suivit l'ancre jusqu'au fond de la mer. Cet homme eut la présence d'esprit, dans cette situation critique, de se dégager du cable, et de revenir sur la surface de l'eau : il fut repris à bord, mais une de ses jambes était dangereusement fracturée. Le 15, dès le grand matin, on s'occupa d'arrêter une voie d'eau. Pendant ce tems, on remplit les futailles à un ruisseau qui coulait près de nous. Notre mouillage était sur le côté oriental du détroit, dans un lieu que je désignai sous le nom de *Snug-Corner-Bay* (baie du coin clos). Ce lieu est en effet bien fermé.

Le 17, je fis signaler l'appareillage, et nous fîmes voile au nord-ouest, présumant que s'il y avait un passage au nord, par le détroit, il se trouvait dans cette direction. Le ciel, qui le matin avait été chargé d'une brume épaisse, s'éclaircit dans l'après-dîner et nous découvrîmes la terre tout autour de nous, particulièrement au nord où elle paraissait fermer le détroit; ce qui détruisait toute espérance de trouver un passage par cette voie, et même par toute au-

tre , sans reprendre la mer. Je ne crus pas devoir prolonger davantage mes recherches dans ce détroit ; car si la terre à l'ouest n'est qu'un amas d'îles conformément aux dernières découvertes des Russes , je pouvais en profitant de la bonne saison , m'avancer au nord , sans perdre de tems à chercher un passage dans les lieux où il était non-seulement douteux , mais invraisemblable.

Ayant donc pris ma résolution , le 18 à trois heures du matin , nous marchâmes au sud et nous redescendîmes l'Entrée. Nous découvrîmes une sortie au sud-ouest , et tout auprès une île que je nommai *Ile Montagu*. Ce passage au sud-ouest renferme plusieurs autres îles qui sont basses , couvertes d'arbres et de verdure ; et que pour cette raison , j'appelai *Iles Vertes*.

Je donnai à l'anse que nous venions de quitter , le nom de *Détroit du Prince-Guillaume*. Les habitans qui vinrent à bord tandis que nous étions à l'ancre , étaient en général d'une taille commune , et quelques-uns même étaient au-dessous de la médiocre. Ils avaient les épaules carrées , le cou épais et court , le visage large et aplati. Leur tête surtout était d'une grosseur au-delà de toutes les proportions ordinaires. Leurs yeux , sans être petits , n'étaient pas assez grands pour leur visage. Leur nez se terminait

par une pointe ronde, recourbée ou tournée en haut à l'extrémité. Ils avaient les dents larges, blanches, égales et unies, ou régulières; les cheveux noirs, lisses et forts, et en général peu ou point de barbe.

Quoiqu'il y ait en général entre eux fort peu de différence dans les proportions du corps et de la tête, on trouve une grande variété dans leurs traits; mais on voit peu de physionomies agréables: ils ont cependant un air de vivacité, de franchise et de bonhomie. Rarement on en rencontre qui soient sombres, chagrins et réservés. Nous avons vu quelques femmes assez jolies. Les plus jeunes sont facilement distinguées des hommes à la délicatesse de leurs traits. Quelques-unes ont la peau blanche, sans aucun mélange de rouge. Dans les hommes, elle est brune ou de couleur bronzée; ce qui ne doit pas être regardé comme l'effet de quelques peintures: ils ne sont pas dans l'usage de se teindre le corps.

Le vêtement est le même pour les deux sexes. C'est une sorte de robe fermée qui descend jusqu'à la cheville du pied; quelquefois, seulement jusqu'au genou. Elle est suffisamment ouverte par le haut pour qu'on y passe la tête; et les manches descendent sur le poignet. Ces robes se font avec différentes fourrures; les plus com-

munes sont de peaux de loutres, de renards gris, d'une sorte de lapins, il en est aussi de peaux de veaux marins. Généralement ces vêtemens se portent le poil en dehors. On en fait aussi de peaux d'oiseaux, et sur lesquelles il ne reste que le duvet. Nous en vîmes encore de laine. Les coutures sont communément garnies de franges faites avec des bandes étroites, tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entr'eux porte une espèce de chaperon, d'autres un capuchon; mais le chaperon est plus ordinaire, et paraît le vêtement pour les beaux jours; dans les tems pluvieux, ils mettent par-dessus, une autre robe de boyau de baleine, faite avec beaucoup d'art. La préparation en est si ingénieuse, que cette robe pourrait être prise pour des feuilles d'or battu. Elle se serre autour du cou, et les manches couvrent les bras jusques sur le poignet, où elles se nouent avec une courroie. Lorsqu'ils sont dans leurs pirogues, ils étendent les pans de cette robe au-dessus du trou sur lequel ils s'asseyent, et l'eau ne pénètre point; mais il faut la tenir toujours humide, autrement elle se romprait. Ce vêtement a beaucoup de ressemblance avec celui des Groëlandais, tel que Crantz le décrit.

En général, ils ne se couvrent ni les jambes, ni les pieds: quelques-uns cependant portent

une espèce de bas de peau qui monte jusqu'à la moitié de la cuisse ; et il n'en est guère qui n'aient des gants de peau d'ours. Ils ont aussi quelquefois sur la tête des chapeaux de paille ou de bois, tout -à- fait semblables à ceux des habitans du détroit de Nootka.

Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux autour du cou et du front : les femmes les laissent croître. Elles les relèvent et en font un nœud sur le sommet de la tête, ou les attachent par derrière, à la manière des Européens. Un usage général dans les hommes et parmi les femmes, c'est de se percer les oreilles de plusieurs trous, pour y suspendre des ornemens. La cloison du nez est encore percée, pour y passer des tuyaux de plumes de petits oiseaux, ou d'autres ornemens ; mode bizarre qui leur est commune avec les habitans de Nootka, mais ils en ont en outre adopté une bien plus extraordinaire, bien plus inconcevable : celle de se faire à la lèvre inférieure, une incision parallèle à la bouche, et assez grande pour y passer la langue. Cette incision se fait aux enfans encore à la mamelle ; la contraction des muscles et l'habitude de quelques mouvemens particuliers, lui fait prendre la forme des lèvres.

Telle était la parure du premier Sauvage qui

fut aperçu par un de nos matelots. Celui-ci s'écria que l'Indien avait deux bouches , et on l'eût en effet pensé au premier abord. Ils attachent dans cette bouche artificielle un ornement étroit et plat , tiré d'un coquillage solide et d'un os découpé d'un côté en une infinité de dentelures. Ce côté est le seul qui se voit. Il en est encore qui se percent la lèvre inférieure de plusieurs trous , qu'ils garnissent de petits morceaux de coquilles, taillés en forme de clous ; ce qui fait l'effet d'une seconde rangée de dents , placées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

Ils ont pour décorations , plusieurs sortes de grains de rassade , qui leur viennent indirectement des manufactures d'Europe. La plupart de ces grains de verre étaient d'un bleu pâle. Ils les suspendent à leurs oreilles , autour de leurs chapeaux et joignent plusieurs pendans l'un au bout de l'autre , de manière que souvent ils ont une garniture qui leur descend jusqu'au menton. Ils portent aussi des bracelets dont les grains sont tirés de certains coquillages , et quelquefois de l'ambre. Ils ont en un mot une passion si forte pour la parure , que nous vîmes un de ces Sauvages mettre deux de nos clous de fer , et même des boutons de cuivre , dans sa lèvre percée.

Les hommes s'enduisent le visage tantôt d'un rouge vif, tantôt d'une couleur noire, quelquefois d'une couleur bleue, ou même de plomb; mais ils ne tracent sur leurs joues aucune figure régulière. Les femmes ont le même empressement à se peindre le visage. Elles se noircissent le menton, de manière que la couleur noire se termine en pointe sur chaque joue; et cette mode est encore généralement pratiquée parmi les femmes du Groënland. Si ces Sauvages ne se peignent pas le corps, c'est vraisemblablement parce que les matières dont ils composent leurs couleurs, ne sont pas assez communes. Il n'est point de peuples sur la terre, qui prennent autant de peine que ceux-ci, pour parer, ou plutôt pour défigurer leur personne.

Leurs embarcations, que j'ai comparées avec celles des Groënlandais, m'ont paru exactement construites de la même manière. Je n'y ai reconnu d'autre différence que dans les formes de l'avant et de l'arrière; et particulièrement de l'avant, dont l'ornement représente la tête d'une baleine. Ces pirogues sont de deux espèces, de grandes qui sont ouvertes, et de petites qui sont fermées. Celles-ci ne peuvent contenir qu'une personne ou deux, et qui renferment jusqu'à la ceinture, à la manière des Eskimaux. La membrure consiste en quelques pièces de bois

fort minces, sur lesquelles sont tendues des peaux de veaux marins, ou d'autres animaux, pour composer le dehors. L'avant est recourbé, et ressemble un peu au manche d'un violon.

Leurs armes, leurs instrumens de pêche et de chasse, ne diffèrent encore en rien de ceux des habitans du Groënland et du Labrador. Pour armes défensives, ils revêtent une espèce de corset fait de lattes bien minces, et liées ensemble par des nerfs; ce qui le rend flexible. Cette espèce de cotte-de-mailles ne couvre que la poitrine, l'estomac et le ventre, et pourrait se comparer aux corps de baleine que portaient nos Européennes.

Aucun de ces Américains n'habitaient dans les environs de l'anse où les vaisseaux étaient à l'ancre. Nous n'eûmes par conséquent aucune occasion de voir leurs habitations. Parmi les ustensiles de ménage qu'ils avaient dans leurs grands bateaux, se trouvaient des plats de bois d'une forme ronde, ovale ou circulaire; d'autres cylindriques et beaucoup plus profonds. Nous en aperçûmes de plus petits qui ressemblaient un peu à nos beurrières ovales, et une multitude de petits sacs carrés faits de boyaux de baleine dans lesquels étaient de très-beaux nerfs, avec des paquets de cordons de boyaux ingénieusement tressés. Ils avaient encore des

corbeilles d'un tissu si serré, qu'elles pouvaient contenir l'eau ; des modèles en bois de leurs bateaux, et beaucoup de petites figures de quatre ou cinq pouces de long. Ces petites figures qu'ils couvrent avec des morceaux de fourrure, étaient parées de petites plumes, et avaient la tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'étaient des jouets d'enfans, ou des idoles, ou les simulacres de leurs ancêtres. Ils avaient beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cercleaux concentriques, que fixaient par le milieu deux barres disposées en croix et auxquelles étaient attachés de petits coquillages qui, lorsqu'on les agite, donnent le son des grelots.

J'ignore quels sont les outils dont ils se servent dans leurs différens travaux. Nous ne leur avons vu qu'une seule herminette de pierre, semblable à celles qui sont en usage à Taïti et dans les autres îles de la mer du Sud. Ils ont beaucoup de couteaux de fer, dont les uns sont droits et les autres recourbés. Il en est de la forme d'une dague, de près de deux pieds de longueur, qu'ils portent dans des gânes sous leur robe, et suspendus à une espèce de ceinturon passé autour de leur cou. Il paraît que ces couteaux font partie de leurs armes. Tout ce qu'ils avaient d'instrumens et de machines, était aussi artistement fait, que s'ils étaient

munis des outils les plus propres à ces divers ouvrages. Si l'on réfléchit à l'état d'ignorance et de barbarie dans lequel vivent ces peuples ; à la rigueur du climat, aux neiges qui les environnent continuellement et au peu d'outils qui sont à leur disposition, on conviendra que pour l'esprit d'invention et l'adresse qu'ils montrent dans leurs ouvrages mécaniques, ils ne sont nullement inférieurs à toutes les autres nations.

Ils ne portaient dans leurs pirogues d'autres alimens que du poisson sec, et quelques pièces de viande, qu'ils mangent grillée ou rôtie. Cette viande aurait pu être prise pour de la chair d'ours ; mais elle avait un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de fougère de la grande espèce, et nous leur avons vu manger d'une écorce de pin. L'eau fait probablement toute leur boisson. Ils avaient dans leurs canots des vases pleins de neige, qui leur servait de boisson ; l'eau serait pour eux beaucoup plus difficile à transporter. Leur manière de manger est propre et décente ; ils écartaient avec un très grand soin, toutes les ordures qui adhéraient à leurs alimens. S'il leur arrive de manger de la graisse crue de quelque poisson, ce n'est qu'après l'avoir découpée en petits morceaux. La même propreté se remarque sur leurs personnes. On ne voit sur leurs habits, ni sa-

leté ni taches de graisse : et leurs vases étaient soigneusement lavés, ainsi que leurs canots.

Leur langue paraît fort difficile à entendre au premier abord. Cela ne tient pas à la confusion des termes, mais aux diverses significations données à chacun d'eux; le même mot exprime souvent des choses très-opposées. Voici tout ce que nous en avons pu recueillir.

L A N G U E D E S H A B I T A N S D U  
P R I N C E - G U I L L A U M E .

- Akashou.* . . . . . Comment nommez-vous cela?  
*Namuk.* . . . . . Un ornement pour l'oreille.  
*Lukluk.* . . . . . Une peau brune, peut-être celle  
de l'ours.  
*Aa.* . . . . . Oui.  
*Natooneshuk.* . . . . . Une peau de loutre.  
*Keeta.* . . . . . Donnez-moi quelque chose.  
*Naema.* . . . . . Donnez-moi quelque chose en  
échange, ou changer.  
*Ooonaka.* . . . . . Veux-tu changer pour cela, qui  
est à moi?  
*Ahleu.* . . . . . Un javelot.  
*Weena, ou Veena.* . . . . . Étranger. — Nommer quelqu'un.  
*Keelashuk.* . . . . . Boyaux dont ils font leurs vêtements.  
*Tawuk.* . . . . . Gardez cela.  
*Amilhtoo.* . . . . . Une pièce de peau d'ours blanc;  
ou, peut-être seulement le poil.  
*Whaehai.* . . . . . Garderai-je cela? Me le donnes-tu?  
*Yaut.* . . . . . Irai-je? ou je dois aller.

|                                          |         |
|------------------------------------------|---------|
| <i>Chilke</i> . . . . .                  | Un.     |
| <i>Taiha</i> . . . . .                   | Deux.   |
| <i>Tokke</i> . . . . .                   | Trois.  |
| <i>Chukelo</i> * . . . . .               | Quatre. |
| <i>Koeheene</i> * . . . . .              | Cinq.   |
| <i>Takulai</i> * . . . . .               | Six.    |
| <i>Keichilho</i> * . . . . .             | Sept.   |
| <i>Klu</i> , ou <i>Kliew</i> * . . . . . | Huit.   |

M. Anderson, qui nous a procuré ce petit vocabulaire, observe que les trois premiers termes numériques sont les seuls dont il soit certain, c'est pourquoi nous avons marqué les suivans d'un astérisque.

Les animaux de cette partie de l'Amérique sont les mêmes que ceux du détroit de Nootka, mais nous ne les connaissons que par les fourrures que les Naturels nous apportèrent. Elles venaient de chiens de mer, de renards, de chats blancs ou de lynx, de martres communes, d'hermines, d'ours, de loutres, de lapins. Une des plus belles et que nous n'avions pas vue ailleurs, c'était celle d'un petit animal de dix pouces de longueur environ, de couleur brune sur le dos, avec plusieurs petites taches d'un blanc obscur; les côtés étaient de couleur de cendre bleuâtre, avec de pareilles taches; la queue n'avait que le tiers de la longueur du corps, elle était d'un poil blanchâtre: c'est peut-être le même animal auquel M. de Staehlin, dans

sa courte description du nouvel Archipel du nord, donne le nom de *souris des champs*. M. Anderson pensa que c'était plutôt l'animal décrit par M. Pennant sous le nom de *marmotte de Casan*. Nous ne vîmes ni peaux de rennes, ni peaux de daims.

Les espèces d'oiseaux sont les mêmes qu'à Nootka, et sont moins nombreuses. Ceux de nos gens qui débarquèrent sur la côte, tuèrent une gelinotte, des bécassines et quelques pluviers. Les poissons n'y sont pas non plus en grande abondance; et les rochers sont presque tous dénués de coquillages.

Ils n'ont d'autres métaux que le fer et le cuivre. Ils s'en servent pour armer les pointes de leurs flèches et de leurs javelots; ce qui semble prouver que ces métaux y sont très-communs. Peu de végétaux s'offrirent à nos regards. On ne voit guère dans les forêts que le pin du Canada et le spruce. Quelques-uns de ces arbres étaient fort gros.

Les grains de verre et le fer que possèdent ces Américains, leur sont assurément parvenus des nations policées, par des voies intermédiaires. Ces peuples n'avaient jamais vu d'autres vaisseaux que les nôtres, nous étions certainement les premiers Européens avec lesquels ils eussent fait directement des échanges; mais il reste

à déterminer de quelles nations et par quels moyens ils tenaient ces diverses marchandises. Il paraît qu'ils les ont reçues par l'entremise des tribus plus avancées dans les terres qui, de proche en proche, ont des relations avec les Sauvages de la baie d'Hudson, ou du Canada; il peut se faire encore, ce qui est moins probable, que les négocians russes du Kamtchatka étendent leur trafic jusques dans cette contrée, ou du moins que les Naturels des îles des Renards, les plus orientales de ces terres, communiquent le long de la côte avec les Indiens du détroit du Prince-Guillaume.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

---

---

# TABLE DES CHAPITRES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

### TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

INTRODUCTION au troisième Voyage de Cook,  
*Page 1.*

CHAPITRE PREMIER. Préparatifs. — Omaï prêt à quitter l'Angleterre. — Départ de la *Résolution*. — Relâche dans la rade de Santa-Cruz. Description de l'île Ténériffe. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Jonction de la *Découverte*, incident. Excursion à la tour de Babylone. — Terre de Kerguelen. Inscription trouvée,  
*Page 15.*

CHAPITRE II. Départ de la Terre de Kerguelen. — Relèvement de la côte. — Détails sur cette contrée. Son sol. Ses productions. Les animaux qui s'y trouvent. — Passage à la Terre de Van-Diemen. — Entrevues avec les Naturels. Leur figure, leurs vêtemens. — Description générale. Productions du pays. Habitans, langage. — Arrivée à la Nouvelle-Zélande,  
*Page 35.*

CHAPITRE III. Relâche dans le canal de la Reine-Charlotte. — Premières visites des Naturels. Leur défiance. — Détails sur le massacre des gens du capitaine Furneaux. — Chef qui fut à la tête des assassins. Son intrépidité. — Jeunes Zélandais qui s'embarquent à la suite d'Omaï. — Divers renseignemens, *Page 51.*

*Tome V.*

S

CHAPITRE IV. Description générale de la Nouvelle-Zélande et de ses habitans. — Départ. — Chagrin des deux Zélandais qui sont à bord. — Découverte de l'île Mangeea. — Le frère du roi vient au vaisseau. — Disposition amicale des habitans. — Impossibilité de débarquer. — Découverte de l'île Wateoo. — Omaï et quelques Anglais descendent à terre. — Inquiétude sur leur sort, *Page 75.*

CHAPITRE V. Relation de ce qui était arrivé à Omaï et aux Anglais qui avaient débarqué à Wateoo. Chefs. Danses. Combat simulé. Soupçons alarmans. Différens vols. Repas. Départ. — Nouveaux détails. Projet des Insulaires. Discours exagérés d'Omaï. Expédient qu'il imagine pour intimider. Rencontre extraordinaire qu'il fait dans l'île. — Entrevue avec les Naturels des îles d'Hervey. — Raisons qui déterminent à prendre une autre route, *Page 97.*

CHAPITRE VI. Arrivée aux îles des Amis. — Entrevue avec les Naturels de Komango. — Visite de plusieurs chefs. — Relâche à Annamooka. — Feenou, l'un des principaux chefs de Tongataboo. — Réception amicale. Différens vols. — Traversée à l'île d'Happaee. — Munificence de Feenou. Fêtes et différens spectacles. Combats de massues, luttés, pugilat. Exercice militaire. Danse. Feux d'artifice. Amusemens nocturnes, *Page 119.*

CHAPITRE VII. Fausse nouvelle. — Femme oculiste, et manière de raser. — Dignité suprême de Poulaho. — Aveu de Feenou. — Passage à Tongataboo. — Divers détails. — Entrevue avec Marewagée, le vieux Toobou, et le fils du roi. — Visites à ces grands personnages. — Présent du jeune prince. — Concert. Fête projetée, *Page 148.*

## DES CHAPITRES. 393

CHAPITRE VIII. Grand *haiva* ou fête donnée par Mareewagé. Danses. Combats de lutte. Feux d'artifice. Différens exercices. — Distribution du bétail. — Vols. Poulaho et autres chefs détenus prisonniers. — *Fiattoaka* ou cérémonie funèbre. — Grand *Natche* ou fête relative au fils du roi. Description de ces cérémonies extraordinaires, Page 170.

CHAPITRE IX. Coup d'œil général sur les îles des Amis. — Nombre d'îles comprises dans ce groupe. Couleur des habitans. Leurs maladies. Leur caractère. Leurs vêtemens. Occupations des femmes. Celles des hommes. Agriculture. Architecture. Instrumens de musique. Armes. Amusemens. Mariages. Funérailles. Système religieux. Noms de leurs divinités. Gouvernement. Famille des Tammahas et ses privilèges. Vocabulaire. Page 205.

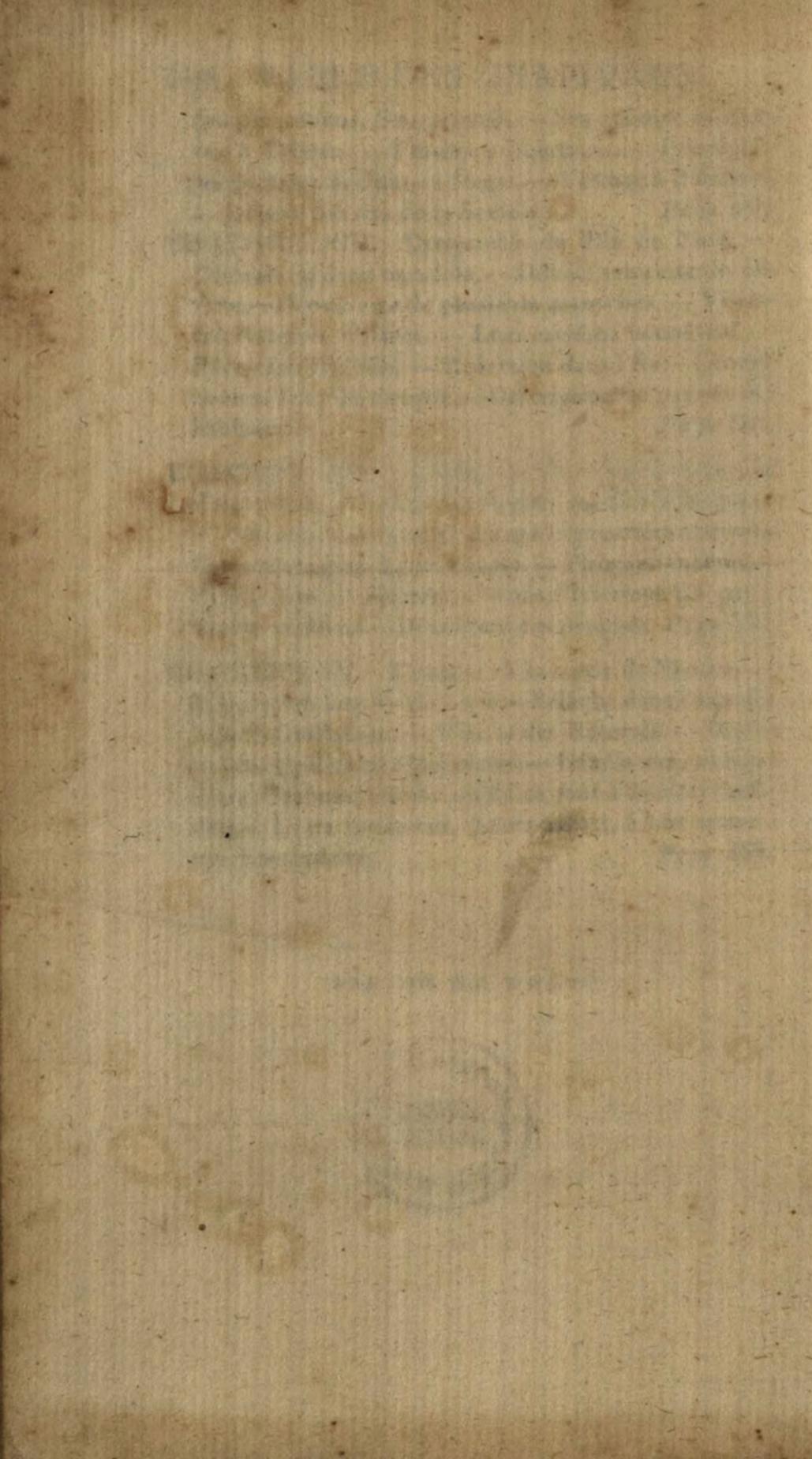
CHAPITRE X. Arrivée à Taïti. — Réception faite à Omaï. — Vaisseaux espagnols. Maison. Croix. Inscription. — L'Olla ou dieu de Bolabola. — Relâche dans la baie de Matavaï. — Entrevue avec O-Too. — Conduite imprudente d'Omaï. — Débarquement des quadrupèdes. — Oedidée. — Révolte d'Eiméo. — Conseil de guerre. — Coutume barbare. Page 235.

CHAPITRE XI. Sacrifice humain. Description des cérémonies pratiquées à cette occasion. Autres coutumes barbares. — Différens jeux. — Exposition du corps de Tée. — Promenade à cheval. — Quadrupèdes donnés à O-Too. Paix de Taïti avec Eiméo. — Nouvelle cérémonie en actions de grâce. — Présent d'O-Too, pour le roi de la Grande-Bretagne. — Départ des vaisseaux, Page 252.

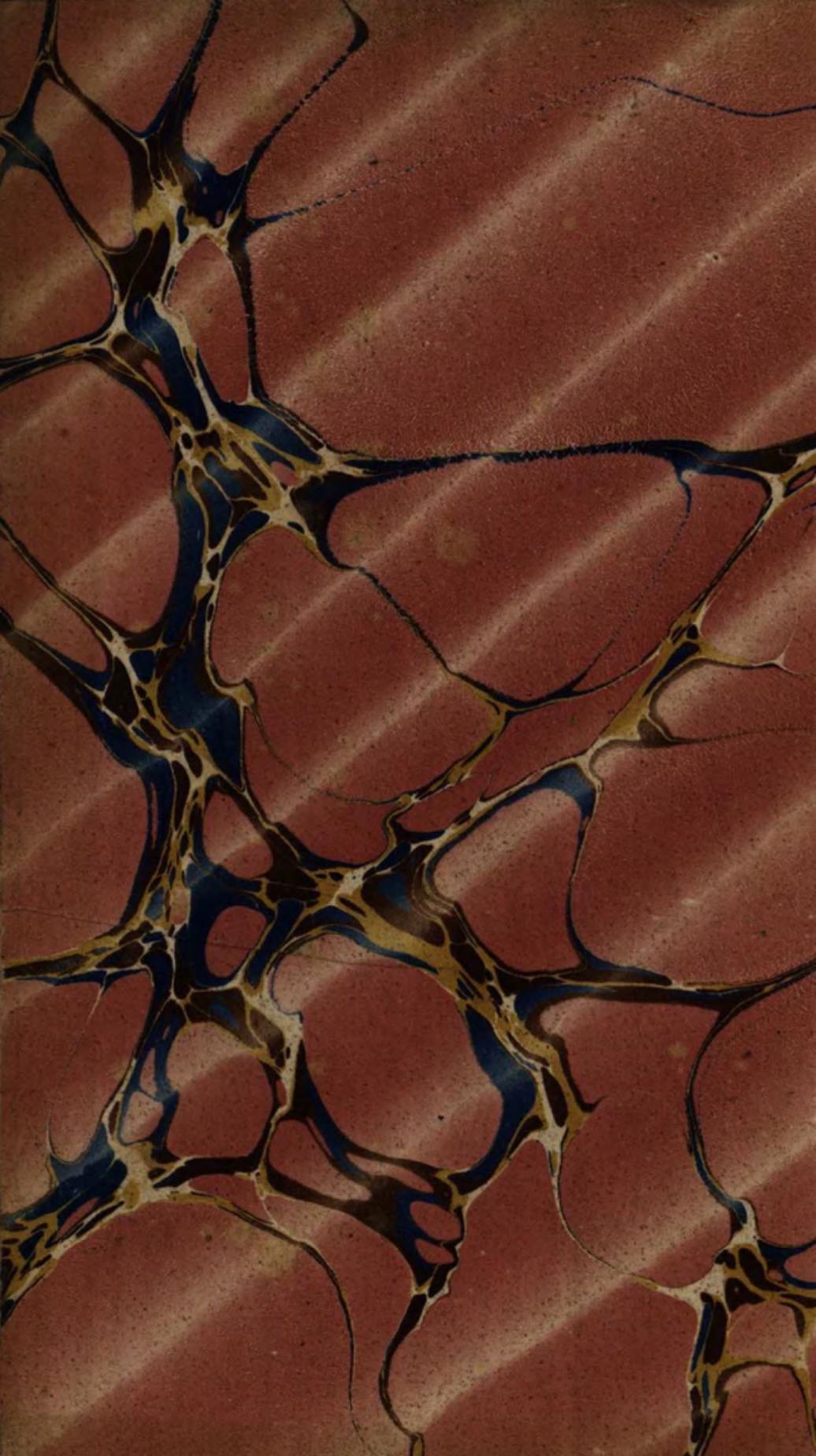
CHAPITRE XII. Arrivée à Eimeo. — Visite de Maheine. — Vol. Expédition militaire. — Arrivée à Huahaine. Etablissement d'Omaï dans cette île. Sa maison.

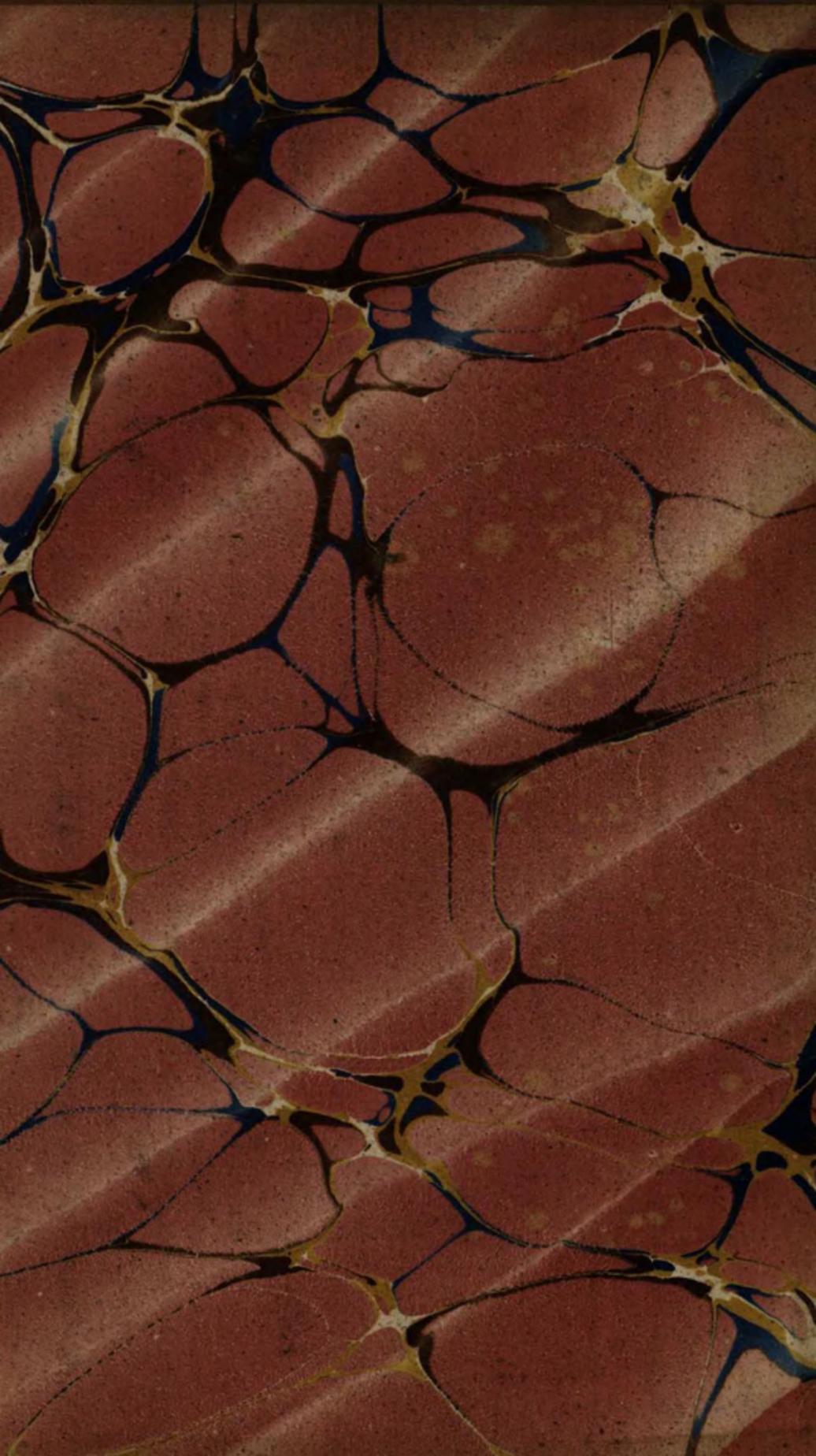












[5]

10660